

Licence Encyclopédie Spirite

Copyright (C) 2006 Encyclopédie Spirite - Mars 2006

<http://www.spiritisme.net>

spiritisme@spiritisme.net

Considérant l'objectif de base de l'Encyclopédie Spirite de mettre gratuitement à la disposition de toute l'Humanité les éléments de base du Spiritisme, les documents mis à disposition sur le site Internet de l'Encyclopédie Spirite peuvent être copiés, diffusés et utilisés dans les conditions suivantes :

1. Toute copie à des fins privées, à des fins de recherches, d'illustration ou d'enseignement est autorisée.
2. Toute diffusion ou inclusion de tout ou partie de ce document dans une autre œuvre ou compilation doit faire l'objet d'une autorisation écrite de l'Encyclopédie Spirite et doit :
 - a. Soit inclure la présente licence s'appliquant à l'ensemble de la compilation ou de l'œuvre dérivée.
 - b. Soit, dans le cas d'extraits ou de citations limitées à moins de 1000 caractères, mentionner explicitement l'origine de la partie extraite comme étant l'Encyclopédie Spirite et en indiquer l'adresse Internet, afin de permettre aux intéressés de retrouver facilement et gratuitement l'intégralité du document.
3. Cette licence qui accompagne chaque fichier doit être intégralement conservée dans les copies.
4. La mention du producteur original doit être conservée, ainsi que celle des contributeurs ultérieurs.
5. Toute modification ultérieure, par correction d'erreurs, mise en forme dans un autre format, ou autre, doit être indiquée. L'indication des diverses contributions devra être aussi précise que possible, datée, et envoyée à l'Encyclopédie Spirite.
6. Ce copyright s'applique obligatoirement à toute amélioration par simple correction d'erreurs ou d'oublis mineurs (orthographe, phrase manquante, ...), c'est-à-dire ne correspondant pas à l'adjonction d'une autre variante connue du texte, qui devra donc comporter la présente notice.

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME

QUESTIONS SOCIALES

MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Message* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal *Le Messager*, à Liège.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de M^r H. SAIVE.

ABONNEMENTS :

Belgique fr. 3-»
Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»
En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.
On peut s'abonner à Paris à la Société scientifique du Spiritisme. rue Neuve-des-Petits-Champs, 5.

SOMMAIRE :

La conversion de Satan. — Médiumnité voyante. — Le poème de l'âme. — Médiumnité nouvelle à Caen (France). — Autres témoignages en faveur du médium Henry Slade. — Nouvelles. — Réflexions. — Pensées diverses.

LA CONVERSION DE SATAN.

Pourquoi non ? Pourquoi Satan ne se convertirait-il pas aux idées de bienfaisance et aux principes vivifiants de la charité universelle ? Pourquoi, après avoir sacrifié à l'orgueil pendant une longue suite de siècles et avoir supporté les tortures sans nom qui sont la conséquence obligée de cette maladie morale, ne chercherait-il pas à se retremper dans les eaux bienfaisantes de l'humilité ? Pourquoi après avoir tant souffert ne chercherait-il pas un remède à ses souffrances ? Il fut, dit-on, le plus beau des anges et le plus aimé de Dieu, il fut, selon la légende, aveuglément ingrat envers son Créateur et l'auteur suprême des bienfaisances infinies ; on a parlé aussi d'une éternité de souffrances et de condamnation, mais cette éternité ne peut pas excéder les limites de l'endurcissement et de la persistance dans la révolte.

La révolte n'est pas une chose immuable et éternelle ; quelle que soit la force des êtres révoltés contre la vérité et la justice, cette force elle-même ne saurait jamais prévaloir contre cette justice et cette vérité. Satan a été soumis à une rude école et la punition due à son orgueil s'est appesantie sur lui de ce poids écrasant que les hommes ne peuvent pas connaître, qu'ils pourraient encore moins supporter. La lutte entre lui et Dieu, si ce n'est pas un blasphème de parler ainsi, n'est pas une invention vaine, une de ces assertions fantaisistes, comme quelques-uns se plaisent à le

dire ; enlevez l'écorce grossière, faites justice des impossibilités incontestables que contiennent certains récits, et vous trouverez la vérité dans toute l'ampleur que votre intelligence est capable de concevoir.

La lutte contre Dieu, dans le sens littéral que quelques-uns donnent à cette pensée ? Non, car on ne lutte pas contre Dieu, on ne lutte pas contre la puissance souveraine qui crée, gouverne et régit, mais on oublie soi-même le but pour lequel on a été créé, on perd la route qui se déroule devant soi et on s'égaré pour ainsi dire volontairement. La destinée, quelque belle qu'elle soit, quelque juste et bienfaisante qu'elle se montre en réalité, semble encore indigne de l'être assez orgueilleux pour mépriser les dons du Créateur et la révolte naît dans les âmes trop pleines de leur propre individualité.

Mais cet orgueil n'est pas une éternelle maladie, cette révolte insensée n'est pas de nature à durer toujours ; tout être sensé comprend que ce sont là des choses qui engendrent le malheur véritable, et ceux qui le sont assez peu pour se laisser entraîner dans ces voies désastreuses acquièrent à leurs dépens l'expérience qui doit les éclairer. On ne refuse généralement pas à « Satan » ce qu'on nomme l'intelligence et on ne fait pas difficulté de croire à son malheur ; nous parlons de ceux qui sont convaincus de son existence et de son effroyable chute.

Or, pourquoi si on le croit intelligent et susceptible de comprendre les causes de sa déchéance et des maux terribles qui en sont la conséquence obligée, ne supposerait-on pas avec quelque raison qu'il doit chercher à sortir de cette position qui semble intolérable ? Aurait-il l'ambition de contrebalancer le pouvoir de Dieu ? Mais on le dit intelligent, et cette ambition absurde, qui a

pu un moment traverser son âme, a eu le temps de s'évanouir au contact certain de la vérité. Il a dû comprendre son impuissance malgré les nombreuses conquêtes qu'on lui attribue bien gratuitement et, disons-le aussi, bien maladroitement.

On lui a élevé un piédestal, on lui a fait un trône en quelque sorte inébranlable puisqu'il résiste au temps depuis de si longs siècles ; on lui a donné une cour nombreuse qui, dit-on, s'augmente encore, jour par jour, heure par heure, minute par minute, de nouvelles créatures de Dieu, dont la naissance et la mort ont pour but réel, sinon avéré, d'accroître la population de l'empire de Satan. Si ce n'est pas le but ce serait du moins le résultat et dans ce cas Dieu lui-même contribuerait journellement à la prospérité de l'enfer, à la consolidation de la puissance du révolté ; ce serait une prime glorieuse accordée à la révolte de ceux qu'on nomme les ennemis de Dieu, ce serait la glorification de Satan par Dieu lui-même. Puisse-t-il nous garantir d'un semblable blasphème ! Il y a bien des mystères dans le passé, comme il en est de nombreux, ou pour mieux dire d'innombrables, dans l'avenir éternel ; mais suivant la parole évangélique, il n'en est pas un seul qui ne doive être dévoilé.

UN COLLABORATEUR SPIRITUEL.

(A suivre).

MÉDIUMNITÉ VOYANTE.

Nous trouvons dans le numéro du 1^{er} mai de cette année, du journal spirite de Rio de Janeiro : *Le Reformador*, deux exemples fort intéressants de médiumnité voyante. Voici ce que dit à ce sujet, ce journal :

« La médiumnité voyante est une des plus répandue dans notre pays, et il ne se trouve presque aucune famille, parmi celles qui se livrent à l'étude du spiritisme, qui ne possède un ou plusieurs médiums de ce genre. Nous avons vu cette faculté parfaitement développée chez des hommes, chez des femmes et jusque chez des enfants de l'âge de trois ans.

« A cette catégorie de médiumnité appartiennent les deux faits suivants auxquels a pris part madame Sura E... qui habite un des faubourgs de cette capitale.

« Le 20 décembre dernier, elle se trouvait avec une amie, quand vint à passer un enterrement. Son amie la sachant très bon médium voyant, la pria de regarder si l'Esprit du défunt accompagnait l'enterrement de son corps, fait qui a lieu souvent, soit parce que l'Esprit, très troublé ne se rendant pas compte de ce qui lui est arrivé,

suit ce corps comme si c'était celui d'un autre ; soit parce que sa sympathie pour quelque invité au convoi funèbre l'attire inconsciemment.

« Dans la dernière voiture du convoi, madame Sura E... vit deux hommes âgés, dont l'un desquels, ami de sa famille, la salua gracieusement et à qui elle rendit son salut.

« A ce moment entra son mari qui lui dit : Je viens de voir l'enterrement de notre ami P...

« L'émotion ressentie par M^{me} Sura E... fut d'autant plus forte, que le défunt était précisément la personne qu'elle venait de voir et de saluer.

« Deux jours après, étant devant sa porte, elle vit passer un autre enterrement et, dans une des voitures du convoi, elle aperçut un vieillard fort triste. Elle se demanda mentalement si ce vieillard n'était pas l'Esprit du défunt ? Le vieillard lui jeta un coup d'œil et, de la tête, lui fit un signe affirmatif. C'était exact, il avait appartenu au corps qu'on allait enterrer. »

Nous trouvons dans le même journal :

« Au chapitre XXV de ses *MÉMOIRES*, *Benvenuto Cellini*, ce remarquable sculpteur Florentin qui vivait dans la première moitié du 16^{me} siècle, nous fournit une preuve évidente de la réalité des phénomènes spirites.

« Pendant son emprisonnement à Rome, abattu par d'intolérables souffrances, il résolut de se suicider.

« J'allais exécuter ma criminelle résolution, dit-il, lorsque je me sentis empoigné par quelque chose que je ne voyais en aucune manière, arraché d'auprès de la table et entraîné au loin, demeurant tellement terrifié que je ne pus me rendre compte de ce qui se passait.

« Dans un autre endroit de ses *MÉMOIRES*, il raconte que plus tard se trouvant dans un cachot infect, il entendit une voix puissante qui lui disait d'espérer. Et il relate, avec de pittoresques détails, une vision — si c'est bien le terme qu'il faille employer ici — dans laquelle il se sentit transporté dans un monde étrange, où un envoyé céleste lui révéla la gloire qui lui était réservée.

« A propos du fait de la présence d'un Esprit ami pour s'opposer à l'accomplissement d'un crime, un de nos amis nous a raconté ce qui lui arriva, alors qu'ignorant la morale spirite et désespéré, il cherchait à mettre un terme à sa vie. Médium voyant et auditif, il vit s'élever devant lui l'image de sa mère, qui lui ordonna de jeter au loin le poison qu'il voulait avaler. Et, au même moment, une force invincible lui fit abaisser le bras et verser le contenu d'un verre qu'il tenait en main. »

UNE PROPHÉTIE D'Emmanuel Kant. — « Le temps viendra où l'on aura la preuve que l'âme humaine est constamment, pendant sa vie terrestre, en connexion parfaite et indissoluble avec le monde des Esprits, et que ce monde nous influence et nous impressionne profondément. »

(Extrait de la *Nueva Alianza*, de Cienfuegos, Cuba.)

Henri Heine. — Ce fameux poète allemand écrivit dans sa jeunesse une tragédie : *William Radcliffe*, et il dit qu'il l'écrivit d'un seul jet et sans plan arrêté ; il ajoute que pendant qu'il y travaillait il entendait autour de sa tête comme le battement d'ailes d'un oiseau.

Ceci l'ayant grandement étonné, il demanda à de jeunes poètes de ses amis s'ils avaient quelquefois senti chose pareille, leur réponse fut négative.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, d'un bout à l'autre, cette tragédie est une histoire spirite.

(Extrait de la *Nueva Alianza*.)

Thomas Payne s'exprime ainsi : « Tous ceux qui se sont occupés des progrès de l'esprit humain, ont observé qu'il y a deux espèces distinctes de ce qu'on nomme : *idées* ou *pensées*. Les unes se produisent en nous par la réflexion, tandis que les autres se précipitent d'elles-mêmes dans notre esprit. Je me suis imposé la règle d'accueillir toujours avec réserve ces visites inattendues, et de rechercher toujours avec la plus grande attention dont je suis capable, si elles méritent que j'en tienne compte. Et je déclare que c'est à ces hôtes étrangers que je dois presque toutes les connaissances que je possède. »

(Extrait de la *Nueva Alianza*.)

LE POÈME DE L'ÂME.

DÉDIÉ AUX SPIRITES.

Les Leçons de l'Ermite.

(Suite.)

Le noble amour des sens, enfants, conduit à Dieu
Et montre, évidemment, que son amour est Feu.
Feu qui fait naître en nous comme un désir immense
Et nous étreint, brisés, de divine souffrance.
L'Amour fait naître en nous l'effroi religieux :
On se surprend ému de penser anxieux,
Et, la main sur le cœur, épouventé l'on pense
A ce que va créer notre divine essence.
Ah ! qui tient dans ses bras un cher être adoré
Comprend qu'il accomplit quelque dessein sacré.
L'homme ici doit unir l'amour à la prière
Et sentir de créer son âme toute fière.

C'est en pensant toujours, c'est en aimant toujours,
Que Dieu donne aux humains leur âme et leurs amours.
C'est ainsi que de Lui se déroulent deux flammes
De sexes différents, qui sont des moitiés d'âmes.
L'un sort de sa Pensée et l'autre de son Cœur,
Et se fondent en UN quand l'Amour est vainqueur.
Ces moitiés sont deux sœurs qui, d'épreuve en épreuve,
Tombent, chacune allant, avec des yeux de veuve,
De tempête en tempête, de douleur en douleur,
Jusqu'à ce qu'enfin l'une ait rencontré son cœur,
Et l'autre sa pensée. Ah ! l'indicible joie,
L'immense chant d'amour, quand sur la même voie,
Face à face, un beau jour, Dieu les fait se montrer.
Et jouit de les voir de baisers s'enivrer !
Elles ne font plus qu'UN ! L'Amour et la Pensée,
Réunis, font un DIEU. Leur âme condensée
Arrive au terme enfin de sa création,
A Dieu, dernier degré de l'évolution.
Dès lors, du Créateur partageant la puissance,
Cette Ame, unique et double et de divine essence,
Règne dans l'Univers, le parcourt en créant
Des foyers de Lumière, ardents, éblouissant,
D'où s'échappe l'Amour, comme d'un Cœur immense ;
Car, mes enfants, sachez qu'un Soleil aime et pense.

Enfants, pour aborder à ce divin séjour,
La seule force en nous, le seul feu c'est l'Amour.
L'Univers est conduit par des lois magnétiques
Que ne sauraient briser des vœux de fanatiques.
Il faut courber le front sous la Divine Loi ;
S'y soustraire est orgueil et c'est manquer de foi.
L'Amour est le plus saint, le plus grand des mystères ;
Elevant ou brisant il fait les caractères.
Chaque progrès l'Amour le porte en embryon,
Au cœur de la gazelle ainsi que du lion,
Il fait courber le front de l'âme trop altière,
Pour l'âme tendre il est une douce prière,
L'indifférent qui dort il en fait un jaloux ;
Il fait éclore au jour tout ce qui germe en nous.
Il est l'âme de tout dans la nature entière ;
Comme aux champs plantureux est l'eau de la rivière.
Mais, dans ce monde, hélas ! le mal est près du bien ;
Et de l'homme l'Amour fait un galérien,
Car, serpent de la Bible, il est la grande épreuve
Qui rend l'âme souvent de toute vertu veuve,
Riant et se vautrant, sans vergogne et sans choix,
Dans mille amours impurs. C'est son chemin de croix.
Victime sans pudeur d'une invisible force,
Intelligence et cœur en elle ont fait divorce.
Mais en purs diamants l'on voit sortir les cœurs
Et du feu de l'amour et du feu des douleurs.

(A suivre).

R. C.

Médiumnité nouvelle à Caen (France).

Nous empruntons à la *Revue spirite* du 15 juin la lettre suivante, relatant des phénomènes médianimiques fort singuliers obtenus chez M. Lesueur, ancien maire et notaire, 8, rue Malfilatre, à Caen (Calvados), en diverses expériences faites devant M. Belay fils, les 21, 22, 23 et 24 mai 1886 :

Messieurs les membres de la *Société scientifique du spiritisme*, Paris.

Un télégramme, motivé par une maladie assez

grave, me fit partir le 20 mai dernier, à Caen, chez M. Lesueur, à titre de médium et somnambule ; dans cette maison hospitalière j'ai été témoin d'un cas de médiumnité inconsciente, nouveau et remarquable, sans précédent, je pense, par l'intermédiaire de M^{lle} Letitia, jeune fille de vingt ans.

M^{lle} Letitia, étant dans la cuisine située dans le sous-sol, y reçut la visite de son frère, avec lequel elle plaisantait ; par caprice, elle lui prit sa casquette, la jeta contre le mur de la cuisine, et aussitôt, à la place touchée par cette casquette, se dessina, visiblement, le nom de *Letitia* ; le tracé était fait comme avec un corps gras, du suif ; très surpris, les assistants donnèrent leur avis. L'idée vint de faire recommencer l'expérience. A la suite de chaque projection de la casquette contre le mur, d'autres inscriptions apparurent, même des dessins variés entremêlés de caricatures d'hommes et de femmes, d'académies plus ou moins réussies. Avec une serviette ou un chiffon, dont le médium frappait le mur à coups répétés, l'on avait des résultats analogues.

Étant chez M. Lesueur, pour écarter toute idée de supercherie, nous avons eu l'idée d'appliquer de grandes feuilles de papier bulle, soit sur le mur, soit sur la table ; Letitia les ayant frappées avec une serviette des inscriptions apparurent sur ces feuilles, en voici quelques-unes :

Que je suis heureux, mon Dieu, de vous tous.

Vous recommande l'ami Lesueur.

Tout est particulier pour ceux qui ont la justice et la reconnaissance.

Letitia et Belay.

Unissez-vous tous d'intention (implicitement en faveur de l'enfant malade), et vous serez bénis. — Peters.

D'autres communications intéressantes ont été obtenues par le même mode, devant six personnes dont je faisais partie, toutes prêtes, à certifier la véracité de mon récit ; au bas de chaque feuille de papier bulle, sur lesquelles se sont tracées les inscriptions, M. Lesueur a apposé sa griffe et sa signature ; il me les a données pour me laisser dans les mains des preuves de conviction, en m'autorisant à prier ceux qui douteraient de l'authenticité du phénomène, soit de lui écrire, 8, rue Malfilatre, à Caen, soit d'aller le visiter, car il serait heureux de leur enlever le moindre doute au sujet de ce que nous avançons.

La maison de M. Lesueur est entourée d'un jardin dont il est le propriétaire, et la cuisine, comme la maison dont elle fait partie, est isolée de toute habitation voisine. Un lavage sérieux n'a pu enlever la trace des dessins incrustés sur le mur. M. Lesueur, avant que la médiumnité de

sa bonne ne se fut révélée, était complètement étranger au spiritisme et hostile à cette philosophie spiritualiste ; les faits dont il est le témoin ne pouvant lui être expliqués rationnellement par les théories anti-spirites, il a voulu s'éclairer en lisant les œuvres d'Allan Kardec ; initié, il s'incline devant le phénomène médianimique obtenu chez lui, et favorise ces expériences intéressantes et variées ; devenu spirite convaincu et éclairé, nous le répétons, il s'engage à donner aux personnes désireuses de s'instruire et de se convaincre les moyens de poursuivre leurs investigations à l'aide de son médium.

BELLAY fils, 6, rue du Trésor.

Paris, 28 mai 1886.

Autres témoignages en faveur du médium Henry Slade.

Très satisfait de la séance que le D^r Slade a bien voulu lui donner.

20 mars (signé) P.-G. LEYMARIE.

Émerveillé des rapports divins et humains dont le D^r Slade nous a donné la preuve indéniable.

20 mars (signé) L. DE WAROQUIER.

La *Revue spirite* du 1^{er} avril a publié un compte-rendu détaillé de cette séance, signé par MM. de Waroquier et Leymarie. Ces messieurs rendent hommage à la puissance médianimique du D^r Slade, puissance que M. de Waroquier déclare n'avoir jamais vue se manifester aussi simplement, à un tel degré d'intensité et surtout en pleine lumière solaire.

A Messieurs les savants,

J'affirme moi, prestidigitateur, que les phénomènes produits en séance par M. Slade sont vrais, réellement spiritualistes, incompréhensibles en dehors de toute manifestation occulte.

16 avril (signé) E. JACOBS (Ely Star)
du théâtre Robert Houdin.

Je suis absolument confondu.

Paris, 2 juin 1886. ALFRED POTTELLÉ.

Moi tout autant.

P. P.

J'ai obtenu avec M. Slade une très belle séance. M. Slade tenait les deux ardoises au bord de la table, il y avait trois communications, une en anglais, une autre en allemand et la troisième en français ; puis, avec mes propres ardoises, sur lesquelles je me suis assis, j'ai obtenu l'écriture directe, et enfin j'ai tenu seul mes ardoises superposées et l'écriture s'est produite. En dernier lieu

l'ardoise placée sur ma tête s'est couverte d'écriture.

JOHANNOT.

Paris, 4 juin 1886.

Le phénomène dont je viens d'être témoin (écriture en trois langues, les deux ardoises sur mon épaule, chaise précipitée sur la table, coups dans la table) sont inexplicables au moyen des données scientifiques actuelles. Je ne puis rien conclure. J'ai besoin de grouper d'autres faits pour arriver à me faire une religion. Mais en l'état, je me sens profondément troublé, et je répète le mot de Galilée à la face de tous les Instituts *E pur si muove!*

FABRE DES ESSARTS,
Rédacteur de l'*Estafette*.

J'ai assisté avec le poète Fabre des Essarts aux expériences dont il parle ci-dessus. J'aurais besoin de revoir quelques-uns de ces mêmes faits pour que tous mes doutes fussent dissipés.

ARMAND CHARPENTIER,
homme de lettres.

Paris, 7 juin 1886.

J'ai assisté aux expériences du D^r Slade et suis heureux de joindre mon témoignage à tous ceux qui ont déjà été donnés : expériences merveilleuses et bonne foi du médium.

ALB. DOUSDEBO.

Paris, 21 juin 1886.

Pour la seconde fois depuis dix ans, j'ai assisté aux séances expérimentales du D^r Slade ; je déclare que lors de la première séance, je suis sorti de chez lui sans conviction de la sincérité du phénomène, au contraire, les résultats nombreux obtenus ce jour m'ont semblé entièrement sincères.

A. STROOBANTS.

Paris, 20 juin 1886.

Après une séance d'une demi heure je me déclare *très satisfait*. Je suis convaincu de la parfaite bonne foi du médium M. Slade et les phénomènes étaient extraordinaires. J'ai eu des réponses à questions (et signées) où c'était impossible pour M. Slade de les prévoir.

COLONEL T. CONNOLLY.

Paris, 1^{er} juillet 1886.

J'ai été très satisfait de la séance d'aujourd'hui, 2 juillet.

DEMETRY SLAVIANSKY AGRENEFF.

Un bout de crayon étant placé entre deux ardoises à cadre de bois tenues verticalement par le médium, M. Slade, et un peu cachées, il est vrai, par la tête de l'un des assistants, on entend le bruit du crayon écrivant et les ardoises étant séparées, l'une d'elle se trouve couverte d'une

phrase anglaise d'une signification vague et générale. Elle est signée du nom de William Clarke, qui serait « l'esprit » de Slade. Il est difficile de comprendre comment dans ces conditions cette phrase a été écrite et le champ reste ouvert aux hypothèses.

D^r E. CHAMBARD.

Paris, 5 juillet 1886.

M. Tremechini, savant bien connu écrivait, à la *Revue spirite* le 9 avril dernier :

« M. Slade m'ayant invité à tracer, sur une ardoise qu'il me présenta, une demande quelconque, j'inscrivis ces mots : *Le nom de la personne à laquelle je pense en ce moment?* M. Slade ayant repris l'ardoise, la plaça sur le bord de la table qui était de mon côté et l'en retira après trois secondes. Je constatai, avec la personne qui assistait comme moi à la séance, que le mot *Vechy* était écrit en toutes lettres sur l'ardoise à la suite de ma question. Ce nom était le nom de l'ami à qui je pensais et que j'avais perdu depuis dix ans. »

Nous lisons dans la même revue du 1^{er} juin :

« M. V. Michal, journaliste, déclare avoir vu des choses remarquables et incompréhensibles. MM. Bryndam et Carré affirment que les effets produits dont ils ont été témoins sont vrais et admirables. MM. T. Laley et E. P. Daley constatent avoir vu des choses très curieuses. M. Harry Tate écrit : J'ai obtenu une séance de M. Slade, aujourd'hui 20 mai 1886 et en suis très satisfait ; j'ai eu une très bonne communication de ma sœur. M. James Smith fait le même témoignage.

M. Ajasson de Grandsagne, homme de lettres, 11, Passage Saulnier, directeur du *Moniteur général*, dit que : « Les expériences de M. Slade sont vraiment extraordinaires et incompréhensibles. » Il faut serendre à l'évidence des faits. Un crayon enfermé entre deux ardoises ne peut exprimer des idées que sous une influence immatérielle.

L'*Union spirite* de Bruxelles a délégué deux de ses membres, hommes sérieux, amis de la vérité : MM. Crignier et Thonet pour aller à Paris sans parti pris, vérifier la réalité des faits médianiques qui arrivent en présence du docteur Slade. Ces messieurs ont assisté à trois séances le 29 mai, et dans le *Moniteur spirite* du 15 juin, ils rendent compte de leur mission, avec diagramme et photogravures intercalés dans le texte.

Les phénomènes se sont produits au grand jour ; les délégués ont pu les constater *de visu et auditu*, dans des conditions telles qu'ils ne sauraient raisonnablement concevoir l'ombre d'un doute à l'endroit de l'honnêteté du médium.

M. Martin termine ce remarquable compte-rendu par quelques réflexions adressées à la presse que nos lecteurs liront avec plaisir :

« Je sais, dit-il, que la plupart des journaux ennemis de toute superstition ne voyant dans le spiritisme qu'une nouvelle incarnation des mille religions qui se partagent la conscience humaine, le condamnent *a priori*, sans rechercher son état civil, sans s'informer de ce qu'il est. — Le spiritisme parle de Dieu, de l'âme, de la vie future. En voilà plus qu'il n'en faut pour l'accuser de vouloir *cretiniser* le peuple. Jugement préconçu, jugement faux et injuste. Non, le spiritisme ne crétinise pas, au contraire, il élève l'âme et l'ennoblit. Le spiritisme, c'est le pionnier du progrès. Nous démontrerons qu'il est le vrai *socius* du libéralisme

Que demandons-nous donc à la presse ? Qu'elle nous discute sérieusement. Elle discute bien les questions de science, de droit, d'art, de politique. Pourquoi n'aborderait-elle pas quelques questions de philosophie spirite ? Si le mot de *spiritisme* l'effarouche, qu'elle fasse comme les journaux anglais et américains, qu'elle adopte celui de *spiritualisme*. Nous serons toujours prêts à lui répondre. Nous discuterons avec elle en termes courtois. Elle exposera ses doutes, ses objections. Nous lui donnerons nos réponses et nous mettrons ainsi le public à même de décider de quel côté est le bon droit et la vérité. — La presse devrait être une tribune où toutes les questions pussent être traitées et discutées sans haine, sans personnalité, sans prévention.

* * *

M. Slade nous communique la réponse suivante qu'il a adressée de Paris, 5 juillet, à *l'Etoile belge* :

« *L'Etoile belge* a inséré récemment deux articles injurieux à mon sujet et que l'on me signale par hasard. Lorsqu'on attaque un homme dans la presse, l'on devrait au moins avoir la loyauté de lui envoyer un numéro du journal afin qu'il puisse se défendre. Elle me traite quasiment d'escroc, prétendant que je ne suis point médium, que les phénomènes qui se produisent depuis plus d'un quart de siècle par mon intermédiaire passif devant l'élite de la science, des lettres et des arts sont dus à la prestidigitation, que j'en fais un objet de spéculation, que j'ai refusé le défi de M. V. Meunier et celui d'un prestidigitateur de Hambourg; elle-même me défie de produire l'écriture directe sur une feuille de papier, etc.

Ne connaissant malheureusement pas le français, voilà me dit-on, le résumé fort succinct de ses accusations entremêlées de plaisanteries sur

le spiritisme.

Je donne un démenti formel à toutes ces allégations. Plus du tiers de mes séances sont *gratuites* et offertes aux chercheurs sincères de la vérité, à ceux qui désirent la solution d'un des plus graves problèmes de l'humanité : la preuve palpable, scientifique de l'existence d'une cause intelligente et indépendante en dehors de nous. Lorsqu'à une séance les phénomènes ne se produisent pas, je refuse toute recette et invite les visiteurs à revenir. Je n'ai pas le talent de me faire payer une qualité que je n'ai pas, je me donne pour ce que je suis, c'est-à-dire un médium.

J'ai accepté toutes les conditions du défi de M. Meunier, mais c'est lui qui, après coup, a voulu les modifier. Il est faux de dire que j'ai refusé d'assister à la représentation de Hambourg : je n'y ai pas été invité.

Si *l'Etoile* avait les moindres notions de la « science nouvelle » elle saurait que l'on n'impose pas des conditions à la phénoménalité, il faut l'accepter telle qu'elle se présente et se contenter d'étudier les *conditions nécessaires à sa production* : comme on le ferait à l'apparition d'une aurore boréale ou la chute d'un aérolithe.

Qu'elle lise les œuvres des princes de la science sur ce sujet : *Miracles et Spiritualisme moderne*, par Alfred Russel Wallace ; *Force psychique, Recherches sur les phénomènes du Spiritualisme*, par William Crookes, les dernières œuvres de Zöllner, le célèbre astronome de Leipzig, etc., et elle ne raisonnera plus comme un aveugle parle des couleurs.

Lorsque j'étais à Bruxelles — et où je compte encore retourner — deux de ses collaborateurs, MM. S... et G. L..., disaient à un de mes visiteurs : Si M. Slade se présentait devant nous absolument nu et que l'écriture se produirait entre deux ardoises qu'il tiendrait en main, nous dirions encore qu'il emploie un *truc*.

Dans ces conditions et avec son parti pris de nier, je ne pourrais jamais convaincre ce journal. Mais pour ses nombreux lecteurs, aux yeux desquels *l'Etoile* me fait passer pour un trompeur et les spiritualistes ou spirites pour des imbéciles ou des dupeurs, j'use de mon droit de réponse. »

Cette lettre se termine par la formule d'usage et par une série d'attestations que nous ne reproduisons pas, plusieurs étant connues de nos lecteurs.

L'Etoile belge, dans son numéro du 12 juillet, déclare qu'elle refuse de l'insérer et elle insulte le traducteur à la façon des niais. C'est l'huissier apparemment qui doit avoir raison d'une aussi insigne mauvaise foi. Espérons que M. Slade usera de l'officier ministériel et que bientôt, à Bruxelles, il saura réduire au silence ces histrions de la presse aussi peu soucieux de leur dignité que de celle de leurs lecteurs.

NOUVELLES.

Un revenant incendiaire. — La commune de Bois-d'Haine (Hainaut), fameuse par Louise Lateau de miraculeuse mémoire, est en train, grâce à ses revenants, d'acquérir une célébrité nouvelle. Le revenant d'ici appartient à un genre tout particulier; c'est un esprit frappeur, car il frappe ferme dans les fenêtres et se livre à de véritables Saint-Barthélemy de carreaux de vitres.

Il y a, au hameau du Petit-Bois-d'Haine, joignant la Louvière, un vaste bâtiment appartenant au sieur Augustin Lefranc, de La Hestre. Ce bâtiment est partagé en trois demeures occupées par des familles ouvrières.

Durant la soirée du dimanche 13 juin, quinze vitres furent brisées à ces maisons : les locataires étaient chez eux, et malgré toutes leurs recherches, ils ne parvinrent pas à découvrir l'auteur de ce méfait. Les dégâts continuèrent durant les soirées du lundi et mardi suivants. Le bruit s'était répandu qu'un revenant cassait les vitres, et il y avait foule autour du bâtiment. De temps en temps, un énorme caillou lancé par une main mystérieuse, venait s'abattre avec fracas dans une fenêtre et brisait en mille pièces quelque vitre innocente. Les gens se regardaient ébahis et ne pouvaient se rendre compte d'où le coup était parti.

Le mercredi soir, les gendarmes vinrent à leur tour, mais le revenant ne parut pas. On ne le vit plus de toute la semaine, ni durant les premiers jours de la semaine suivante. Enfin vendredi dernier, il signala de nouveau sa présence par des bris de vitres, et les groupes de curieux se reformèrent autour de la maison hantée.

Les locataires, gens pratiques, ne faisaient pas remettre les vitres brisées. Lundi, il ne restait plus qu'un seul carreau; à neuf heures du soir, il volait à son tour en mille pièces. Le même soir, on mettait des volets aux fenêtres pour les protéger.

Au bout d'une heure, les volets arrachés de leurs gonds gisaient en planches informes au milieu du verger. Et notez que ceci se passait en présence de plus de deux cents personnes.

Les locataires inquiets, veillèrent jusqu'à onze heures et demie. A minuit et demi des passants virent la toiture de ces maisons en flammes; ils durent même enfoncer les portes pour prévenir et sauver les habitants.

Malgré tous les secours des voisins, les trois habitations ont été complètement consumées, avec tout ce qu'elles contenaient. Il n'en reste que des murailles calcinées et menaçant ruine.

La gendarmerie de Manage a fait une descente sur les lieux et ouvert une enquête.

(*Journal de Liège*, 1^{er} juillet.)

* * *

Donato en Italie. — On lit dans le *Journal de Liège* du 14 juin dernier :

« Le gouvernement italien vient d'interdire, dans le royaume, toutes les représentations d'hypnotisme et de magnétisme. Cette interdiction a été motivée par l'agitation qu'avaient produite les séances d'hypnotisme données par M. Donato dans quelques villes italiennes, et surtout à Milan. Avant de décréter cette mesure, le gouvernement avait pris l'avis d'autorités médicales qui ont été presque unanimes à reconnaître le danger de pareilles représentations. »

* * *

Les progrès de la crémation. — L'idée de la crémation suit son cours. Partout, dans le monde entier, l'agitation pour la crémation est énorme. Le 17 mai, M. Crocq a soulevé la question au Sénat.

Aux Etats-Unis, à New-York, on a inauguré, le 4 décembre dernier, le dernier appareil construit. Dans la première incinération faite, la combustion a été parfaite. Les cendres qu'on a retirées pesaient 3 p. c. du poids du corps.

A Lancaster, à Buffalo, à San-Francisco, il y a des crématoires qui fonctionnent parfaitement. A Boston, on en construit un en ce moment.

Aux Etats-Unis, la crémation ne présente aucune difficulté : il suffit d'exhiber, au bureau de la Société de crémation, le certificat de décès. Un parent, témoin ou héritier, doit assister à l'opération. Le prix fixé est de 40 dollars, prix dans lequel tout est compris, voire l'urne pour renfermer les cendres.

En Allemagne, une pétition couverte de 23,000 signatures a été déposée au Reichstag pour obtenir la crémation facultative, dans tout l'Empire. En Suisse, à Genève, le Grand Conseil a adopté la crémation facultative, à la seule condition qu'elle n'augmentera pas les charges du trésor. A Zurich, où la crémation est autorisée, on va commencer, sous peu, la construction de l'appareil.

En Italie, on compte une soixantaine de sociétés de crémation, dont quelques-unes ont jusqu'à 5 ou 6,000 membres. A Rome, seule, on a brûlé plus de cent cadavres en 1885.

Le mouvement se propage dans toute l'Angleterre. A Londres, la crémation ne chôme pas.

A l'Ile Maurice, le Grand Conseil a légalisé la crémation facultative.

En Suède, en Norvège, en Hollande, dans le monde entier, on s'occupe de la question.

A quand le tour de la Belgique ?

(*La Nation*).

* * *

Dans notre avant dernier numéro, nous avons inséré une lettre de la commission de la Société scientifique du spiritisme protestant contre une phrase bien inoffensive contenue dans un article consacré au médium Slade. Nous disions dans cet article (numéro du 1^{er} juin) que M. Slade avait fait preuve de *désintéressement* en cédant des bons de séance à moitié prix.

Celui-ci nous écrivit à son tour qu'il en est pourtant bien ainsi, le prix de ses séances à Paris ayant été fixé de prime abord à 20 francs par personne ; que l'*avantage* d'en donner à dix francs lui a été réclamé par lettre signée en vue de propagande.

M. Slade nous donne une copie de cette lettre et ajoute :

« Je n'ai jamais refusé une séance à des spirites se disant dans l'impossibilité de payer... il serait à souhaiter que tous agissent avec le même désintéressement pour la propagande de la cause du spiritualisme. Une autre Société spirite vient encore, du reste, de me demander des tickets à moitié prix. J'ai naturellement accédé à cette demande. »

* * *

Le docteur Legrand du Saulle est mort. Médecin aliéniste des plus distingués, il était chef du service de santé au dépôt de la préfecture de police, officier de la légion d'honneur, etc. Profondément spiritualiste, le savant médecin a eu souvent à s'occuper des spirites à une époque où ces derniers étaient considérés les uns comme des mystificateurs, les autres comme des fous.

Il nous est revenu que, pressé un jour de répondre sur le cas d'une petite fille qui voyait des esprits, il ne put s'empêcher de constater que sa science ne pouvait découvrir s'il y avait hallucination ou vision réelle. « D'ailleurs, disait-il, la pathologie mentale est pleine d'obscurités, et bien téméraire serait celui qui voudrait porter un jugement sur certains phénomènes dont j'ai été témoin et qu'expliquerait le spiritisme ! »

Il croyait aussi aux existences successives, et s'il n'a jamais fait profession publiquement de cette croyance, ceux qui ont pu vivre dans son intimité savent combien cette conviction était profondément ancrée dans son esprit.

(*La Pensée libre.*)

* * *

Les *Annals of Nottinghamshire* rapportent que pendant le siège de Newark, Angleterre, en 1644, Hercule Clay, un négociant de cette place, et en même temps maire de la localité, rêva pendant trois nuits successives que sa maison était en feu. La troisième fois, il se leva dès qu'il fut réveillé et, très impressionné, réveilla les membres de sa

famille, leur ordonnant de quitter immédiatement la maison ; ceci était à peine fait, qu'une bombe, lancée de Beacon Hill, tomba sur le toit et traversant tous les étages, mit complètement la maison en flammes. En commémoration de cette délivrance, H. Clay laissa une somme au vicaire, pour être affectée par lui à un sermon à perpétuité à prêcher le 11 mars, le jour anniversaire ; et une autre somme, dont les intérêts, par la même occasion, seraient distribués aux pauvres de Newark.

(*Banner of Light* du 2 janvier.)

Réflexions. — Pensées diverses.

(SUITE.)

397. — Pleurer à tout propos, et hors de tout propos, est une infirmité. Cependant même dans ce cas, gardons-nous de rire des larmes d'autrui.

398. — Se lamenter sur le mal est fort bien ; chercher à réparer est mieux.

399. — N'est-il pas souverainement injuste de river, sous prétexte de sauvegarder la dignité du mariage, l'innocent au crime et à l'ignominie ?

400. — La plus belle destinée qu'on puisse ambitionner est de souffrir dignement persécution pour la justice. La plus glorieuse des couronnes est celle du martyr.

401. — La punition devant être proportionnée à la faute, l'hypocrite profanateur, en même temps que vicieux, mérite un double châtiment.

402. — Rien n'abrutit l'homme autant que l'intempérance. Ce n'est pas seulement au niveau d'une quelconque des bêtes qu'elle le met, c'est au niveau de la plus sale de toutes, du porc.

403. — Beaucoup ne veulent pas croire sans voir. Mais si, n'ayant jamais eu de microscope à leur disposition, ils n'ont jamais pu voir les étonnantes merveilles que nous montre cet instrument, ces merveilles dont ils n'ont pas même l'idée en existent-elles moins dans le fait ?

404. — De même qu'un lien réel bien qu'invisible et d'une nature inconnue relie tous les mondes dans l'ordre physique et les rend ainsi tous solidaires, ainsi doit-il y avoir un lien qui relie dans l'ordre moral tous les êtres pensants et les rend également solidaires.

405. — Tout s'accomplit suivant des lois et conditions qui, toutes, sont absolument requises pour la production du fait, lequel se produit alors nécessairement. Pourquoi donc des savants, alors qu'ils proclament cette règle pour les faits d'acoustique et d'optique, d'électricité et de magnétisme terrestre réputés parfois surnaturels par des ignorants, ne veulent-ils pas s'y soumettre pour les faits de magnétisme animal et de médiumnité, les déclarant, *a priori*, impossibles et absurdes ?

406. — Tant que dure l'ignorance, la neutralité est un devoir, mais avec la science s'impose l'obligation rigoureuse de choisir.

(*A suivre.*)

B. BUSSEBEAU.

Liège. — Imp. du *Messenger*, rue de l'Étuve, 12.

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME

QUESTIONS SOCIALES

MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messenger* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messenger**, à Liège.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de M^r H. SAIVE.

ABONNEMENTS :

Belgique fr. 3-»»
Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»
En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.
On peut s'abonner à Paris à la Société scientifique du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5.

SOMMAIRE :

La cité chinoise. — La conversion de Satan. — Le poème de l'âme. — Daniel Dunglas Home. — Jesse Shépard. — Charles E. Watkins. — Bibliographie. — Nouvelles.

NOTA. — Nous attirons tout spécialement l'attention de nos lecteurs sur l'analyse du livre : LA CITÉ CHINOISE. L'étude approfondie qu'a faite M. E. Simon, d'un peuple jusqu'à présent inconnu des nations Occidentales, offre d'autant plus d'intérêt que ce peuple est le véritable type du *self government*, et qu'il est par conséquent tout-à-fait l'opposé des nations Occidentales, même de celles qui ont la prétention de se gouverner elles-mêmes. Ces nations ont donc beaucoup à apprendre du peuple Chinois, sous tous les rapports.

LA CITÉ CHINOISE

Par M. E. SIMON, ancien Consul de France en Chine ; ancien élève de l'Institut National Agronomique de Versailles. Paris 1885.

Hume prétend, et avec raison, que l'homme qui connaît l'histoire, a commencé à vivre depuis le commencement du monde, et qu'à chaque siècle il a ajouté quelque chose à ses connaissances. Il dit que c'est pour cette raison que Cicéron prétendait que celui qui ne se consacrait pas à l'étude de l'histoire restait toujours enfant.

Diodore de Sicile, pénétré des mêmes idées, dit : que cette science supplée à l'âge qui manque aux jeunes gens, et qu'elle recule les limites de la vieillesse. « Si dans les conseils nous donnons la préférence aux anciens, par cela même qu'ils ont vécu quelques années de plus, ajoute ce sage, quelle confiance ne devons nous pas accorder à l'histoire, qui nous offre l'expérience de tous les siècles. »

Un savant contemporain espagnol, le professeur en médecine Morejon, a dit : « que l'histoire

était le témoin du passé ; l'exemple et le conseil du présent, et la leçon de l'avenir. »

On doit donc savoir gré à tous les hommes qui, à n'importe quelle époque, travaillent à combler les lacunes de l'histoire en nous faisant connaître et apprécier, à leur juste valeur, les divers peuples qui ont habité ou qui habitent le globe. C'est à ce titre qu'on doit des remerciements à M. Eugène Simon qui, dans un ouvrage de peu d'étendue, mais d'une grande valeur, vient de nous mettre à même d'apprécier, non le gouvernement, mais la nation chinoise. Il a ainsi recueilli, pour l'histoire de ce peuple, de solides et véridiques matériaux.

Jusqu'en ces derniers temps, la Chine a été très incomplètement connue ; ou pour parler plus exactement, elle a été méconnue des nations civilisées d'Occident. On ne connaissait de la nation chinoise que ce qu'en racontaient les missionnaires catholiques, lesquels s'en sont toujours tenus au point de vue religieux dans leurs appréciations.

M. Eugène Simon était à un double point de vue, parfaitement apte à nous faire connaître la Chine, ou pour mieux dire, le peuple Chinois. D'abord en sa qualité de consul de France en Chine, emploi qu'il a exercé dans ce pays pendant de longues années ; puis ensuite comme ancien élève de l'Institut Agronomique de Versailles.

Ne se contentant pas de remplir *sur place* ses fonctions de consul, ainsi qu'ont eu jusqu'à présent la mauvaise habitude de le faire la presque totalité des fonctionnaires des divers Consulats, M. Simon a parcouru en tout sens la Chine, accompagné de M. Bourret, délégué, sur sa demande, par le commerce français de Shang-Haï, afin d'étudier les produits commerciaux des provinces encore inconnues qu'il allait visiter, et il a mis à profit ces voyages, pour s'enquérir de tout

ce qui était relatif à l'agriculture, ainsi qu'aux mœurs intimes des Chinois. Chemin faisant, il a aussi étudié leurs mœurs gouvernementales ; et de ces études réunies est résulté le petit volume si intéressant, dû à la plume de l'ex-Consul de France en Chine et qu'a édité la *Nouvelle Revue*. (1)

Et vraiment, il était grandement temps que l'Europe sût ce qu'est réellement la Chine, car, jusqu'à présent, ainsi que je l'ai dit plus haut, on ne la connaissait que par les récits des missionnaires, qui sans étudier en aucune façon la nation chinoise, se sont bornés à représenter cette immense agglomération sociale de l'extrême Orient, comme un peuple athée, et qui, dans ces derniers temps surtout, ont exploité la crédulité publique des nations de l'Occident, avec leur fameuse Société de la Sainte Enfance.

Cependant, si on lit, avec l'attention qu'il mérite, le petit livre de M. Simon, on pourra acquérir la preuve que les Chinois ne sont en aucune manière le peuple arriéré et séculièrement stationnaire qu'on nous a toujours dépeint et qui a si souvent excité les moqueries des civilisés, que les Chinois se permettent de désigner sous le nom de *Barbares de l'Occident*. Et l'on ne pourra se refuser à avouer qu'ils n'ont pas tout-à-fait tort.

M. Simon dit que la civilisation, chose dont tout le monde parle, a, selon ceux qui en parlent, des sens et des objectifs bien différents, mais que pour lui — et en cela il a complètement raison — l'Etat le plus civilisé est celui dans lequel, sur une surface de territoire donnée, le plus grand nombre d'hommes possible ont su se procurer et se distribuer le plus également et au meilleur marché possible, la plus grande somme de bien-être, de liberté, de justice et de sécurité. Et il prouve que c'est ce qui a lieu en Chine. On voit donc que les Chinois l'emportent réellement en véritable civilisation, sur les *Barbares de l'Occident*.

L'Europe, dont l'étendue est de 4 à 5 fois plus vaste que la Chine, ne compte que 280 millions d'habitants, dont une partie est nourrie à des prix élevés et dont une autre partie a beaucoup de peine à se nourrir. Tandis que la Chine proprement dite — circonscrite à l'Est et au Sud par la mer ; à l'Ouest par les montagnes du Thibet ; au Nord par la grande muraille — sur une étendue cinq fois moins grande que l'Europe, nourrit à bon marché 400 millions d'individus.

M. Simon attribue ce dernier résultat à l'agriculture chinoise. Là, il n'y a pas un coin de terre

perdu ; des champs établis sur des radeaux couvrent les grands lacs ; et les rochers même, grâce à l'industrie agricole, se chargent de moissons. C'est aussi, grâce à cette industrie, que la fécondité du sol est telle, que le riz (principale nourriture dans certaines parties du pays) rend jusqu'à douze mille kilos à l'hectare, et donne à la terre une valeur de 25 à 30 mille francs l'hectare. « Mais, dit M. Simon, les Chinois sont très économes de tout ce qui peut augmenter la fécondité du sol, et ils ne déportent pas la richesse de leur pays, comme nous le faisons, en jetant dans les fleuves, les produits de nos égouts... »

« Ils se disent aussi : que l'augmentation de la population est encore le meilleur moyen d'augmenter la richesse publique et particulière. Qu'une route, un canal, etc., coûtent moins cher dans une contrée très peuplée, que dans une contrée qui l'est peu, que les frais d'administration y sont moins lourds à supporter, et que les débouchés y sont plus grands.

« Il est donc vrai, ajoute M. Simon, que si les dépenses d'un pays sont en raison directe de son étendue, elles sont en raison inverse du nombre d'habitants. En France, nous payons en moyenne de 90 à 100 francs d'impôts par an ; chaque Chinois ne paie en moyenne que 3 fr. »
(A suivre).
Dr WAHU.

LA CONVERSION DE SATAN.

(Suite).

Le mystère satanique, qu'on nous passe ce mot appliqué à l'histoire légendaire de la révolte des anges, ne demeurera pas plus un mystère que les autres. On sait bien aujourd'hui, tous ceux qui veulent le savoir le savent, que l'enfer est une figure et non un lieu réel et circonscrit de souffrances. L'habitude de tout personnifier a créé des erreurs qui ont néanmoins un fond de vérité et dans lesquelles on peut trouver d'utiles enseignements ; les investigations de la science ont prouvé l'inanité de certaines croyances, mais elles n'ont pas pu détruire la réalité des choses et les savants sont demeurés impuissants en présence des fluides spirituels qu'ils ne peuvent pas explorer et qu'ils se contentent de nier. Cependant ces fluides existent et les êtres qui en sont en quelque sorte formés existent aussi.

Que sont les anges ? Que sont les démons ? Que sont les hommes eux-mêmes pris dans la partie essentielle de leur être ? Des Esprits. Des Esprits, qu'on n'enferme pas dans un lieu restreint, qu'on n'emprisonne pas, car tous ont la pensée et la

(1) Boulevard Poissonnière, 23, à Paris.

faculté de s'en servir; tous par elle échappent aux liens matériels qui les enserrent au temps de leur incarnation. Satan, comme on l'appelle, serait donc un Esprit comme les autres qui n'aurait jamais mérité l'excès de louanges qu'on lui a donné quand il était le plus beau parmi les anges du Seigneur, quand on lui donnait le beau titre et le glorieux surnom de Lucifer.

Ce n'est pas à lui seul que ce titre est dû, il n'était pas seul un Esprit de lumière destiné à porter en tous lieux la lumière dont lui-même était doué; il n'était pas seul, mais il était membre d'une société nombreuse vouée à des recherches de nature à augmenter sans cesse les connaissances déjà acquises. La science est une chose bonne en soi, excellente même et de tout point indispensable, elle élève l'être qui la possède jusqu'au moment où, se croyant absolument sûr de lui-même, il abandonne et méprise les points d'appui qui lui ont servi jusque là, car l'être qui ne veut compter que sur lui-même doit constamment veiller sur lui sans jamais avoir la moindre défaillance. Et quel est celui qui peut se vanter de ne jamais défaillir? Non, chacun jusqu'à Dieu peut s'appuyer avec confiance sur un point qui lui est supérieur, mais pas assez pourtant pour qu'il ne puisse l'atteindre.

Chacun a besoin d'un appui, d'une protection sur laquelle il puisse compter à tous les moments de son existence éternelle et pour que cet appui soit sûr il faut qu'il soit doué d'intelligence; à tout être intelligent un protecteur intelligent est donc nécessaire. On peut même dire indispensable et celui qui compte sur lui seul, que l'orgueil aveugle, qui ne voit rien au-dessus de lui, ne peut pas se créer une solide protection pour s'élever encore dans la voie du progrès, même scientifique. Ce qu'il savait il le sait et s'il semble parfois avoir oublié quelque chose, cet oubli est purement factice et forme une lacune momentanée qui se comblera naturellement plus tard. Les connaissances réellement acquises forment dans l'intelligence de l'être un avoir qui ne se perd pas, la mémoire est sujette à des obscurcissements momentanés, à des sortes de nuits périodiques qui semblent alterner avec les jours, mais qui n'ont rien de durable et sont plutôt des temps de repos que les marques de pertes réelles.

Lorsque l'être a assez peu de bon sens pour se nier à lui-même l'existence d'un être intellectuellement supérieur à lui, il pense naturellement avoir atteint lui-même le plus haut échelon de la science et des connaissances possibles, puisque, selon lui, il ne saurait y avoir d'intelligence supérieure à la sienne. C'est alors pour lui une chute inévitable, il tombe non pas frappé de la foudre

céleste, non pas sous les coups de l'épée flamboyante d'un archange vainqueur, mais sous le poids de sa propre faiblesse, sous la punition naturelle que lui inflige son orgueil.

Son savoir l'a ébloui, il s'est grandi à ses propres yeux sous on ne sait quelle puissance fantasmagorique et décevante, il a voulu s'élever par lui-même et sans secours aucun au-dessus du degré déjà conquis à l'aide de la protection divine et il tombe d'autant plus profondément dans l'abîme moral, qu'il continue à méconnaître davantage la puissance éternelle à laquelle il doit tout, même son existence. C'est ainsi que se font les chutes, c'est ainsi qu'il est dit dans les livres saints, qu'on laisse beaucoup trop en oubli, comment sont élevés les humbles et abattus les orgueilleux, comment l'humilité est récompensée quand elle est sincère et comment est puni l'orgueil.

L'orgueil punit toujours ceux qui se soumettent à lui, il est la maladie morale la plus désastreuse, celle qui fait croire à l'être qui l'a contractée qu'il est au-dessus de tout, au-dessus même de Dieu, et il faut convenir que pour arriver à ce point d'outrecuidance il faut être affligé d'un aveuglement presque sans bornes. On est alors victime d'une de ces illusions qui détruisent dans l'intelligence de l'être jusqu'aux notions les plus élémentaires de la raison; l'orgueil est le plus grand artisan de toutes les chutes, il est le principe assuré de toutes les décadences. C'est par et pour l'orgueil que « Satan » a été puni.

Et qui donc n'a pas été puni pour d'orgueilleuses fautes? Qui donc n'est pas tombé pour avoir voulu atteindre des sommets dont sa faiblesse lui interdisait l'accès? Qui donc n'est pas tombé et qui donc ne s'est pas relevé en faisant sur soi-même un salutaire retour? Les chemins du retour ne sont jamais fermés et le moment ne peut pas manquer de venir où la lumière jaillit enfin au milieu de l'obscurité profonde. Il n'est pas un être, pas un seul, dans l'immensité qui ne puisse venir à résipiscence, qui ne puisse à son heure reconnaître ses erreurs et les réparer; il n'existe point d'être éternellement maudit, il n'en est point qui ne puisse aspirer à une juste réhabilitation.

Mais c'est en soi-même et non dans les autres que se trouve cette réparation du passé par les anciens coupables, chacun se relève lui-même avec l'aide de Dieu quand il a su par ses actes et ses pensées intimes et bienfaitantes mériter son relèvement. Nul n'est exclu de cette utile et bienfaitante transformation, il n'est pas un seul être qui puisse être éternellement plongé dans les ténèbres de la malfaisance. L'éternité marche et

se transforme, elle marche sans cesse et se transforme de même par le fait de la transformation constante des êtres qui vivent en elle à chaque point de son éternelle durée.

Il n'est point d'être perpétuellement mauvais, méchant sans retour et pour toujours mal intentionné; s'il est vrai, s'il est possible qu'un être relativement bon, qu'un Esprit supérieur, ainsi qu'on le prétend, perde tout d'un coup ses sublimes qualités et roule sans transition aucune au fond de l'abîme où grouillent tous les vices, il faut nécessairement reconnaître qu'il n'y a rien de stable, pas plus dans le Ciel qu'ailleurs. Si les choses étaient ainsi, il faudrait admettre que l'être intelligent et actif ne peut jamais rien conquérir d'une manière durable, même par le dévouement le plus absolu, même par la fidélité la plus grande, s'il se laisse entraîner à une erreur d'un moment; un instant d'absence, mettons même, si l'on veut, de mauvais vouloir, suffirait pour anéantir tout un passé de vertus réelles et de fidélité irréprochable.

Et par cela même celui qui se vengerait ainsi même du plus coupable des êtres donnerait des preuves d'une inflexibilité qui n'aurait rien de commun avec la bonté même la plus élémentaire, avec la bonté la plus restreinte qu'on puisse imaginer. Non, la source des miséricordes n'est pas tarie, elle n'est tarie pour personne, pas même pour les plus coupables, pas même pour les plus anciens d'entre eux. Dieu ne se dément jamais, jamais il ne se contredit et sa loi éternelle et universelle se fait obéir partout et toujours par la seule force de la pensée souveraine qui l'a dictée et la dicte incessamment à toutes les intelligences incarnées ou non incarnées.

S'il en est qui tombent de haut, c'est que l'appui sur lequel ils avaient basé leur grandeur n'était pas solide ou c'est parce qu'ils l'ont déserté dans un moment d'inconsciente vanité, dans un de ces moments où tout disparaît aux yeux de l'être à l'exception de sa présomptueuse personnalité. Il ne la perd pas dans son effroyable chute, cette personnalité, il la conserve pour sa punition du moment ou pour son relèvement dans l'avenir.

Il n'est aucun être tombé dans la création universelle qui ne puisse aspirer à un relèvement légitime, à une réhabilitation assurée, pourvu qu'il apporte à cette œuvre toute la bonne volonté qui est en lui. Il ne s'agit pas ici seulement de l'intérêt personnel de ceux que leurs fautes ou leurs crimes ont fait déchoir, mais bien de l'intérêt de tous en vertu de la loi irréfutable et universelle de solidarité. Ceux qui croient qu'il est des crimes ou des fautes irrémédiables se trompent, les hommes qui s'appuient complaisamment sur

cette désolante doctrine pour punir dans leurs pensées ceux qu'ils accusent d'être les ennemis de Dieu, parce qu'ils les considèrent comme leurs propres ennemis, deviennent criminels à leur tour.

Eux aussi auront besoin de pardon, ne fût-ce que pour avoir, dans leurs aspirations malsaines, proclamé bien haut que le pardon sera éternellement refusé à d'autres. Ils sont bien malheureux les hommes qui pensent et parlent ainsi, ils ont grand besoin de réformer leurs doctrines en ce qui touche la justice éternelle, et d'ailleurs, pour peu qu'ils observent et réfléchissent, pour peu qu'ils examinent de quelle nature sont les fruits qu'elles portent, ils doivent être complètement édifiés à ce sujet.

UN COLLABORATEUR SPIRITUEL.

(A suivre).

LE POÈME DE L'ÂME.

DÉDIÉ AUX SPIRITES.

Les Leçons de l'Ermite.

(Suite.)

Oui, mes chers enfants, Dieu nous fit pour nous aimer.
Pour nous voir tous heureux, il voudrait désarmer
L'envieux, le jaloux, l'orgueil et la colère,
Puisqu'il a mis l'Amour dans la nature entière.
Le Libre-Arbitre veut qu'il paraisse impuissant
Et laisse agir ses Lois, tout en nous chérissant.
Quand l'homme, libre, entasse, insulte sur offense,
Il verse à flots sur lui sa douce Providence;
Il rayonne sur tout en Puissance, en Bonté,
Mais il laisse à chacun toute sa liberté,
Sur l'homme, sur l'insecte et sur la fleur il veille
Et l'œil ému se perd de merveille en merveille.
Soleil éblouissant il s'infuse en rayons
Au cœur de la Planète aussi bien qu'aux cirons

Si pour l'homme la vie apparaît aussi dure,
C'est qu'il n'a pas compris sa divine nature.
Il faut de l'Univers bien comprendre la loi
Et chasser l'ignorance et l'enfantine foi.
De tout bonheur humain la source est la Science.
Quand donc viendra ton jour, divine intelligence !
Quand donc, soumettez-vous, ignorants, orgueilleux,
Votre âme à la Lumière éblouissant vos yeux ?
Et vous qui dominez, inintelligents prêtres,
A l'Amour, envers Dieu, renoncez d'être traîtres
Et dites bien tout haut qu'aimer est un devoir,
Et le premier de tous. On s'attriste de voir
Tant de gens sans valeur, soit ignorants, soit fourbes,
Vilipender de Dieu les desseins et les courbes.
De la création dévoilez les secrets,
Pour tout savoir Dieu fit l'intelligence exprès ;
La Science rayonne, éclaire notre route
Et chasse en triomphant les sombres nuits du doute.
Où nous mènent, grand Dieu ! tous vos principes faux
Qui nous font divaguer par les monts et les vaux
Voyez rêver là-bas ces jaunes jeunes filles,
Rougissant pour un rien, pleurant sous leurs mantilles...

Voilà bien ce qui sort de vos confessionnaux !
 Dieu nous dit : *sana mens in corpore sano* ;
 Vous, torturant nos corps et disloquant notre âme,
 On vous a vus partout séparer de la femme
 Son amant, sa moitié. Voyez tous ces vantards
 Sans cœur, honneur ni foi, dans tous ces lupanars
 Allant user leur sang, le plus pur de leur vie...
 Leur bestialité se trouvant assouvie,
 Au pied de vos autels on les voit un beau jour
 A quelque pure enfant jurer un pur amour,
 Apporter dans ses bras le mensonge hypocrite
 Et donner pour complice à leur crime un lévite.
 Ces foyers de mensonge et de corruption,
 Qui donc les alluma ? Votre religion.
 Car le cœur desséché par votre voix de prêtre
 A ces infâmes lieux donne la raison d'être.
 Le prêtre fut partout l'ennemi des humains.
 Loin de nous sa folie et ces prétendus saints
 Niaisement trouvant le fameux crime d'Eve.
 Moi, j'aime qui séduit son amante et l'enlève.
 Ah ! quand l'homme sent battre au cœur un doux émoi,
 C'est Dieu parlant d'Amour et lui dictant sa Loi.

Comme si l'Amour vu dans toute la nature,
 Cet Amour tout-puissant par qui tout vit, tout dure,
 Entraînant l'Univers dans un progrès sans fin,
 Pouvait n'être qu'un tour de quelqu'Esprit malin,
 D'un Satan, d'un serpent se cachant sous des roses
 Et changeant en venin la femme aux lèvres roses.
 Sottise ! Infâme orgueil de notre être insoumis,
 Chassant des cœurs l'Amour, l'ordre à ses soins commis,
 Dans l'âme des humains versant l'hypocrisie
 Et changeant en poisons le miel et l'ambrosie.
 Allez, pauvres humains ! de respect et d'Amour
 Remplissez bien vos cœurs, aimez-vous sans détour,
 Mais soyez la Bonté, mais soyez la Tendresse,
 De l'égoïsme vil écarter l'étrouillesse
 Et sachez bénir Dieu qui vous fit ces bonheurs,
 Bonheurs sacrés d'Amour, en vous donnant des cœurs.
 La seule chose Mal, c'est nuire à son semblable,
 C'est tromper, c'est mentir, et c'est un misérable
 Celui-là qui n'est pas le serviteur toujours
 De celle qui lui fit partager ses amours.
 Amants des passions qui sont nobles et belles,
 Les grands cœurs soupirant aux amours éternelles
 Sauront bien se trouver, comme les éléments
 Se jouant dans les airs de l'orage et des vents,
 Qu'ils se nomment Carbone ou qu'ils soient Hydrogène,
 Savent toujours trouver l'atome d'Oxygène.

(A suivre).

R. C.

DANIEL DUNGLAS HOME.

Le célèbre médium écossais, dont la réputation est pour ainsi dire universelle, vient de mourir à Auteuil, il est mort pauvre, épuisé par les expériences répétées auxquelles on l'avait soumis, à peine âgé de cinquante-trois ans.

Plusieurs journaux entr'autres le *Figaro* et le *Voltaire* ont publié à ce sujet des articles nécrologiques ou les incidents principaux de la vie de Home sont rapportés avec impartialité et sans

commentaires malveillants à l'endroit du spiritisme. Nous citons ici un articulet de la *Chronique* qui résume assez bien ce qui a été dit à cette occasion :

« Cet écossais, qui a tant fait parler de lui sous l'Empire, avec ses expériences de spiritisme et de magnétisme, vient de mourir dans une petite maison meublée de la villa Montmorency, à Auteuil.

» Il était arrivé à Paris entouré de légendes extraordinaires. Dès l'âge de trois ans, il avait la double vue et annonçait à trente lieues de distance qu'une de ses petites cousines se mourait. Il nomme les personnes qui entourent le lit. Le fait était vrai.

» Il quitte, à neuf ans, l'Ecosse pour l'Amérique où il échange avec un de ses camarades, du nom d'Edwin, le serment de lui apparaître après sa mort.

» Quelques mois après une forme se manifeste à lui, disant : « Daniel me reconnaissez-vous ? Le lendemain, il apprend le décès de son ami.

» Le bruit qui se fit autour de son nom devait éveiller la curiosité d'une cour comme celle des Tuileries, aussi dès son arrivée à Paris, Home est-il appelé aux Tuileries, où il donne de nombreuses séances. On se rappelle l'apparition qu'il provoqua, dit-on, de la main et de la signature de Napoléon 1^{er}.

» Depuis longtemps, on n'avait plus entendu parler du spirite Home et de ses expériences. »

La plupart des grands journaux ont passé cet événement sous silence, ou, ce qui est pire, ont publié des articles hostiles et injurieux pour les spirites, ce qui leur a valu de çà de là quelques réclamations dont malheureusement il n'est pas tenu compte. Notons ici le commencement d'un article intitulé « Réponse à la *Flandre libérale* » que nous trouvons dans la *Liberté de Gand* du 18 juillet; réflexions très judicieuses et qui sont bonnes à méditer :

« La mort de D.-D. Home a été une occasion favorable pour faire paraître une foule d'articles contre le spiritisme, articles remplis de plaisanteries et de ridicule, bagage qui ne fait jamais défaut à ceux qui nient les phénomènes spirites et que l'on peut appeler les sceptiques inébranlables, par opposition aux crédules mystiques du spiritisme. Le proverbe « les extrêmes se touchent » est ici d'une application absolue; car sceptiques et crédules ont un fond commun, une simple croyance se manifestant sans preuves. L'un affirme d'une manière absolue la non-existence des faits spirites; l'autre croit voir des phénomènes spirites partout et leur accorde une importance que bien souvent ils n'ont pas. Et scept-

tiques et crédules entravent tous deux la marche du spiritisme scientifique.

» La simple croyance qu'une chose est ou n'est pas, fut-elle exprimée par le plus grand génie, n'a qu'une valeur négative; Brahmi, Newton, Faraday, La Place et une foule d'autres grands hommes sont des exemples frappants de cette vérité: que les opinions n'ont aucune valeur. La valeur des savants n'est donc pas dans telle ou telle croyance, mais bien dans leur esprit observateur et inventif. Et, par une aberration incompréhensible de l'esprit humain, c'est juste au moment où les savants expriment les résultats de leurs observations et méritent le plus de confiance, qu'on tâche de les écraser sous le ridicule. Ici, les exemples sont inutiles; ils surgissent en masse devant l'esprit du lecteur.

» L'histoire est-elle donc impuissante à nous rendre plus sages, en changeant notre conduite vis-à-vis de travailleurs ardents et d'observateurs consciencieux qui n'ont qu'un seul but: le progrès? On devrait le croire, en lisant l'article: *Les Visionnaires*, repris dans les colonnes de la *Flandre libérale*.

» On ne saura jamais, suivant l'auteur, quelle dose de candeur, de crédulité et d'imposture il faut pour composer un spirite, et nous ajouterons qu'on ne saura jamais quelle dose de suffisance, de crédulité et d'imposture est nécessaire pour former un anti-spirite de parti pris. C'est ce que prouve l'article en question... »

La Réforme du 27 juin a reproduit, de son côté, un article signé Jean Frolo où l'auteur constate que, grâce aux résultats obtenus en présence de Home on vit à Paris, comme dans toute l'Europe, des gens de très bonne foi, absolument convaincus qu'ils étaient en communication avec les morts. Pour l'auteur, néanmoins, tout cela n'est que le produit d'une aberration de l'esprit humain, de l'illusion, du charlatanisme, etc. Nous avons envoyé quelques lignes à la direction de ce journal pour protester contre ces conclusions en soumettant à leur impartiale appréciation plusieurs documents extraits du *Messageur* et notamment nos articles sur Henri Slade, le médium américain qui, lui, est encore de ce monde et que ces messieurs pourront voir prochainement à Bruxelles. *La Réforme*, journal de libre discussion et ouverte, en principe du moins, à toutes les idées nouvelles, tiendra-t-elle compte de notre invitation? Nous n'osons l'espérer.

JESSE SHÉPARD.

Nous voyons dans le *New Thought* de Des Moines

(Jowa), que Jesse Shépard a donné le 1^{er} juin dans cette ville une de ces incomparables séances musicales dont il est dit: « La musique ne peut être décrite; on doit l'entendre soi-même, et même alors je doute qu'aucune personne puisse apprécier pleinement en une séance les choses merveilleuses qui arrivent en présence de M. Shépard. »

Le compte-rendu de ce qui s'est passé est semblable quant au fond aux descriptions que nos lecteurs ont pu lire fréquemment dans nos colonnes. De cette séance particulière M. E.-H. dit: « On aurait pu croire qu'un dieu de la musique s'était incarné et se trouvait au milieu de nous. Une sensation intime et telle que je n'en ai jamais ressentie de ma vie s'empara de moi lorsque dans l'air du soir les ondes sonores d'une mélodie riche et profonde se firent entendre; parfois on pouvait croire que chaque octave de piano était touchée au même moment; et pendant que l'atmosphère paraissait entièrement remplie avec un grand diapason, des voix étaient entendues, plusieurs membres du cercle entendaient murmurer des réponses à une question ou à une pensée. »

Quant à l'effet général produit par M. Shépard l'écrivain dit: M. Shépard jamais ne chante de lui-même, ou ne touche un piano que lorsqu'il donne un concert. Supposez que tout cela soit du Jesse Shépard, comme quelques sceptiques le prétendent. Si nous considérons qu'il n'a jamais étudié la musique et n'a jamais appris aucun instrument, qu'il joue sur demande de l'un ou de l'autre des maîtres anciens, et toujours avec ce style particulier à l'auteur, ce qui est reconnu par tous les musiciens qui l'entendent, on doit admettre, même s'il n'existe pas d'inspiration dans le sens du mot, que Jesse Shépard est le phénomène le plus étonnant qu'on ait jamais connu dans le monde musical. Sa musique a amené au spiritualisme des centaines de personnes qui n'avaient pu être convaincues par le raisonnement ou les manifestations physiques. »

(*Banner of Light*, 19 juin.)

Remarque. — Le célèbre médium Jesse Shépard, nous écrit de Grand Rapids (Michigan) États-Unis, en date du 28 juin, que l'Esprit d'Allan Kardec s'est communiqué dans une de ses séances. Il a annoncé que le spiritualisme européen était à la veille d'entrer dans une nouvelle phase; que la vraie médiumnité serait mise particulièrement en relief, et mieux appréciée enfin par les artistes, écrivains et philosophes. De l'inharmonie et du chaos existant aujourd'hui, sortira une philosophie religieuse plus haute et plus noble basée sur des inspirations plus grandes et plus sublimes.

CHARLES E. WATKINS.

Le Religio-Philosophical Journal de Chicago du 29 mai 1886, en parlant du phénomène de l'écriture directe sur ardoise, rappelle le passage suivant extrait des œuvres de l'auteur américain bien connu, M. Epes Sargent :

Le professeur William Denton (célèbre géologue), un investigateur très sincère et expérimenté, m'écrivit sous la date de 27 septembre 1877 ce qui suit :

» J'ai en ma possession une ardoise contenant un message écrit en présence de M. Watkins, signé R. Dale Owen, et qui n'a pas été écrit j'en suis sûr, par aucun être incarné. L'ardoise sur laquelle il fut écrit était parfaitement propre ; une seconde ardoise, propre également, fut posée sur la première, et entre les deux un fragment de crayon. Pendant tout le temps que l'écriture se faisait j'ai tenu ma main sur les ardoises. J'ai montré l'ardoise au *Camp meeting* de Lake Pleasant à des milliers de personnes ; dans le nombre, il s'en trouvait plusieurs qui avaient obtenu des messages semblables, par M. Watkins.

» Une telle preuve démontre en dehors de toute chicane l'existence d'intelligences invisibles qui comprennent notre langage. Ils professent invariablement être nos amis décédés ; ils écrivent comme nous pourrions attendre que ces amis écrivent, et je ne connais aucune bonne raison pour ne pas recevoir leur témoignage. »

» Des confirmations pareilles à celle qui précède peuvent être obtenues par centaines. »

Boston (Etats-Unis.)

M. W. Jordan, M. D. de Morley (Michigan) écrit au *Mind and Matter* de Philadelphie, n° du 6 mars dernier, pour rendre compte de quelques expériences d'écriture directe qu'il vient d'avoir avec le même médium Charles E. Watkins. Celui-ci a acheté une petite ferme dans les environs de Morley et ne s'occupe plus qu'occasionnellement d'exercer sa belle faculté, il ne fait aucune annonce dans les journaux américains comme médium professionnel.

M. Jordan était venu chez Watkins avec ses propres ardoises et il avait préparé d'avance les questions qu'il voulait adresser aux Esprits, sur des morceaux de papier tous pliés de même façon et qui ne furent pas ouverts. Les réponses à plusieurs de ces questions furent écrites à l'intérieur de ses ardoises.

BIBLIOGRAPHIE.

Espérance et Courage, tel est le titre d'une petite brochure instructive de propagande, publiée par la *Société fraternelle spirite*, de Lyon.

Le grand but à atteindre sera toujours de propager par tous les moyens les saines vérités de notre belle doctrine. Nos frères de Lyon pensent que le moment le plus propice est celui où la mort nous a ravi un être aimé. Après d'un cercueil à peine refermé, on est plus disposé à nous entendre, à nous écouter et à accepter nos idées. Chaque semaine, la brochure est adressée aux familles dans lesquelles un décès a eu lieu. Cet exemple sera suivi, nous n'en doutons pas, par ceux qui veulent sérieusement la diffusion du Spiritisme, cette clef de voûte de l'édifice social dans l'avenir. Car qui peut ignorer encore que religion, philosophie, morale, science et politique doivent y puiser un jour une vie nouvelle, puissante et féconde. Qu'à la vue de ce grand et glorieux avenir nos cœurs s'enthousiasment et nos courages s'affermissent ! Que, dans la mesure de nos moyens, nos efforts tendent à imiter nos frères de Lyon dont l'initiative heureuse est appréciée et console de bien des défaillances.

* * *

Mémoire ouvert adressé au roi Léopold II, par Corneil Gomzé, artiste calligraphe.

Nous avons parcouru avec intérêt et non sans indignation ce document que la presse a passé généralement sous silence, qui prouve combien il est difficile à un honnête travailleur, artiste de grand talent mais de science indépendante, de se voir octroyer une fonction officielle qu'il saurait remplir dignement et le mettrait à l'abri du besoin, lui et les siens.

« J'ai frappé, dit l'auteur de ce mémoire qui est un de nos anciens et bons frères en croyance, on a frappé pour moi à toutes les portes... et on m'a tenu à l'écart... tellement que, devenu père d'une famille de six enfants, je me trouve avec un talent hors ligne — dit-on — en tous cas incontestable et incontesté, dans un état voisin de la misère.

» Seul, je ne me plaindrais pas, Sire ! La vie est une tempête, on doit s'habituer à tenir la mer. Mais ces enfants qui sont autour de moi ? et qui ont le droit absolu de compter sur mon assistance, je ne puis pourtant pas les nourrir de cette fumée qui s'appelle renom, succès passés et succès présents ? J'ai le devoir, Sire, de les soutenir jusqu'à ce qu'ils soient capables de voler de leurs ailes. Pour cela, les moyens me font défaut... »

Des lettres de Victor Hugo, de Jules Janin,

d'Alphonse Leroy, du chevalier Léon de Thier, etc., prouvent que le talent de Gomzé depuis longtemps a passé la frontière et que les hommes haut placés se sont intéressés à lui. De toutes ces démarches, de toutes les promesses faites rien n'est sorti. En désespoir de cause, l'artiste liégeois s'est adressé à sa Majesté ; il a fait dans le temps un livre manuscrit, un chef-d'œuvre de calligraphie qui lui a coûté plusieurs années de travail, il veut s'en dessaisir pour avoir du pain pour ses enfants et demande au Roi d'en faire l'acquisition. Léopold II décline cette offre, mais il promet d'appeler sur elle la bienveillante attention du ministre de l'intérieur lequel a trouvé convenable de garder jusqu'ici un silence absolu.

Au parti pris, à la conspiration sourde, envieuse, impitoyable ; en un mot à l'ostracisme qui l'affame, Gomzé répond par le calme du philosophe, il s'adresse à la Conscience publique et publie ce mémoire qui est signé de Liège-Fraginée, janvier - février 1886 se terminant par cette devise : *Fais ce que dois, advienne que pourra !*

NOUVELLES.

On écrit de Rome au *Journal des Débats* :

« La congrégation de l'Index vient de prendre une décision formelle contre la crémation. Elle interdit aux catholiques de s'affilier aux associations formées en vue de ce mode de sépulture et de favoriser cette coutume directement ou indirectement. Le pape a donné son approbation. Il y a donc arrêt formel rendu *ex cathedra*. La crémation sera par conséquent une manifestation anti-catholique. En fait, elle l'était déjà un peu ; à présent la question est résolue. *Roma locuta est* ».

Le *Saint Office* se trompe d'époque. Il fut un temps où le troupeau humain, dans certaines régions du globe, était à la merci des papes et de leurs sbires. C'était le *bon temps* ; les papes alors étaient les maîtres du temporel et du spirituel ; ils commandaient aux consciences et à la bourse.

Ce *bon temps* est passé et il ne reviendra plus, car le progrès est un fleuve plus ou moins rapide, et jamais fleuve ne remonte vers sa source.

Aujourd'hui le troupeau ne se compose plus que d'un certain nombre de femmes ignorantes. Quant aux hommes qui en font encore partie, les uns sont des ignorants, les autres sont des hypocrites qui perdent leur temps à chercher la domination par le catholicisme.

La crémation est une mesure hygiénique et elle s'étendra à mesure que l'instruction se développera.

* * *

Pendant onze ans, de 1874 à 1885, M. Eglinton a donné en tout 3,335 séances dont plus d'un tiers furent des séances non-professionnelles, qui eurent lieu principalement dans des maisons particulières et dans un but d'étude et de recherches scientifiques. On peut ajouter que sur le nombre de séances données il y en a eu 2483 qui ont réussi, 522 ont réussi partiellement et 330 n'ont donné aucun résultat. Les séances qui ont échoué complètement prouvent en faveur de la réelle faculté de M. Eglinton, car s'il n'était qu'un simple prestidigitateur, il n'aurait jamais d'insuccès.

L'hostilité manifeste de la part des assistants pour les idées spirites est une cause d'insuccès, mais la cause la plus ordinaire et qui influe le plus c'est l'état du temps. Lorsque le temps est brumeux, humide ou orageux, qu'il fait très chaud ou qu'il y a quelque perturbation atmosphérique les séances sont très peu intéressantes ou les expériences échouent complètement. Les plus beaux phénomènes ont lieu par un temps froid et sec. (Tiré de *Twixt Two Worlds*.)

* * *

Un médecin brésilien, le docteur Domingo Freire, vient d'annoncer qu'il avait découvert, en suivant la méthode Pasteur, le microbe de la fièvre jaune et que par le système de l'inoculation il pouvait maintenant braver le fléau.

L'académie de médecine fait en ce moment, une enquête sur les déclarations du médecin brésilien.

* * *

Un jeune homme du nom de Presley Forrest, âgé de vingt-huit ans, appartenant à l'une des meilleures familles du comte de Rutland (Ohio), est devenu subitement un *trance* médium et une foule de monde vient des environs pour voir les manifestations. Le jeune homme est perclus des pieds et des mains depuis sa naissance.

Un correspondant du *Telegram* d'Albany (New-York) dit que lorsqu'il est *entrancé* il converse avec les esprits de personnes décédées bien connues, souvent des étrangers pour lui ; il parle la langue et imite les manières de ces personnes. Il lit aussi et traduit couramment l'allemand en anglais et l'anglais en allemand, quoiqu'il n'ait jamais appris la langue germanique ; il n'a jamais eu beaucoup d'aptitude pour l'étude et a toujours été en classe un élève très médiocre. Il a encore surpris beaucoup de personnes en leur décrivant des infirmités qu'elles croyaient être connues et ne pouvoir être connues que d'elles seules.

(*Banner of Light* du 29 mai.)

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME

QUESTIONS SOCIALES

MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Message* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liège.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de M^r H. SAIVE.

ABONNEMENTS :

Belgique fr. 3.»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5.»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner à Paris à la Société scientifique du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5.

SOMMAIRE :

La cité chinoise. — A propos de l'inauguration de la statue de Lamartine. — Le spiritisme et la presse. — Un incrédule Thomas. — Bibliographie. — Nouvelles.

LA CITÉ CHINOISE

ANALYSE. (*Suite* .

M. Simon cite des exemples qui font honneur à la probité et à la bonne foi du peuple Chinois. Il parle du crédit moral et il raconte : que souvent dans ses voyages il eut à refuser des offres de prêts, sans intérêts et sur simple parole, que lui faisaient des mandarins ou de riches particuliers. Dans les banques, il est d'usage de remettre aux clients qui le demandent, jusqu'au double de la somme inscrite à leur compte, moyennant l'intérêt courant et pour un délai qui peut aller de trois à six mois.

A propos de l'assistance publique, M. Simon parle des établissements fondés soit par l'Etat, soit par des sociétés particulières. Il parle aussi des enfants abandonnés et constate que les infanticides, qui ont servi de prétexte à l'établissement de la Société de la Ste-Enfance, ne sont qu'une légende imaginée par le clergé catholique pour recueillir des sommes qui vont jusqu'à 5 à 6 millions par an.

M. Simon dit : « Quant à moi qui ai passé dix ans en Chine ; qui ai parcouru le pays du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest, je déclare qu'il n'est jamais venu à ma connaissance, qu'un infanticide ait été commis, soit dans les localités que j'ai visitées ou habitées, soit dans les localités voisines... J'affirme que ce crime est beaucoup moins fréquent en Chine qu'en France... et que conclure du fait accidentel ou involontaire d'un enfant

dévoré par un porc, à un fait habituel ou volontaire, est, je ne saurais trop le répéter, une abominable et infernale calomnie, et en stigmatisant d'une façon aussi énergique, je ne crains point d'être démenti par aucun des Européens qui connaissent la Chine autrement que par les racontars de gens superficiels ou intéressés. D'ailleurs, il y a des faits, des faits matériels, qui démentent ces récits et qui, seuls, devraient les faire repousser si l'on se donnait la peine d'y réfléchir un peu. »

« Et d'abord, comment pourraient-ils s'accorder avec l'augmentation incessante de la population chinoise ? Elle était de *trois cent soixante millions* en 1812 ; elle est aujourd'hui de *cinq cent trente-sept millions*. Il me semble que le démenti est péremptoire. Puis, d'où viennent en général les infanticides ? De la misère et des naissances en dehors du mariage, n'est-il pas vrai ? Or, on a vu par ce que j'ai dit, précédemment, ce qu'il fallait penser de la misère ou du bien-être des Chinois ; et s'il était nécessaire d'en donner une autre mesure, je dirais que nulle part ailleurs peut-être, il n'existe aussi peu de mendiants qu'en Chine. A Pékin il y en a certainement beaucoup... Dans les villes de l'intérieur, je ne crois pas, d'après mes informations et mes observations personnelles, que l'on puisse en compter plus de vingt ou vingt-cinq pour des populations de 150 à 200,000 habitants. Dans les campagnes on peut dire qu'il n'y en a pas. »

« Quant à la seconde cause ordinaire des infanticides, elle n'existe pour ainsi dire pas, puisque le mariage est au triple point de vue : social, politique et religieux, un devoir tellement étroit et sacré, que le nombre des célibataires *au-dessus de vingt-quatre ans* ne vaut vraiment pas la peine qu'on en parle. »

Et M. Simon ajoute que des fléaux imprévus

peuvent tout à coup plonger des familles dans la détresse, mais qu'il existe depuis la plus haute antiquité, des orphelinats et des établissements spéciaux où ces enfants, — des familles ruinées par des fléaux naturels — que l'on va en quelque sorte chercher à domicile, reçoivent les soins les plus assidus et les plus intelligents. Et qu'il faut absolument se débarrasser de l'erreur qui consiste à croire : qu'avant l'arrivée des missionnaires en Chine, les enfants mouraient comme des chiens dans les rues, et qu'en dehors de l'Église catholique il n'y a ni salut, ni pitié, ni charité.

A propos de la rareté de l'abandon et de l'exposition des enfants, M. Simon cite ce que lui disait, en 1862, un missionnaire, le P. Chevrier, placé à la tête de l'établissement de la Sainte-Enfance à Tien-Tsinn : « que depuis son ouverture, en 1829, il n'avait pas encore pu, par aucun moyen, se procurer un seul enfant. »

En outre, comme la pauvreté des parents n'est, la plupart du temps, que passagère, dès qu'elle cesse, les parents vont redemander leurs enfants. Dans les orphelinats Chinois, on les leur rend ; mais dans les orphelinats catholiques, on les garde, les parents n'étant pas catholiques ; car le but de l'institution de la Sainte-Enfance n'est pas tant de sauver les enfants de la mort temporelle, que de les sauver de la mort spirituelle.

L'idéal de cette institution serait donc que les enfants mourussent aussitôt baptisés ; et ceux qui survivent deviennent gênants.

Un évêque, M. Delaplace, raconta à M. Simon qu'un autre évêque, M. Baldus, lui avait dit : « qu'il serait bien à désirer qu'une bonne épidémie vint le débarrasser de ses orphelins. » Boutade qui ne pouvait venir qu'à l'esprit d'un missionnaire catholique.

Dans un prochain article, je terminerai ce qui a rapport à la société de la Sainte-Enfance.

(A suivre).

Dr WAHU.

A propos de l'inauguration de la statue de Lamartine.

Nous lisons dans le *Journal de Liège* du 9 juillet 1886 :

« Un auteur belge a écrit quelque part : « Aujourd'hui l'heure est mauvaise ! Le matérialisme menace d'engloutir l'âme contemporaine. Ne désespérez pas du retour de l'idéal : on remontera la pente quand on sera descendu jusqu'au fond. » Est-on descendu jusqu'au fond ? Je ne sais ; mais en tout cas, c'est un retour de l'idéal que cette inauguration de la statue de

Lamartine qui a eu lieu avant-hier à Passy en grande pompe. . »

Parlant de l'admirable prescience de ce poète et de ce rêveur, sur son intuition des choses politiques, l'auteur des lignes ci-dessus cite ces vers prophétiques tirés de cette magnifique invocation à Walter Scott qu'il écrivait bien longtemps avant la tourmente de 1848 :

Les nations n'ont plus ni barde, ni prophète
Pour enchanter leur route et marcher à leur tête ;
Un craquement de trône a fait trembler les rois ;
Les chefs comptent par jour et les règnes par mois.
Lorsque la mer est basse, un enfant la gourmande,
Mais tout homme est petit quand une époque est grande.

Regarde : citoyen, roi, soldat ou tribun,
Dieu met la main sur tous et n'en choisit pas un.
Et le pouvoir, rapide et brûlant météore,
En tombant sur nos fronts, nous juge et nous dévore.
C'en est fait. La tempête a soufflé sur les mers,
Le chaos bout et couve un nouvel univers,
Et, pour le genre humain que le sceptre abandonne,
Le salut est dans tous et n'est plus dans personne ;
A l'immense roulis d'un océan nouveau,
Aux oscillations du ciel et du vaisseau,
Aux gigantesques flots qui croulent sur nos têtes,
On sent que l'homme aussi double un cap des tempêtes,
Et passe, sous la foudre et dans l'obscurité,
Le tropique orageux d'une autre humanité.

Était-ce là seulement vision de poète ? Non, car dès 1831, Lamartine écrivait dans sa *Politique rationnelle*, les lignes suivantes, qui s'appliquent admirablement à la situation présente de la France et que plus d'un homme politique de l'étranger pourrait méditer :

« La tribune est la chaire de vérité populaire ; les paroles qui en tombent ont la réalité et la vie. Montons-y donc ! montons-y, non pas pour parler plus haut à des passions qui nous demandent de les flatter et qui nous payeront notre lâcheté en applaudissements ; non pas pour caresser de vains regrets ni pour envenimer d'amères répugnances ; non pas pour récriminer contre un passé qui n'appartient plus à personne ; non pas pour semer des embûches dans la route embarrassée d'un pouvoir qui n'a que trop d'abîmes sous les pas ; non pas même pour disserter, comme les sophistes de Byzance, sur les arguties du monde politique, le droit divin ou social, la source ou la légitimité des pouvoirs, les droits d'une famille sur un peuple ou d'un peuple sur une famille.

» Laissons ces choses aux heures de paix et de vaines disputes, et leur solution au temps et aux faits, qui seuls les résolvent : parlons-y du présent et de l'avenir, établissons-y nos larges et fécondes théories de droit et de libertés ; jetons notre sentiment religieux, moral, progressif, dans les lois populaires ; rappelons-y à l'humanité ce qu'elle se doit à elle-même, ce qu'elle doit aux généra-

tions qu'elle enfante ; faisons-lui comprendre l'époque où elle vit, qui est sous ses yeux et qu'elle ne voit pas.

» Montrons-lui ce siècle éclos pour de grandes choses et prêt à se fondre en vaines querelles de mots et de personnes, en inanités politiques, en guerres stériles, en ruine nationale, en calamités européennes, si elle ne le saisit à son heure, si elle ne cueille pas le fruit qui est mûr aujourd'hui, qui sera corrompu demain !

Descendons de là aux intérêts du jour : aidons la démocratie à s'organiser pour vivre ; donnons-lui des guides, faisons-lui des lois, créons-lui des mœurs, car elle est seule tout l'avenir du monde ; apprenons-lui surtout qu'elle ne peut vivre sans forme ; que la forme de toute réalité politique c'est un gouvernement ; que la vie de tout gouvernement régulier c'est un pouvoir vrai et fort : que ce pouvoir ne peut être l'expression mobile de fractions inconstantes, l'œuvre perpétuelle du caprice populaire ; qu'il lui faut des racines dans le sol pour résister aux tempêtes ; que ces racines ce sont les lois organiques qui doivent l'attacher au pays et communiquer à ses rameaux la sève qu'il épuiserait sans cesse.

» Rappelons-lui que pour être un peuple libre il ne suffit pas d'inscrire le mot liberté sur le frontispice de son gouvernement, mais qu'il faut le sceller dans les fondements mêmes, et depuis la base jusqu'au sommet ne faire de l'édifice social qu'un tout harmonieux de droits, de devoirs, de discussion, d'élection et de liberté. Avant tout, prouvons-lui qu'il faut être juste et que le droit de tous ne vit que du droit de chacun. Le despotisme peut subsister sur les fausses bases, parce qu'il s'appuie sur la force ; la liberté ne le peut pas, parce qu'elle s'appuie sur la justice.

» Puissent les cœurs et les esprits généreux que cette terre produit à chaque génération, sans s'épuiser jamais de génie ou de vertu, étouffer leurs passagères dissensions dans le sentiment de leur commun devoir, et garder cette fortune de la France, que la France seule peut ternir ou éteindre ! »

Citons, à notre tour, de Lamartine, ces vers qui classent leur auteur parmi les précurseurs du spiritisme :

« Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux ;
Soit que, déshérité de son antique gloire,
De ses destins perdus, il garde la mémoire ;
Soit que, de ses désirs l'immense profondeur
Lui présage de loin sa future grandeur.
Imparfait ou déchu, l'homme est le grand mystère :
Dans la prison des sens enchaîné sur la terre,
Esclave, il sent un cœur né pour la liberté ;
Malheureux, il aspire à la félicité. »

LE SPIRITISME ET LA PRESSE.

Mettant en pratique les conseils leur suggérés par M. le représentant Mallar dans une lettre rendue publique, à savoir que le spiritisme doit faire de la propagande par des publications, des expériences, des conférences, les spirites verviétois ont jugé à propos d'envoyer aux électeurs de l'arrondissement de Verviers mille exemplaires du *Messenger* du 1^{er} juillet, contenant l'article : *Lettre ouverte à M. Mallar*, etc.

Cette publicité n'a pas été du goût d'un journal clérical de Verviers, le *Courrier de la Vesdre* qui a exhalé sa mauvaise humeur en deux colonnes, injuriant M. Mallar qu'il accuse de platitude en montrant trop de condescendance pour la « question spirite, rattachée habilement à la question politique. »

Voici un échantillon du style de cet apôtre de sacristie :

« Que ne ferait pas un représentant pour être réélu ? Manger des couleuvres, courber l'échine, ramper à plat ventre, essayer des quolibets, mendier des suffrages, ce n'est rien, si c'est récompensé par le succès. »

Et plus loin :

« Touche-à-Tout prie M. Mallar d'étudier, de réétudier, d'approfondir le spiritisme « qui est une grande question » « qui a beaucoup d'importance au point de vue de la civilisation ». Dans quatre années, Touche-à-Tout, ô Mallar, te demandera des nouvelles de l'autre monde et des revenants. Il évoquera ton esprit, si, à force d'étudier ces arcanes, il n'est pas entièrement évaporé. »

Quant à M. Vanderyst, l'auteur de la malencontreuse lettre ouverte, il est traité de thaumaturge, d'archiprêtre du spiritisme, et autres aménités ; mais en « vrai crampon » il n'a pas lâché le *Courrier de la Vesdre*, auquel il a trouvé de bonne guerre d'infliger par lettre recommandée la réponse suivante qui a été insérée intégralement et sans trop rechigner dans le *Courrier* du 15 août :

« Messieurs Crouquet et fils, éditeurs du journal le *Courrier de la Vesdre*, Verviers.

Quand on s'occupe de quelqu'un dans la presse et qu'on cherche à le ridiculiser, on devrait du moins adresser un numéro du journal à l'intéressé pour qu'il puisse se défendre, s'il le juge convenable.

Un spirite de Verviers m'envoie tardivement le *Courrier de la Vesdre* du 1^{er} août, où je suis pris à partie, conjointement avec M. Mallar, par un de vos collaborateurs qui se cache sous le pseudonyme de Touche-à-Tout.

Ce Monsieur est représentant de commerce, c'est lui qui nous l'apprend ; il est chargé en outre d'amuser les lecteurs du *Courrier*, au détriment, bien entendu, de ceux qui ne pensent pas comme lui, sans doute pour mieux pratiquer cette devise que je vois en tête de votre journal : *Liberté en tout et pour tous*.

Touche-à-Tout est de nature folichonne, il a le tempérament jovial, plaisant ; on lui a donné pour mot d'ordre de rire, de bouffonner, et, ma foi ! il rit, il bouffonne à cœur joie, à tort et à travers, quitte à rire jaune de temps à autre.

Aujourd'hui, c'est le spiritisme qui est l'objet de ses plaisanteries. Sur ce sujet, qui a été travesti, dénaturé de toutes les façons et par tous les partis, il est facile de faire des lazzi et d'amuser la galerie.

Touche-à-Tout sait-il seulement ce qu'est le spiritisme ? Pas plus que les 7/8^{m^e} de ses lecteurs assurément. Je vais donc, pour leur édification, — persuadé d'ailleurs que c'est la meilleure réponse à faire à des bouffonneries, — citer ci-après les principaux passages extraits du discours même que j'ai prononcé jadis à l'assemblée générale de la Fédération libérale du canton de Spa, aux fins de faire prendre le sujet en sérieuse considération par nos gouvernants.

J'ai en cette occasion rempli mon devoir de citoyen et d'honnête homme ; j'espère que vous remplirez le vôtre en insérant cette lettre intégralement, et sans qu'il soit besoin de vous requérir, dans le prochain numéro de votre journal.

En attendant, j'ai l'honneur, Messieurs, de vous présenter mes civilités.

H. VANDERYST.

Spa, rue Brixhe, le 9 août 1886. »

La question scolaire et le spiritisme.

« Les libéraux, Messieurs, ne doivent pas seulement avoir en vue l'intérêt électoral, quelque grand qu'il puisse être. Les élections ne sont pour eux qu'un moyen de propagande, comme tant d'autres. C'est de la diffusion de leurs principes dans le pays et même dans le monde entier qu'ils doivent surtout se préoccuper. Et quant au rôle d'une association libérale, nous croyons avec M. Féron qu'il ne doit pas se borner à patronner des candidatures, mais étudier les questions politiques et sociales et éclairer les législateurs.

Certes, l'opinion d'un homme sur ces importantes questions est de peu de poids dans la balance ; mais lorsque cet homme n'est guidé par aucun intérêt personnel et qu'il a l'ambition de faire le bien, sa faiblesse peut se changer en force.

Le libéralisme, Messieurs, tel que nous le comprenons, c'est la porte ouverte à toutes les aspirations humaines, légitimes, à tous les progrès ; il n'a et ne peut avoir aucun *non possumus* à opposer à l'étude des problèmes qui peuvent intéresser la société.

Parmi ces problèmes il en est un qui a été plus particulièrement l'objet de notre attention, parce qu'il est d'une importance capitale et qu'il barrera la route du progrès tant qu'il n'aura pas reçu une pleine solution ; nous voulons parler du problème religieux.

Nous l'avons trouvé, Messieurs, à chaque pas dans l'exposé sommaire que nous avons fait ici même de notre situation politique et sociale, et dans une étude où nous avons pris pour guide Louis de Potter, le grand patriote belge, un des hommes les plus éminents de notre époque.

Les libéraux sont divisés aujourd'hui sur cette question en deux importantes fractions. La première, par suite d'une réaction naturelle contre le fanatisme et la superstition, va jusqu'à nier chez l'homme l'existence du sentiment religieux ; elle voudrait organiser la société en dehors de toute idée religieuse, persuadée que le développement intellectuel détruira tout ce qui est appelé religion. Cette conviction a pour base le matérialisme.

L'autre fraction, à laquelle nous appartenons : la fraction spiritualiste, croit au contraire que le sentiment religieux est naturel et inné dans l'homme, qu'il ne faut pas chercher à le supprimer, mais à l'éclairer ; elle pense que le principe religieux seul peut vivifier une société, et que vouloir réformer celle-ci sans tenir compte de son action, ce serait agir exactement comme si l'on voulait restaurer une maison sans consolider d'abord ses fondements.

La divergence qu'entraînent ces deux opinions extrêmes donne lieu à des tiraillements regrettables dans notre parti et qui se font jour à propos de la question scolaire.

La révision de la loi de 1842 était devenue une nécessité inéluctable. L'Eglise catholique s'est rendue impossible par son intolérance et son esprit de domination. Elle s'est mise elle-même au ban de la civilisation le jour où, solennellement, du haut de son infaillibilité, elle a jeté l'anathème au progrès, au libéralisme et à la société moderne. Le parti libéral ne pouvait donc laisser l'enseignement à la discrétion de ses ennemis. Il ne pouvait, d'un autre côté, détruire les bases de l'éducation populaire en supprimant tout enseignement religieux.

Le Gouvernement l'a si bien senti que, dans sa circulaire du 17 juillet 1879, il dit : « L'ensei-

gnement public ne doit être ni catholique, ni protestant, ni israélite; l'instituteur s'inspirera d'une idée commune à toutes les religions en entretenant ses élèves de Dieu, de l'âme, etc. » Presque au même moment parut le livre de M. Tiberghien, professeur à l'Université de Bruxelles, intitulé : *Eléments de la morale universelle à l'usage des écoles laïques*, livre qui paraît répondre aux vues de M. le ministre de l'instruction publique. La doctrine qui y est développée, et que nous apprécions beaucoup, n'a aucun caractère confessionnel, elle est neutre et s'appuie sur la raison pure. Néanmoins, elle fut vivement attaquée par le parti clérical, comme on devait s'y attendre du reste. L'*Ami de l'Ordre* jeta le cri d'alarme dans les termes suivants :

« On sait, disait cet organe du clergé, que les *Eléments de la morale universelle* ont été publiés à Bruxelles le 1^{er} juin 1879, c'est-à-dire juste un mois avant la promulgation de la loi de malheur. Ce livre écrit sans doute à la demande de M. le ministre de l'instruction publique, a été envoyé aux frais des contribuables, à toutes les bibliothèques scolaires du royaume. Dans la pensée du ministre comme dans celle de l'auteur, il est destiné à remplacer tôt ou tard le catéchisme catholique, et déjà, nous le savons, certains instituteurs l'ont adopté comme manuel de morale dans leurs écoles officielles. »

Un décret de la Congrégation de l'Index, en date du 13 janvier 1880, condamna le livre de M. Tiberghien, ce qui était assurément plus facile que de le réfuter.

Les libres-penseurs, de leur côté, la fraction matérialiste de notre parti dont nous avons parlé ci-dessus, ne laissa pas passer sans protestation le nouveau catéchisme de morale. Ainsi la *Chronique*, dans son numéro du 2 juillet 1879, reproche à M. Tiberghien d'être déiste et de commencer son livre par cette affirmation :

« L'homme est un esprit uni à un corps. »

« Chose possible, dit la *Chronique*, mais qui n'est jusqu'ici qu'une hypothèse. Peut-on, continue ce journal, entraîner l'intelligence des enfants dans ces questions de métaphysique, de philosophie transcendante? L'enfant demandera ce que c'est qu'un esprit. Les professeurs pourront-ils répondre clairement, nettement, de façon à ce qu'aucun doute ne reste plus dans la pensée de l'enfant?... »

Voilà encore une fois, Messieurs, le problème religieux réduit à sa plus simple expression et posé dans les termes les plus précis. Oui, l'homme est-il un esprit momentanément uni à un corps, ou bien, quand il descend dans la tombe, y descend-il tout entier ?

Dans l'état actuel de nos connaissances, il n'existe qu'une doctrine qui puisse répondre nettement à cette question autrement que par des raisonnements; cette doctrine, c'est le spiritisme ou spiritualisme moderne.

Nous savons, Messieurs, à quoi nous nous exposons en prononçant dans cette enceinte et dans une réunion aussi solennelle ce mot si souvent ridiculisé : *le spiritisme!* Mais que ce mot ne vous effarouche pas ou qu'il n'appelle pas *a priori* le rire moqueur sur vos lèvres.

Le spiritisme existe; il se porte même assez bien quoiqu'il ait été enterré nous ne savons combien de fois; il a sa presse, sa littérature et, depuis moins de 35 ans, il a fait son chemin dans toutes les contrées du monde civilisé et précisément parmi les classes les plus intelligentes de la société. Il faut donc compter avec lui.

C'est une doctrine qui a pris une extension considérable et — ce que la majeure partie de nos libéraux semblent ignorer — c'est que le nombre de ses partisans augmente de jour en jour et que des sommités dans toutes les branches des sciences et de toutes les nationalités, les hommes les plus positifs s'en occupent activement. Il y a donc là un mouvement qui s'opère, simultanément, chez tous les peuples civilisés. N'est-il pas du devoir de tout homme qui désire participer à la direction des intérêts moraux de son pays, d'examiner, d'étudier ce mouvement, cette tendance, qui semble devenir si générale, des esprits vers une nouvelle croyance religieuse qui a la prétention de se substituer aux erreurs décrépite du passé? Ne serait-il point blâmable, celui qui se désintéresserait à la légère d'une question qui touche aussi radicalement à l'ordre social et qui doit même influencer la législation d'un pays ?

« Le spiritisme, comme le disait ces jours-ci le grand philosophe M. Ch. Fauvety dans une lettre adressée à la *Flandre libérale*, n'est pas autre chose que la croyance en l'immortalité de l'âme ou en la persistance de la personnalité humaine après ce qu'on appelle la mort, et qu'il serait plus exact d'appeler la dissolution de l'organisme terrestre. C'est ou ce fut la croyance séculaire des 9/10 de l'humanité. Seulement le spiritisme apporte ceci en plus, qu'au lieu de s'appuyer uniquement, avec la philosophie, sur des raisonnements métaphysiques, ou bien, avec la religion, sur l'autorité du livre, de l'Église ou du miracle, la foi en l'immortalité de l'âme se trouve basée désormais sur des faits d'observation et d'expérience. C'est tout simplement, si elle est vraie, la plus grande découverte des temps modernes et le plus grand événement qui puisse s'accomplir au sein de l'espèce humaine. Ajoutons que la plupart des

faits donnés comme des manifestations sensibles de la vie d'outre-tombe sont toujours *observables*, toujours *vérifiables* et peuvent être produits à peu près à volonté, pourvu qu'on se place dans les conditions nécessaires, conditions accessibles d'ailleurs à tous les groupes humains. En un mot, les âmes des morts vivent autour de nous et nous pouvons constamment nous mettre en rapport avec les personnes qui ont quitté la terre. Telle est la *bonne nouvelle* apportée par le spiritisme...»

Nous arrêtons ici cette citation, Messieurs, car nous ne voulons pas abuser de votre patience, et vous êtes tous désireux d'entendre M. Mallar.

Notre but est de prouver que la chose appelée spiritisme est plus grave, plus sérieuse qu'on ne le croit généralement et qu'elle mérite d'être prise en sérieuse considération.

Le spiritisme, en somme, est une grande synthèse scientifique, philosophique et religieuse ; il fait rentrer dans le domaine de la science des phénomènes de l'ordre surnaturel qui n'avaient été susceptibles jusqu'ici ni de contestation, ni de mesure.

Avec le spiritisme, Messieurs, c'est scientifiquement et sans dénégation possible que la morale s'installerait dans nos écoles. Elle y serait bien à sa place, et la philosophie de l'immortalité, comme le fait observer M^{me} Rosen, n'impliquant ni prêtres, ni mystères, mais les seules lois de la nature, l'instituteur serait parfaitement dans son rôle en l'expliquant à ses élèves.

Notre société subit en ce moment un travail de transformation. Il dépend de ceux qui règnent de l'accélérer, et, en provoquant les solutions, de réaliser les progrès devenus nécessaires. Si, comme nous l'espérons tous, le sort des élections vous ramène à la Chambre et au Sénat, il dépendra de vous, Messieurs les législateurs, de provoquer et de hâter dans une certaine mesure la solution de la question sur laquelle nous nous sommes permis d'appeler votre attention. Nous vous avons exposé avec une entière franchise et au risque de déplaire, notre manière de penser, que nous avons développée d'ailleurs dans quelques causeries qui ont eu lieu à notre cercle libéral.

Nous savons que les transformations des idées ne s'opèrent qu'à la longue, même chez les personnes qui sont disposées à accepter tout ce qui est juste et raisonnable.

Le grand obstacle à toute formule de rénovation, c'est — permettez-nous de le dire — l'esprit de routine, les préjugés qui nous gouvernent, nous, libéraux, encore plus qu'on ne le croit. Si, à combattre ces funestes tendances, ces paroles n'ont pas été inutiles, nous croirons, Messieurs, n'avoir perdu ni votre temps, ni le nôtre. »

UN INCRÉDULE THOMAS.

Un de nos abonnés de New-York nous envoie le *Lexington Morning Transcript* (Kentucky) du 18 juin, où nous trouvons sous le titre ci-dessus un petit dialogue dont nous traduisons ce qui suit :

— Avez-vous jamais consulté une somnambule pour informations ? répéta un détective, qui paraissait monté au sujet de cette question. Allons, répondez ?

— Oui, une fois je l'ai fait, et je ne crois pas qu'en vous disant cela je passe pour un fou, mais bien en la consultant, de n'avoir fait aucun cas de son information. Ceci probablement vous étonne, donc je m'explique. Vous rappelez-vous le vol de la banque de Preston ?

— Oui, il y a quelques années de cela.

En effet, j'étais entré au service de la police depuis une quinzaine de jours. Naturellement je faisais du zèle. Ma femme s'en aperçut et m'engagea à aller voir une somnambule. Je pris cela pour une sottise ; néanmoins, un soir je me glissai dans le cabinet d'une somnambule en renom et déposai un dollar sur la table. Je n'avais pas le moindre espoir de recevoir une information ayant quelque valeur, mais ses premières paroles me surprirent. Elle dit :

— « Vous regardez après des criminels, je vous aiderai à en prendre trois cette nuit même. »

— Comment cela ? répliquai-je modestement.

— A onze heures ce soir, continua-t-elle, des hommes se proposent de voler une banque. Ils sont maintenant en consultation dans une chambre au-dessus. Ils ont tous leurs outils dans la chambre et ont placé des couvertures de lit aux fenêtres pour cacher leur lumière. Si vous allez vite chercher du secours, vous pouvez les faire prendre tous.

— Mais où est-ce ?

— Laissez-moi voir. Le bâtiment, est plutôt vieux, et est situé sur un coin. L'entrée par une rue à côté. Beaucoup de charriage dans cette rue. Il y a un mille ou plus de cette maison.

« Je la questionnai pendant dix minutes, mais n'en pus rien tirer de plus. Un moment je pensais qu'il pourrait y avoir quelque chose là-dedans, mais une fois hors de la maison je me dis : c'est de la bêtise. Je connaissais toutes les banques de la ville, mais il n'y en avait qu'une qui répondait à la description. Supposez que je me fie à ses paroles ; je suis obligé d'aller quérir des secours et qu'est-ce qu'on dira de moi lorsqu'on saura que je tiens mon information d'une somnambule ? Je m'en fus au bureau central où tout était tranquille, de là, je revins à la maison, appelant ma

femme une sottise et je me mis au lit. Le lendemain, en allant en ville, je trouvai la banque occupée par la police. Une ouverture avait été pratiquée dans le plancher de la chambre au-dessus du caveau, puis on avait percé la voûte du caveau, et les voleurs étaient descendus par là. Vous pouvez imaginer ce que j'ai ressenti. J'ai titubé tout le long de la route. »

BIBLIOGRAPHIE.

L'ABBAYE DES BÉNÉDICTINS, œuvre médianimique dictée par l'Esprit de J.-W. Rochester. (1)

Le nouvel ouvrage résultant d'une dictée médianimique et qui fait suite à l'ÉPISE DE LA VIE DE TIBÈRE, dont nous avons rendu compte dans notre numéro du 1^{er} décembre dernier, vient d'être publié. C'est encore l'Esprit du Comte de Rochester qui a dicté au médium de son choix, l'Abbaye des Bénédictins. On retrouve dans cet ouvrage quelques-uns des personnages avec lesquels on avait déjà pu faire connaissance dans l'Épisode de la vie de Tibère. Plus de 1200 ans se sont écoulés, et plusieurs d'entre eux ne se sont guère amendés, car on les voit combiner toutes sortes d'intrigues et commettre d'effroyables crimes pour satisfaire leurs passions. L'amour de l'or; le besoin des jouissances matérielles et de la domination, les portent à des violences et à des crimes plus odieux les uns que les autres.

Les révélations des Esprits retracent une partie des méfaits dont se sont rendus coupables pendant de longues années, les habitants des châteaux féodaux et ceux des monastères d'hommes et de femmes; et elles viennent ainsi contrôler et justifier les récits des historiens à ce sujet.

La partie de ce nouvel ouvrage, la plus intéressante pour les spirites, est celle qui, dans le second volume, a rapport au récit que fait à l'état d'Esprit, l'un des acteurs du drame qui eut lieu en mer; auquel il assista et dont il fut victime. Ce récit, fait par l'Esprit de Tibère, réincarné sous le nom du Comte Hugues de Mauffen, décrit les angoisses et les souffrances endurées par les Esprits qui, dans leurs incarnations terrestres successives, ont été criminels. Le récit de Lothaire de Rabenau, qui termine le second volume, est également des plus intéressants. L'on y retrouve aussi quelques-uns des personnages du règne de Tibère.

Ainsi que nous venons de le dire, l'Abbaye des

Bénédictins sera d'un vif intérêt pour les spirites, mais il pourra aussi servir d'étude de la doctrine spirite aux personnes qui ne la connaissant pas, seraient désireuses d'approfondir la nouvelle philosophie religieuse appelée à régénérer l'humanité terrestre.

NOUVELLES.

La réunion du 15 août, tenue au local de l'Union spiritualiste, pour constituer une fédération provinciale liégeoise, était peu nombreuse; plusieurs groupes importants n'ayant pas envoyé de délégué, ce projet a été momentanément abandonné. Un membre de notre Comité a parlé alors des avantages des sociétés coopératives d'alimentation, il a dit que les spirites devraient entrer dans ce mouvement; déjà unis par un lien intellectuel et moral, en y ajoutant la solidarité des intérêts matériels, ils faciliteraient leurs fédérations et pourraient faire de grandes choses. Il a cité l'exemple des Equitables pionniers de Rochdale, des Socialistes gantois, de la Société coopérative de Grivegnée constituée aux portes mêmes de Liège et dont quelques chiffres donnés plus loin démontrent la florissante situation. Les spirites sont très disséminés malheureusement. La proposition a été prise néanmoins en considération. Il a été décidé que cette question serait agitée dans les groupes et qu'on enverrait au journal le *Messenger* une liste des adhérents provisoires avec la somme que chacun pourrait verser éventuellement pour la constitution d'un fonds social.

* * *

La société coopérative de Grivegnée. — Cette association, dont la fondation remonte au 1^{er} novembre 1866, compte 260 membres, nombre limité et représentant à peu près autant de ménages appartenant pour la plupart à la classe ouvrière. Au 31 décembre 1885 le capital social s'élevait à 25,034 francs. Pendant la même année le chiffre d'affaires s'est élevé à 196,968 fr. et le bénéfice net à 17,612 francs.

Depuis sa création la société a distribué à ses membres près de 300,000 francs de bénéfice, et constitué un fonds de réserve provenant de droits d'entrée et de retenues sur les bénéfices sociaux et qui s'élève à 17,375 francs.

Tous les semestres, il est rendu un compte exact des opérations de l'exercice écoulé. Aussitôt le résultat connu, la distribution des bénéfices se fait immédiatement, tant au profit des versements qu'à celui des achats.

* * *

(1) Deux volumes in-12 à la Librairie des sciences psychologiques, 5, rue des Petits-Champs, Paris.

Une manifestation imposante a eu lieu à Bruxelles le 15 août. Des milliers de travailleurs accourus de tous les coins de la Belgique se sont rencontrés dans la capitale pour protester contre le régime électoral actuel, qui fait d'eux des étrangers dans leur pays.

Cette manifestation est un événement, il ne faut pas se tromper sur le calme qui y a présidé.

Comme le dit un journal français, c'est un grand avertissement aux gouvernants, et si l'avertissement n'est pas écouté, ce sera le premier coup du tocsin révolutionnaire.

* * *

Le 14 juillet a eu lieu à Guise (Aisne) le mariage purement civil entre M. Godin, fondateur de l'association du Familistère, et M^{lle} Marie Moret, sa collaboratrice depuis 25 ans dans cette œuvre et dans ses écrits. Cette consécration d'une union que le temps et l'estime générale avaient déjà scellée, aura pour résultat de renforcer encore la foi que tous les travailleurs, membres de l'association, ont dans l'avenir de cette œuvre.

* * *

Ecrivain de Florence, 10 juin, au journal le *Medium and Daybreak* de Londres, M. G. Damiani dit: « Pendant ces trois derniers jours, j'ai reçu deux des meilleurs journaux d'Italie, c'est-à-dire le *Secolo* de Milan et le *Pungolo* de Naples ayant chacun deux colonnes contenant des descriptions de phénomènes spirites, dues à la plume de spirites, sans que les éditeurs les fassent passer pour des sots par des commentaires facétieux. »

* * *

Le capitaine Volpi, un des savants les plus distingués de Pavie (Italie), a entrepris une série de conférences sur le spiritisme. Le professeur Lombroso, le savant aliéniste, a promis également d'étudier les phénomènes spirites et de publier le résultat de ses recherches. (*La Pensée libre.*)

* * *

Voici l'édifiante histoire qu'on envoie d'Axel au *Middelburgsche Courant* :

« Depuis quelque temps, les habitants de deux maisons voisines entendent de mystérieux coups frappés sur le mur, etc. Au début, cela ne se passait que dans l'une des maisons, mais à présent on entend les coups dans les deux. De plus, des enfants auraient été soulevés dans leur lit, etc., etc. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que dans la maison qui sépare les deux singulières habitations, on n'entend rien du tout. Enfin, c'est de la sorcellerie en règle.

» On s'est adressé au clergé, les habitants des maisons hantées se sont rendus à cet effet à Lokeren (en Belgique) et en ont rapporté des objets bénis au moyen desquels on pourra recon-

naître le sorcier. On soupçonne le propriétaire d'être sorcier ; or, d'après ce qu'ont dit les pères si les soupçons sont fondés, le susdit propriétaire ne pourra plus passer le seuil des maisons hantées, à présent qu'on y a mis des amulettes. Voilà pourquoi les habitants refusent d'aller payer leurs loyers chez lui, afin de l'amener à venir chez eux et de voir s'il sait passer le seuil. »

Voilà les stupidités auxquelles le clergé prête la main.

Faut-il dire son but ?

(*La Liberté* du 25 juillet.)

* * *

On lit dans *l'Ourthe* :

M. Guibert, archevêque de Paris, qui vient de mourir, a laissé un testament olographe assez long, paraît-il, et qui contient une clause ainsi conçue : *Je désire que mes funérailles soient faites avec simplicité et que l'on donne aux pauvres ce que l'on voudrait consacrer à une pompe inutile au salut de mon âme...*

Les funérailles pompeuses sont donc inutiles au salut de l'âme ; c'est un archevêque qui le dit, et comme tel il doit s'y connaître ! Donc, les messes mortuaires chantées à grand orchestre ; avec le renfort que l'on sait de prêtres, frocards, nonnettes, cierges, eau bénite et tout le pieux clinquant, qui s'en suit, ne sont que de vraies carabistouilles, parfaitement inutiles au salut de l'âme, mais excellentes pour vider les poches des gogos et pour emplir celles des malins, qui vivent aux crochets de la bêtise humaine.

* * *

Le 20 mai dernier, M. Eglinton a donné une séance à la résidence de M. Boutlerof, professeur de chimie à l'Université de St-Petersbourg et en présence de M. Wagner, professeur de zoologie de la même Université, M. Dobroslavin, professeur d'hygiène de l'Académie impériale de médecine de St-Petersbourg.

En suite des phénomènes dont ils ont été témoins, ces savants affirment :

1° Que l'écriture médianimique autographique est réelle et ne peut être attribuée à la prestidigitation ou expliquée par les lois généralement connues de la mécanique, de la physique ou de la chimie.

2° Que la force peut manifester une intelligence qui lui est propre et qui ne dépend pas jusqu'à un certain degré de celle des assistants.

3° Que ces phénomènes, par leur objectivité, procurent spécialement des facilités pour l'observation, et méritent toute attention et l'investigation de personnes compétentes et des institutions.

(Tiré de *Light*, du 17 juillet.)

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME

QUESTIONS SOCIALES

MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Message* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liège.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de M^r H. SAIVE.

ABONNEMENTS :

Belgique fr. 3 »»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner à Paris à la Société scientifique du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5.

SOMMAIRE :

La cité chinoise. — La conversion de Satan. — Le poème de l'âme. — M. Chevreul. — Bibliographie. — Nouvelles.

LA CITÉ CHINOISE

ANALYSE. (Suite .

Nous avons vu que les Chinois considéraient l'humanité comme un tout, dont les trois temps marquant son existence — passé, présent, futur — ne sont capables de dissoudre, ni l'éternelle solidarité, ni les éternels intérêts. C'est en se basant là dessus qu'ils disent que la terre n'appartient pas seulement à la collectivité vivante. Ils n'admettent pas que le travail et la plus-value qu'il ajoute sans cesse à la terre puissent absorber la propriété du fonds. A leurs yeux, les vivants ne sont que les économes de la postérité. En réalité, la propriété du sol n'est en Chine qu'un droit d'usufruit, et c'est uniquement ce droit qu'on est libre de transmettre et d'aliéner.

C'est ce que les Chinois appellent *tienn-mienn*. Quant à la propriété du fonds, *tienn-ti*, elle reste entre les mains de la collectivité représentée par l'Etat. Celui-ci affirme son droit en le frappant d'une rente qui n'est jamais payée qu'à lui ; et jamais cette rente ne s'élève à mesure que la valeur de la surface augmente ; parce qu'elle n'a été établie que d'après la superficie.

Cette rente est à peu près le seul impôt de la Chine ; répartie sur la population elle ne représente que trois francs par habitant.

Après avoir énuméré les immenses avantages que procure au peuple Chinois, ce genre d'impôt unique, M. Simon dit qu'il est un instrument de justice. Ainsi, cet impôt a eu le mérite de faciliter

l'accès du sol à ceux qui veulent l'exploiter eux-mêmes, en en détournant ceux qui voulaient n'en faire qu'un moyen de placement ou de spéculation ; par la raison que l'impôt ne pesant que sur la superficie, le sol est déprécié d'autant entre les mains de ceux qui n'en sont que les propriétaires oisifs, tandis qu'il garde tout son prix pour ceux qui l'exploitent personnellement. En assurant à ceux qui les ont produites, le bénéfice des plus-values successives incorporées au sol par leur travail, il stimule leur industrie ainsi que la fécondité de la terre, à laquelle ils parviennent à faire rendre plusieurs récoltes dans la même année, et à donner une plus-value de 4,000, à 15 ou 20,000 francs par hectare.

Le système chinois retient donc les habitants sur le sol, au lieu de les décourager de la culture et de les pousser vers les villes, ainsi que le font les systèmes Européens. Il favorise enfin le développement de la petite propriété, et en voici la preuve. On compte peu de propriétés de plus de 20 hectares ; celles de cent hectares sont très rares. La moyenne des propriétés, sur 90 millions de familles, est de 3 hectares et demi, mais il y a un grand nombre de familles qui ne possèdent qu'un hectare et demi.

M. Simon parle ensuite de ce qu'on appelle en Chine : *le champ patrimonial*. Ce *champ patrimonial* est une portion de terre de trois-quarts d'hectare, absolument inaliénable. C'est sur ce terrain que l'on construit la maison, le foyer familial. C'est là qu'on établit la sépulture de famille ; qu'on bâtit la salle où, deux fois par mois, la famille se réunit pour célébrer le culte des ancêtres, et pour juger, s'il y a lieu, les procès, les fautes, les délits, les crimes commis par les siens. « Car, dit M. Simon, le Chinois possède la plus noble et la plus délicate des libertés, celle qui élève le

plus la conscience de l'homme, je veux parler de la liberté de se juger soi-même. Là, l'État n'intervient que lorsqu'il y est appelé ; et il n'a pour exercer son intervention aucune magistrature spéciale. »

C'est dans cette même salle que sont conservées les archives ainsi que les registres de l'état-civil. C'est à côté de cette salle qu'on établit pour tous les enfants de la famille une école et une bibliothèque.

Il serait trop long de suivre M. Simon dans ses descriptions des propriétés rurales et du bien-être de leurs habitants ; je ne puis que renvoyer à la lecture si attachante de son livre.

Comparant les chants de nos travailleurs d'Europe avec ceux des paysans Chinois, il dit qu'en traversant le soir les hameaux, loin d'y entendre les notes tristes et résignées des premiers, il se complaisait à écouter l'air le plus populaire de la Chine : le *Sin-fâ*, air doux, enjoué, tout rempli de paix et de sécurité. « Il n'y a, ajoute-t-il, ni dans le *Sin-fâ*, ni dans aucun autre air, ni dans aucune légende, trace de lutte contre des éléments implacables. Nulle trace non plus, des souffrances de notre servage ; des angoisses et des tortures de nos guerres de religion. Il y a douze cents ans du moins que ceux qui les chantent, ceux qui les récitent, jouissent d'une quiétude que nous n'aurons pas d'ici bien longtemps. Et sur ce fond uni, que ne troublent ni les regrets du temps et des peines perdues ; ni les souvenirs irritants, ni les espérances de vengeance et de représailles, se sont édifiées les mœurs publiques les plus propres à assurer à tous et à chacun, une somme de bien-être dont je crains que l'Europe ne soit encore bien éloignée. »

Il n'existe en Chine presque aucune famille qui n'ait son *champ patrimonial*. Il est inviolable.

(A suivre).

D^r WAHU.

LA CONVERSION DE SATAN.

(Suite).

La raison universelle se crée pour ainsi dire d'elle-même et de moment en moment, sans aucun intervalle, sans aucune suspension de l'activité universelle, mais toujours sous l'ordre souverain et l'immuable volonté de Dieu, sous l'inspiration toute puissante de cette volonté suprême qui règle toutes choses par elle-même sans aucun secours étranger. D'ailleurs, rien ne peut être étranger à cette suprême volonté, rien ne peut être étranger à l'universel Créateur de toutes choses. Tout en lui, rien en dehors de lui ; telle est la formule,

puisqu'il faut bien formuler quelque chose dans le monde des mots et des pensées matérialisées, telle est la formule qui doit être employée, cependant en faisant abstraction de toute idée de panthéisme.

Au reste, c'est encore un mot qui n'a aucune portée réelle tant qu'on ne peut pas même comprendre la pensée même qu'on a la prétention de représenter en la prononçant ou en l'écrivant. Il est de ces questions que l'homme est impuissant et sera toujours impuissant à résoudre en sa qualité d'homme ; mais dans l'état actuel des choses, le panthéisme et l'athéisme présentent au fond le même aspect et concourent à une même solution qui se résout dans l'absurde.

Si l'être avait réellement les qualités dont on se plaint à le parer, il ne serait pas tombé, ou bien il faudrait reconnaître que sa chute n'est qu'une apparence, quelquefois une simple figure ; autre chose est un oubli momentané du passé pour se livrer à une œuvre nouvelle avec laquelle ce même passé n'a pas une corrélation indispensable. Tout se tient sans doute, tout obéit à la grande et inéluctable loi de solidarité, mais dans ce tout, qui doit être UN plus tard cependant, il est tant de faces diverses, qu'au premier aspect il est assez difficile de constater entre elles une ressemblance quelconque.

Mais sous un examen un peu plus approfondi, les ressemblances apparaissent au point de présenter certaines identités pour ainsi dire parfaites dans des choses qu'on avait cru devoir considérer jusque là comme tout-à-fait dissemblables. C'est que le plan divin est le même en toutes choses, c'est qu'il présente toujours le même caractère fondamental dans le but à atteindre qui n'est autre chose que le bien universel. Les routes sont diverses, les moyens sont différents, les unes et les autres peuvent même parfois paraître opposés et inconciliables, mais ces contradictions sont purement apparentes et les doctrines les plus opposées dans la pensée directrice souveraine sont les mêmes au fond pour le résultat et toutes concourent au progrès universel.

Il est bon de les connaître, de les étudier, de les sonder dans leurs profondeurs, de les juger comme elles méritent de l'être. Celles qui sont fausses ne peuvent pas soutenir pendant un temps bien long le rôle que leurs partisans prétendent leur faire jouer et qui est toujours le premier, comme on peut bien le penser, chaque chose aspirant naturellement à la première place, chaque homme ayant la prétention de mettre son opinion au-dessus de celle des autres.

Une opinion n'est souvent bonne que parce qu'on l'a adoptée, elle serait mauvaise si on

l'avait rejetée, et il en est de même des doctrines; d'ailleurs il est des pensées natives, il est des idées innées que l'être apporte en naissant à une vie nouvelle, et bien souvent ce ne sont pas les mêmes qu'il a choyées et défendues à des époques précédentes. L'être arrive dans une nouvelle vie avec un plan arrêté par lui-même quand il est capable d'une semblable direction, plus souvent avec un plan dont il n'est nullement l'auteur et auquel il doit obéir en quelque sorte intuitivement.

Lorsqu'il s'en écarte, il reçoit des avertissements intimes dont il ne peut méconnaître l'existence; lorsqu'il s'en est écarté, lorsque la faute a été commise, il éprouve ce qu'on nomme des remords, il n'est pas content de ce qu'il a fait, il en est même mécontent et soucieux. Si, au contraire, il suit fidèlement le plan qui lui est tracé, s'il se renferme dans l'action pour laquelle il semble avoir été créé à ce moment; s'il s'écoute bien au moment d'agir, il n'éprouve ni regrets, ni remords, ni même pour ainsi dire de troubles.

Une voix intime lui dit qu'il a bien fait et que pour faire mieux encore il n'a qu'à continuer de marcher dans cette voie. Il est en quelque sorte poussé par une fatalité heureuse à laquelle il obéit sans peine, on pourrait dire avec bonheur; « l'homme s'agit et Dieu le mène », et il en est de tous les êtres intelligents comme de l'homme, de tous les êtres sans exception, car tous sont soumis à Dieu. Qu'ils s'agitent et que dans ces agitations, qui sont les marques de la liberté qui leur revient, ils exercent leurs forces particulières et leur activité purement personnelle, c'est là une nécessité de la constatation de leur existence propre, mais rien de ce qu'ils font ou peuvent faire n'est de nature à troubler l'harmonie générale et à empêcher la volonté de Dieu de s'accomplir.

Ils sont trop peu de chose pour cela et les révoltés contre Dieu sont les plus dignes de pitié entre tous les êtres. Il n'en est pas un seul qui ne veuille se faire un Dieu à sa façon, qui ne veuille étendre ou limiter sa puissance au gré de ses désirs. Il n'est pas Dieu, il ne peut pas lui-même être Dieu, il le sait bien, et c'est là une connaissance tellement naturelle qu'il ne faut pas faire beaucoup d'efforts pour l'acquérir; mais s'il sait bien qu'il n'est pas Dieu, il n'a pas moins la prétention de « faire Dieu » ou de le détruire dans quelques-uns de ses attributs. Les attributs de Dieu! Mais encore faut-il, quand on parle des choses, surtout par simple comparaison, mettre son langage en harmonie avec la manière ordinaire de parler dans le monde qu'on habite et pour cela on ne peut se servir que des mots en

usage.

On restreint par des raisonnements le pouvoir de Dieu, puisqu'on va jusqu'à lui dénier le droit à l'existence; quant à ce qui est de l'étendre, il tombe sous le sens intellectuel et moral de l'homme que rien n'est plus impossible que cette extension; on ne met pas une rallonge à l'infini. De ce qu'une chose est impossible à l'homme, il ne suit pas qu'elle soit impossible à Dieu, avec d'autant plus de raison que bien des choses ont paru impossibles à l'humaine nature qui sont devenues depuis, le plus beau fleuron de la couronne de l'humanité. L'humanité est une belle chose sans doute puisque elle est de création divine, mais c'est là son beau côté, et lorsqu'elle répudie sottement cette origine qui, seule, lui donne une valeur réelle, elle devient une chose hideuse, méprisante pour elle-même et pour ceux qui la connaissent.

Mais ce n'est pas l'humanité seule qui provient de la source divine, car cette source est universelle et nourrit tous les êtres vivants ou morts, corporels ou fluidiques, non-seulement de sa pensée, mais encore de toutes les créations émancipées directement de cette même pensée souveraine. Cette pensée existe et se manifeste partout, elle a donc une origine digne d'elle et capable de l'avoir enfantée. Que lui importe donc à cette origine d'être mise en doute par l'ignorance ou niée par l'orgueil? Se révolter contre Dieu est une sottise.

C'est une vérité que les révoltés de tous les temps ont eu de longues heures à méditer, des heures qui furent des siècles; mais quand ces moments de souffrance sont passés, il importe peu qu'ils aient duré des heures ou des siècles. La durée n'est rien et il suffit seulement que l'effet soit produit, que la souffrance ait enfanté les améliorations pour lesquelles elle fut décrétée de toute éternité. La souffrance n'est pas une chose inutile et « Satan » pourrait être appelé le père des souffrances, soit par celles qu'il s'est exposé à endurer lui-même, soit par celles qu'on l'accuse d'avoir fait endurer à d'autres, mais ces souffrances n'ont rien d'éternel pour personne, car la miséricorde divine est seule éternelle, basée sur une justice parfaite et « Satan » n'est pas voué plus que les autres au malheur éternel, si son intelligence, un moment dévoyée, se redresse de manière à lui montrer le vrai chemin du salut.

Cette idée de salut à propos de « Satan » peut être de nature à provoquer bien des étonnements de la part de ceux qui restreignent la loi de Dieu dans des formules écrites en termes absolus ou qui se conforment étroitement à certains textes qui ne ressemblent pas mal à des prisons inacces-

sibles, même pour les plus puissants d'entre ceux qui, voués consciencieusement à l'idée chrétienne, voudraient faire tous leurs efforts pour délivrer le malheureux que le fanatisme y enferme arbitrairement. Le fanatisme a accusé et condamné pendant longtemps ce qui ne se courbait pas sous la loi du bon plaisir, édictée par lui.

N'était-ce pas alors « Satan » qui l'inspirait ? Qu'est devenu le fanatisme ? En quelle estime est-il aujourd'hui et quels sont les soutiens sur lesquels il prétend s'appuyer ? Jésus a détruit l'enfer dont il fut le vainqueur, il a détruit la prison qui renfermait « Satan » dans ses ténébreuses profondeurs, ne lui laissant de liberté que pour séduire et perdre les hommes ! Singulière prison ! En retour des royaumes de la terre que « Satan » avait osé promettre à Jésus, Jésus lui a ouvert la route de la réparation et du salut, afin que le mal fait par lui soit un jour réparé.

UN COLLABORATEUR SPIRITUEL.

LE POÈME DE L'ÂME.

DÉDIÉ AUX SPIRITES.

17.

Un Rêve.

Quand le matin commence à sourire à l'aurore,
Que l'étoile n'a pas fermé ses yeux encore,
Déjà son petit cœur se dérobe au sommeil,
Déjà son front vermeil,

Ecartant lentement la ouate moelleuse
Où se cache à demi sa tête paresseuse,
Sollicite à ma lèvre un baiser matinal,
Et son souffle inégal

En moi fait pénétrer la senteur embaumée
De l'âme et de l'amour de cette bien-aimée
De qui Dieu confia la vie et le bonheur
A la foi de mon cœur.

Se glissant sous mon cou, son beau bras blanc m'enlace.
Quand son sein sur mon cœur a bien choisi sa place,
Elle me dit tout bas en me serrant bien fort :
« Je t'aime ! » et se rendort.

R. C.

M. CHEVREUL.

Grâce à des travaux scientifiques incessants et obstinés, on en est arrivé depuis peu à reproduire instantanément l'exakte ressemblance d'un individu ; son jeu de physionomie complet.

Un photographe aujourd'hui célèbre : *Eastman*, est parvenu à saisir les images en un deux millième de seconde.

Une circonstance vient de se présenter, qui a

offert l'occasion d'appliquer, d'une manière des plus intéressantes, le système photographique d'*Eastman*. *M. Nadar*, le photographe si connu, a obtenu dans les premiers jours de septembre, de *M. Chevreul*, qui l'honore de sa bienveillante amitié et qui a atteint le complément de sa centième année, le 31 août dernier, trois entretiens pendant lesquels, à l'aide de la photographie instantanée, ont été faits douze portraits de l'illustre centenaire, exprimant successivement les diverses impressions provenant des sujets traités pendant ces conversations, et les diverses physionomies qui en résultaient.

Rien de curieux comme ce beau résultat ; c'est la pensée saisie dans les traits du visage.

Ces douze portraits si expressifs, ont été reproduits dans le *Journal Illustré*, de Paris, du dimanche 5 septembre de cette année. Ce même journal a donné, en même temps, le texte des intéressants sujets qui ont fait l'objet des trois conversations.

Au nombre des sujets traités, se trouve la question du *spiritualisme*, et comme nous pensons que les lecteurs du *Messenger* apprendront avec plaisir l'opinion de l'illustre savant à cet égard, nous allons reproduire cette partie de sa conversation avec *M. Nadar*.

M. Chevreul, à propos d'une question scientifique, venait de dire : « Je veux faire voir, parce que c'est quand je vois que je crois. » *M. Nadar* lui dit alors : « Me permettez-vous, *M. Chevreul*, — précisément sur ces dernières paroles où l'on vous retrouve tout entier — me permettez-vous de vous adresser une question sur un point particulièrement réservé ? »

« Vous avez pendant toute votre existence si digne de vénération, confirmé la nécessité primordiale, en tous ordres, du constat de la méthode *a posteriori* ; et on peut vous proclamer sûrement comme le véritable chef de l'École expérimentale. Permettez donc à un homme qui vous admire comme il vous aime et qui est, n'en doutez pas, un homme de bonne volonté, permettez lui de s'étonner et de ne plus comprendre, quand celui qui a toujours voulu tout voir ; le praticien plus qu'éminent qui ne s'est jamais arrêté sans avoir obtenu la preuve, semble pour conclure devant les effets qu'il voit, qu'il touche s'immatérialiser, s'évaporer vers une cause première intelligente, qui est l'abstraction pure ? »

« *M. CHEVREUL*. — L'abstraction !!! — Non, ce grand fait de la Vie, je ne saurais, je ne puis le concevoir — ce qui n'est pas l'expliquer — sans le rattacher à une « Cause première intelligente. » — Si l'athée reproche aux partisans de l'existence de Dieu de n'admettre, prétend-il,

qu'une hypothèse qu'ils sont impuissants à démontrer, que l'athée me démontre donc la sienne.»

» Devant cette sagesse prévoyante qui a présidé à la constitution du monde ; sagesse que proclament : la mécanique céleste ; la dépendance mutuelle des règles organiques ; les animaux et leurs instincts, ne serait-on pas tenté de se demander si, à certaines époques des sociétés humaines, le spectacle admirable des choses inanimées et des êtres vivants — l'homme excepté — ne serait pas une leçon infligée à l'orgueil humain ?... C'est, nous dit-on, pour l'intérêt de l'humanité, que dans certains écrits à l'adresse des gens du monde, on prétend s'appuyer sur la science pour affaiblir sinon détruire le sentiment religieux. Je vois tout ce que la société peut y perdre, je ne vois pas ce qu'elle peut y gagner. Les conditions de l'humanité, dans tous les rangs de la société, ne sont pas si heureuses pour qu'on veuille les rendre pire encore. »

» Vous qui prétendez écrire pour le bonheur des hommes en les éclairant des lumières de la Vérité, afin de détruire ce que vous traitez de préjugés, attendez pour que j'applaudisse à vos efforts, que vous ayez découvert quelque chose de meilleur que l'*Espérance*, pour consoler une mère de la mort de son fils ; pour soutenir un malheureux en proie à la misère ou à la douleur ; pour calmer celui qui a failli et qui se repent ; pour adoucir enfin les dernières heures du criminel frappé par la justice des hommes.»

» Ah ! ne dites pas que c'est là « une abstraction » ! Combien donc n'est-il pas de faits qui, pour n'être pas *visibles*, n'en sont pas moins *réels* ? »

« Mais ici, rien de tel ; ce qui *est*, nous le *voyons*, à moins que nous ne soyons aveugles. »

« N'est-ce pas la LUMIÈRE — cette *lumière divine*, — qui me permet de discerner, de voir les couleurs ? Et c'est parce que c'est ELLE qui me fait *voir*, que JE LA VOIS ! »

« Regardez, regardez bien, regardez encore ; vous finirez par la voir aussi. »

(A suivre)

BIBLIOGRAPHIE.

De la Suggestion et de ses Applications à la Thérapeutique

Par le D^r BERNHEIM, professeur à la Faculté de médecine de Nancy.

Paris-Doin 1886. — In-8°, 426 p.

Les lecteurs du *Journal de Liège* savent que,

depuis les remarquables travaux de M. Charcot et de ses élèves, le magnétisme relève de la science. Il n'est plus permis de soutenir aujourd'hui qu'il est le domaine propre des charlatans, des illuminés, des rêveurs. Non pas que, parmi tous ceux qui s'en sont occupés avant M. Charcot, il n'y ait pas eu des savants distingués et des expérimentateurs consciencieux — ne citons que A. Bertrand et Braid — mais leurs livres ou leurs expériences éveillaient chez les médecins et leurs malades — et qui n'a pas été malade ? — le doute ou la défiance, et souvent le rire ou le dédain. Mais lorsque le célèbre clinicien de la Salpêtrière eut fait de l'hypnotisme l'objet de ses études et de ses écrits, le monde des observateurs et des penseurs s'émut pour tout de bon, et depuis lors il y a plus de ridicule à nier le magnétisme qu'à accepter même ses extravagances.

Cependant, dès longtemps avant l'entrée en scène de M. Charcot, à Nancy, dans cette ville dont la guerre de 1870 devait faire la seconde capitale intellectuelle de la France, un homme de bien, tout voué au service de l'humanité, le docteur Liébeault, bravant le discrédit attaché alors aux procédés des magnétiseurs, traitait ses malades par le sommeil, et en 1866 il consignait les résultats de sa méthode dans un volume intitulé : *Du Sommeil et des états analogues considérés surtout au point de vue de l'action du moral sur le physique.*

« Les assertions de M. Liébeault, dit M. Bernheim, ne trouvèrent que des incrédules. Ses pratiques parurent tellement empreintes d'étrangeté, pour ne pas dire de naïveté, que les médecins les rejetèrent sans plus ample examen. M. Liébeault vécut à l'écart, en dehors du monde médical, tout entier à ses malades (presque tous des classes pauvres) et à ses convictions.

» Il y a cinq ans, M. Dumont, chef des travaux physiques de la Faculté de médecine, ayant suivi les consultations de M. Liébeault, fut convaincu de la réalité des phénomènes observés ; il expérimenta avec succès à l'asile de Maréville...

» A ma demande, il présenta le 10 mai 1882 à la Société de Médecine de Nancy, quatre sujets sur lesquels il produisit un certain nombre d'expériences qui frappèrent vivement les membres de la Société.

« J'ai moi-même expérimenté depuis cette époque, avec un grand scepticisme, je l'avoue, au début ; et après quelques tâtonnements et hésitations, je n'ai pas tardé à constater des résultats certains, frappants qui m'imposent le devoir de ne pas garder le silence. »

N'oublions pas que c'est l'un des plus éminents professeurs de la faculté de médecine de Nancy

qui tient ce langage.

On le voit, la pratique de M. Bernheim n'a pas été bien longue et néanmoins la conviction lui est venue.

Il a traité en tout 71 malades par l'hypnotisme.

Voici la répartition des cas et les résultats obtenus :

A. Affections organiques du système nerveux, 7 : guérisons, 4 ; améliorations, 2 ; insuccès, 1.

B. Affections hystériques, 9 : guérisons, 8 ; insuccès, 1.

C. Affections névropathiques, 12 : guérisons, 10 ; améliorations, 2.

D. Névroses, 11 : guérisons, 10 ; guérison passagère, 1.

E. Parésies et paralysies dynamiques, 3 : guérisons, 3.

F. Affections gastro-intestinales, 4 : guérison, 1 ; améliorations, 3.

G. Douleurs diverses, 11 : guérisons, 11.

H. Affections rhumatismales, 14 : guérisons, 13 ; amélioration, 1.

Quel praticien pourrait consigner dans sa statistique un nombre relatif de succès aussi considérable ?

Veut-on une statistique spéciale concernant une de ces maladies rebelles au plus haut point, l'incontinence d'urine chez les enfants et les adultes, je la trouve dans une communication faite par le D^r Liébeault au Congrès de Nancy, le 18 août dernier.

Sur 77 malades qui ont été présentés à sa clinique, 23 ont été guéris en une ou quelques séances et 10 après un traitement plus prolongé. Au sujet de ces 33 malades, le docteur a eu des renseignements ultérieurs et, par conséquent, leur guérison est avérée.

23 autres sont partis guéris à la suite d'un petit nombre de séances et 9 améliorés, mais ils n'ont plus donné de leurs nouvelles. On peut les considérer comme guéris, car il serait inouï que, la maladie les ayant repris ils ne fussent pas venus retrouver M. Liébeault.

4 n'ont eu qu'une seule séance et n'ont plus rien fait savoir ; enfin 8 n'ont été ni guéris ni améliorés.

Récapitulons : 43 p. c. de guérisons certaines, 73 p. c. de guérisons probables, 10 p. c. seulement d'insuccès constatés, et encore, des 8 enfants non guéris, 5 étaient affaiblis, anémiés par manque de bonne nourriture. Tout autre commentaire est oiseux.

Je reviens au livre de M. Bernheim. Ce livre est divisé en deux parties. La deuxième partie est exclusivement consacrée à la thérapeutique. L'auteur y relate ses observations personnelles avec

tous les détails de nature à intéresser les hommes de l'art. Ce chapitre comporte 170 pages. C'est assez dire que l'auteur ne laisse subsister aucune obscurité sur le genre et la gravité des maladies qu'il a traitées.

Je ne citerai qu'un seul exemple (observation LXV). Il s'agit d'un journalier de 30 ans entré à l'hôpital le 13 décembre 1883. Il est affecté depuis 3 ans d'un rhumatisme articulaire localisé aux poignets et aux cous-de-pied. Le malade ressent de vives douleurs dans les membres affectés. Les mouvements des poignets sont presque totalement entravés ; la marche est pénible ; le malade écarte la jambe gauche et ne peut se tenir sur elle seule.

Le 14, le malade peut déjà se tenir un peu sur la jambe gauche. Journée assez bonne, douleurs pendant la nuit.

Le 16, deuxième séance. Il se tient deux à trois secondes sur la jambe gauche ; les mouvements du poignet vont mieux ; dans la nuit pas de douleur.

Le 17, il se tient quatre secondes sur le pied gauche, mouvement des poignets aisés et sans douleur.

Le 18, il se tient quatre, puis sept secondes sur le pied gauche. Il marche très-bien et sans douleur.

Le 19 et le 20. Nouvelle amélioration. Il se tient vingt secondes sur le pied gauche. Il sort le 20 en ville et fait une assez longue course sans raideur ni la moindre douleur. M. Bernheim est lui-même surpris de ce grand changement, et le malade très étonné de pouvoir marcher aussi bien.

Il en est tellement étonné que le 21 il refuse de se laisser endormir de nouveau. Il prétend *avoir été guéri trop vite*, que ce n'est pas naturel, que cela reviendra. Il prend peur et quitte l'hôpital, guéri et peu reconnaissant.

Nul doute qu'une influence contre-suggestive n'ait été exercée sur le malade par de ces personnes qui voient de mauvais œil les expériences hypnotiques. Je sais moi-même combien il est difficile de les faire dans un milieu hostile et nourri de préjugés. Il faut tout braver, le mauvais vouloir, les soupçons, et — ce qui est pis — les railleries ou la pitié.

Dans les autres chapitres de cette deuxième partie de son livre, M. Bernheim traite de l'imagination comme agent thérapeutique, et trace une revue savante et intéressante des cas où son influence n'est pas discutable. Il va de soi qu'il ne passe pas sous silence les guérisons prétendues miraculeuses comme celles que l'on a observées à Lourdes. Les sceptiques ont trop souvent le tort

de nier les faits les mieux établis. Par là ils fortifient la superstition au lieu de la détruire.

Il y a aussi des croyants sceptiques, aussi aveugles de parti pris que les autres. Des gens instruits et intelligents, qui croient aux miracles de Lourdes, ne me soutenaient-ils pas l'autre jour qu'il est impossible de guérir n'importe quelle maladie par suggestion, à plus forte raison de produire une brûlure par suggestion? J'avais beau affirmer que je l'avais vu faire sous mes yeux à la Salpêtrière, par M. Charcot, sans qu'on touchât la malade; ils n'osaient pas me le dire tout haut, mais intérieurement ils pensaient que j'étais un naïf ou un imposteur.

M. Bernheim s'occupe ensuite de la suggestibilité produite par l'état hypnotique, de sa vertu curative, en tant que par elle on agit sur le dynamisme fonctionnel des organes. Je pense que les effets — qu'on peut qualifier de merveilleux — produits par cette puissance extraordinaire, sont dûs à une relation qui est restée jusqu'ici inaperçue entre le mal et la douleur; et j'ai fait, dans cette vue, des expériences qui me paraissent concluantes. Mais ce n'est pas ici le lieu de discuter ce grand problème. Hâtons-nous d'ajouter qu'on ne peut que se rallier aux considérations aussi prudentes que justes que M. Bernheim nous expose sur les limites curatives de l'hypnotisme. Peut-être même, par excès de prudence, a-t-il trop resserré ces limites.

Il est un point surtout qu'il ne faut pas perdre de vue, c'est qu'une lésion, une destruction d'organe — par exemple, de cellules cérébrales — n'a pas pour unique effet de paralyser les fibres musculaires ou autres qui sont en relation immédiate avec cet organe, mais aussi qu'elle réagit par influence sur son entourage immédiat, et étend ainsi son action paralysante. Par l'hypnotisme, on peut enrayer sans peine cette extension funeste et renfermer le mal dans ses bornes réelles.

Je me suis spécialement étendu sur la seconde partie de l'ouvrage de M. Bernheim, et je n'ai encore rien dit de la première, qui est tout aussi considérable — elle comporte plus de deux cents pages.

Dans ces pages, l'auteur expose d'abord la méthode usitée pour mettre les sujets dans l'état hypnotique, et les diverses manifestations qu'on peut en obtenir.

Il fait ensuite un aperçu historique de la question: critique les vues théoriques auxquelles elle a donné naissance, et fait connaître les siennes.

Enfin il examine d'une façon générale les applications de la suggestion à la psychologie, à la médecine légale, à la sociologie.

En appendice, il répond à des articles que M. Paul Janet avait insérés dans la *Revue politique*. Cet éminent penseur avait cru pouvoir reprocher aux observateurs de Nancy des vices de méthode. C'était un peu imprudent de la part d'un savant de cabinet, trop disposé à n'accepter comme vrai que ce que lui faisait voir l'école de la Salpêtrière. La réponse de M. Bernheim est courtoise, mais péremptoire.

Je ne m'étendrai pas sur cette première partie du volume. Ce n'est pas qu'elle ne soit pas tout au moins aussi intéressante que l'autre. Mais, par le résumé donné plus haut, on voit qu'elle roule sur des sujets plus connus des lecteurs du *Journal de Liège*. D'ailleurs ce que je pourrais dire ne remplacera jamais la lecture de ce livre aussi intéressant que savant, aussi curieux qu'instructif. Je ne puis mieux faire ici que de transcrire les dernières paroles de l'auteur:

« C'est la suggestion appliquée à la thérapeutique que, comme médecin et professeur de clinique, j'avais le devoir d'étudier d'une façon spéciale.

« J'ai le droit d'affirmer, m'appuyant sur de nombreux faits, que la thérapeutique suggestive existe, sans vouloir dire que cette thérapeutique soit toujours applicable, ni toujours efficace. Mais elle l'est souvent. Ce n'est pas dans un but oiseux, ce n'est même pas dans le but de satisfaire une vaine curiosité scientifique que j'ai abordé, il y a près de cinq ans, cette étude, à travers bien des obstacles, et que je l'ai poursuivie rigoureusement malgré bien des sourires! »

J. DELBŒUF.

(*Journal de Liège* du 19 septembre.)

* * *

La *Revue philosophique* du mois d'août contient un article de M. Delbœuf, le savant professeur de notre Université, intitulé: *De l'influence, de l'éducation et de l'imitation dans le somnambulisme provoqué*, dont voici les derniers passages qui ne manqueront pas de frapper les esprits réfléchis:

« Peut-être l'hypnotisme, qui, jusqu'à présent, a été principalement affaire de curiosité scientifique, pourra-t-il devenir un jour un instrument puissant d'éducation et de moralisation: peut-être pourrait-on en faire application dans les maisons de correction et de réforme pour les jeunes malfaiteurs. Evidemment, un pareil sujet est trop grave pour être traité incidemment et en appendice. Je n'ai pu toutefois m'empêcher de signaler cette vue à ceux qui se préoccupent de l'avenir de la société, minée par tant de forces destructives.

» Ne pourrait-on pas inspirer aux jeunes délin-

quants l'horreur de la paresse, le respect du bien d'autrui, l'amour de l'ordre, l'obéissance à la loi? Pour moi, j'ai de sérieuses présomptions de le croire. Cette puissance nouvelle, qui nous est révélée, peut semer dans l'âme de l'enfant de bons germes, elle peut y stériliser les mauvais. Dans tous les cas, ce serait œuvre à tenter. Elle ne présente aucun danger et il est possible qu'elle soit féconde en excellents résultats.

» Avis aux criminalistes. »

(Tiré du *Journal de Liège* du 23 août.)

NOUVELLES.

Un cas de folie religieuse poussée jusqu'au crime vient de se produire dans le département des Hautes-Alpes.

Deux sœurs, les nommées Marie et Catherine Ollagnier, âgées de quarante-cinq et quarante-sept ans, à Fontchristiann, près Briançon, et qui vivaient ensemble dans la plus tendre union, se faisaient remarquer par leur dévotion, poussée jusqu'au mysticisme.

Jouissant d'une honnête aisance, car elles possédaient ensemble plus de 40,000 francs, elles consacraient leur temps aux exercices de piété. Lundi dernier, Catherine Ollagnier annonça à sa sœur que, dans la nuit, Dieu lui était apparu, et qu'il lui avait demandé de la sacrifier comme preuve de son affection pour lui. Marie ne trouva pas, paraît-il, cette demande étrange et consentit à mourir pour être agréable à sa sœur et à Dieu.

Mardi, après avoir entendu la messe, les deux sœurs sont rentrées à leur domicile, ont pris une tasse de café et, aussitôt après, Catherine, à l'aide d'un rasoir, a fait à Maria deux larges blessures à chaque bras et une sur chaque pied, et la victime, d'après la version de la survivante, répétait sans cesse: « Jésus! Marie! Mon espérance! Mon Sauveur! »

Pendant ce temps, Catherine recueillait le sang qui coulait des blessures de sa sœur, pour le conserver, a-t-elle dit, comme relique.

Quand Marie fut morte, sa sœur l'habilla de blanc, puis se rendit chez un notaire de Briançon pour déposer le testament de sa victime. Elle raconta à cet officier ministériel que Dieu lui avait ordonné de tuer sa sœur et aussi de brûler toutes les valeurs qu'elle possédait, et qu'elle s'était de tous points conformée à la volonté du Très-Haut.

On a retrouvé les numéros de ces valeurs.

Catherine Ollagnier, qui a été arrêtée, sera soumise à l'examen d'un médecin aliéniste.

* * *

On annonce de St-Petersbourg la mort de M.

Butlerof, le célèbre savant professeur russe, dont les travaux ont tant contribué à établir scientifiquement la réalité des phénomènes spirites.

* * *

Entre autres effets remarquables obtenus par l'hypnotisme, le journal *Le Devoir*, de Guise, du 25 juillet cite le cas suivant:

L'uréthronomie interne avait été, sans succès aucun, pratiqué sur un homme atteint de rétrécissement spasmodique. Cet homme est hystérique et c'est un hystérique hypnotisable. M. Ramey, médecin aide-major à l'hôpital militaire de Saint-Martin, l'a traité par suggestion hypnotique. Et guéri! Cette belle cure est communiquée à la Société de biologie.

* * *

La presse a parlé, il y a quelque temps, des expériences de jeûne faites par un italien, M. Succi qui dit avoir inventé une liqueur grâce à laquelle il peut se passer pendant plusieurs jours de toute nourriture, sans perdre ses forces vitales.

Le 19 août, M. Succi a commencé à Milan une nouvelle expérience de jeûne de trente jours. Il l'a subie dans un local spécial donné par la municipalité et s'est trouvé jour et nuit sous la surveillance des membres d'un Comité qui comprenait de trente à quarante médecins.

Pendant son jeûne Succi a reçu 6000 visites. Il a absorbé 7 kilog. d'eau de Vichy, 12 kilog. d'eau de Janos et 16 kilog. d'eau naturelle.

Son poids a diminué de 13 1/2 kilog.

« La force de résistance d'un homme qui jeûne, a dit le professeur Chossat, peut être de deux jours comme de deux mois; ce n'est pas une question de temps, mais de matière qui se consume.

« Ce serait une hérésie scientifique de prétendre que celui qui passe une période de temps sans manger, ou, pour parler plus exactement, sans mettre rien dans l'intérieur, ne mange pas et ne se nourrit pas: « il se mange lui-même, » il se nourrit de lui-même. Tel a été le cas de Succi. Ce qui prouve l'inanité de son expérience du reste fort curieuse. »

* * *

La rage et M. Pasteur. — Les personnes traitées jusqu'ici ou en traitement à l'institut Pasteur sont au nombre de 1,656 et se répartissent comme suit:

France, 3 morts (malgré le traitement) sur 1,009 traitées; Russie, 11 morts (dont 8 par des loups) sur 182 traitées; Roumanie, 1 mort sur 20 traitées;

Angleterre, Autriche, Algérie, Amérique, Brésil, Belgique, Espagne, Grèce, Hollande, Hongrie, Italie, Portugal, Turquie, Suisse (pas de mort sur 145 traitées.)

Liège. — Imp. du *Messageur*, rue de l'Etuve, 12.

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME

QUESTIONS SOCIALES

MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Message* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liège.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de M^r H. SAIVE.

ABONNEMENTS :

Belgique fr. 3-»
 Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»
 En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.
 On peut s'abonner à Paris à la Société scientifique du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5.

SOMMAIRE :

La cité chinoise. — Dieu a-t-il fait la matière. — Le poème de l'âme. — Les funérailles. — Le baptême. — Evocation d'un esprit apathique. — Libre penseur. — Faki-risme. — Nouvelles.

LA CITÉ CHINOISE

ANALYSE. (Suite. (1))

Après avoir parlé de l'éducation des jeunes gens, M. Simon décrit comment s'accomplissent les fonctions de famille. Mais auparavant, il indique certaines particularités des croyances qui, sans faire essentiellement partie de la religion de la famille, en sont devenues les auxiliaires.

Les Chinois ne croient pas que la mort interrompe toute relation. Ils n'admettent pas non plus que la séparation soit brusque, immédiate. Pendant plusieurs jours elle n'est qu'apparente ; lors même que le corps est refroidi, l'âme n'est pas loin. Elle erre au-dessus de ce qui fut son enveloppe, qu'elle n'abandonne qu'à regret. Les enterrements se font rarement avant trois mois. Dans les premiers jours, toute la famille réunie, supplie l'âme de revenir. On l'évoque par les appels les plus touchants. On va jusqu'aux reproches ; on lui montre la place qu'elle a laissée vide. En effet, la place du mort est toujours réservée partout pendant au moins trois mois, et une fois chaque quinzaine pendant toute l'année. On inscrit le nom du défunt, les dates de sa naissance et de sa mort sur une tablette de bois laqué, et aussitôt après l'inhumation on la place sur un socle, dans la salle des ancêtres.

On voit, par ce qui précède, que de temps immémorial les Chinois ont eu des intuitions spirites.

Voyons maintenant comment se passent les réunions solennelles de famille qui ont lieu au moins une fois par mois dans la salle des ancêtres.

Au fond de la salle un autel, sur cet Autel, des gradins sur lesquels sont rangées les petites tablettes portant les noms des ancêtres. Au-dessus, et appendu au mur, le signe de la divinité ; devant les tablettes, des flambeaux et des brûle-parfums.

La famille réunie là, a revêtu ses habits de fête. Le père et la mère entrent et vont se placer devant l'autel ; ils adressent au ciel une courte invocation et les assistants entonnent l'hymne des ancêtres. Puis viennent des cérémonies analogues à celles du culte catholique et qui sont aussi celles du culte Bouddhiste. Dans les autres religions, le sujet du culte est en dehors de la conscience ; dans le culte chinois le sujet est la conscience elle-même ; mais la pensée est la même et elle s'élève jusqu'au même Dieu métaphysique. C'est par là, dans son invocation que commence l'officiant (le père de famille). Et pendant qu'on chante l'hymne des ancêtres, il évoque leur âme.

Le père lit ensuite les noms des défunts, inscrits sur les tablettes et les rappelant plus particulièrement au souvenir de la famille, il les fait en quelque sorte surgir du tombeau et il parle en leur nom. Puis il distribue de leur part aux assistants, comme gage de leur indissoluble union, le grain et le vin qu'il a offert aux ancêtres un instant auparavant. L'officiant exhorte la famille à méditer sur le sens de cette véritable communion et sur les engagements qu'elle implique et que tous jurent de remplir. Après une dernière prière, on sert un repas où figurent les offrandes consacrées (pigeons, poules, fruits, vin, riz ou blé suivant les régions.)

Tel est le culte de la famille.

(1) Voir le *Message* à partir du 1^{er} août de cette année.

On a souvent accusé les Chinois d'être un peuple athée ; et les missionnaires n'ont pas été les derniers à s'appuyer là-dessus pour motiver leur intrusion dans ce pays.

Voici qui répond à cette accusation. Ce n'est pas M. Simon qui nous fournit cette réponse ; c'est un n° de la *Gazette de Pékin*, de 1867. Et en lisant ce qui va suivre, on pourra se convaincre : 1° que les Chinois sont spiritualistes ; 2° qu'ils n'ont pas eu besoin du Christianisme pour apprendre à être humains et charitables.

Donc, en 1867, la *Gazette de Pékin* a publié un *Edit* de l'Empereur de Chine, et cet *Edit* nous montre la civilisation chinoise sous un de ses plus touchants aspects. On y trouve l'expression d'une sollicitude toute paternelle. On y remarque surtout cette pensée éminemment religieuse : « Que l'injustice rompt l'harmonie qui unit le ciel à la terre. »

Voici le texte de l'*Edit* :

« Le censeur Liu-ping-hung, vient de nous informer qu'il est nécessaire d'apporter des réformes dans les institutions de bienfaisance du pays, afin d'attirer sur la terre les bénédictions du Ciel, si longtemps attendues. »

« L'empereur a remarqué que, cette année, nous avons été plus que d'ordinaire privés des pluies si favorables aux récoltes ; et bien que nos prières aient été pour cela plus fréquentes et plus ferventes, aucune ondée copieuse n'est venue récompenser nos pieux efforts. »

« C'est pourquoi Sa Majesté considère comme une dernière ressource, que de nouveaux actes de bienfaisance soient publiés et exécutés, dans l'espoir d'obtenir la gratitude du Ciel. Les rebelles (les Taippings) ayant récemment commis de grands ravages dans le pays, les pauvres peuples ont été chassés de leurs maisons par eux. »

« Comme cela est entièrement contraire à la loi d'harmonie qui unit le Ciel à la Terre, Sa Majesté ordonne aux autorités provinciales supérieures, de prendre toutes les mesures pour assister, secourir les peuples dans leur misère, et les protéger. »

« Sa Majesté ordonne qu'il soit formé partout des établissements ou asiles, et que les enfants trouvés soient reçus dans leurs murs hospitaliers, etc., etc »

On voit que la Chine n'a nul besoin des missionnaires pour lui enseigner la charité humaine. On voit aussi qu'en Chine on ne laisse pas dévorer les jeunes enfants par les cochons.

D^r WAHU.

DIEU A-T-IL FAIT LA MATIÈRE.

Voilà une question qui pourra paraître étrange à beaucoup de spirites. Avant de me laisser aller plus loin, on sera tenté de me répondre : « Certainement Dieu a fait la matière, comme il a tout créé dans l'univers : sans lui rien ne saurait exister et la matière a été spécialement créée pour aider au développement de l'esprit. C'est là qu'il s'élabore et s'individualise insensiblement de façon à entrer en pleine possession et conscience de lui-même. Sans les vicissitudes auxquelles il est soumis au sein de la matière, ses facultés ne pourraient se développer et il resterait éternellement à l'état d'être inconscient et inutile à la création entière. »

Voilà ce que répondront à ma question les partisans de la palingénésie. Ceux qui croient à la chute m'objecteront de leur côté que Dieu a créé la matière spécialement pour servir d'instrument d'expiation à l'esprit déchu et faciliter par les souffrances qu'il endure au milieu des éléments matériels, la réparation de ses fautes passées et son relèvement intellectuel et moral.

Malgré toute la déférence que nous avons pour les esprits éminents qui ont soutenu l'une ou l'autre de ces opinions, nous leur demanderons la permission de n'être pas de leur avis : et nous les prions en même temps de suivre avec attention les considérations que nous allons développer à l'appui de notre manière de voir. Nous avons pour principe que toute personne qui se croit en possession de la vérité a le droit et le devoir de la communiquer à ses frères soit pour les éclairer s'il est réellement dans le vrai, soit afin de profiter de leurs observations contradictoires s'il se trompe, et renoncer à son erreur lorsqu'elle lui est clairement démontrée.

Afin qu'il n'y ait pas de confusion dans l'exposé qui va suivre, nous posons nettement la question : il s'agit de savoir non pas si Dieu a créé les éléments primitifs dont se compose la matière : sur ce point il ne saurait y avoir de doute et avec tous les spiritualistes nous répondrons que Dieu est l'auteur des principes élémentaires qui par leurs combinaisons diverses ont servi à former la matière. Mais nous demandons si Dieu est le créateur de la matière, c'est-à-dire si celle-ci, avec ses propriétés et ses forces, telle que nous avons appris à la connaître par nos sens et nos instruments est l'œuvre du Créateur suprême. Bien que cette question touche à l'origine même des choses, et que pour cette raison elle semble devoir rester en dehors de nos investigations, nous croyons toutefois qu'elle peut être résolue à

l'aide des connaissances spirites, et en nous appuyant sur les révélations que les esprits de l'espace ont bien voulu par la permission de Dieu donner au médiums dans ces derniers temps, en vue de hâter le progrès individuel et collectif de notre humanité.

I

Allan Kardec, qu'il faut toujours consulter quand il s'agit de résoudre un problème spirite, nous a enseigné dans le *Livre des Esprits* que le monde spirituel est antérieur et supérieur au monde corporel, et que celui-ci aurait pu ne pas exister sans que l'autre en fut le moins du monde atteint. C'est dire en propres termes que l'existence du monde matériel n'était nullement nécessaire à l'harmonie de l'univers: et comme Dieu ne saurait rien créer d'inutile, on peut en conclure logiquement qu'il n'est pas le créateur de la matière telle que nous la connaissons.

D'un autre côté les nombreuses communications d'outre-tombe nous apprennent que les esprits élevés agissent par la volonté sur des fluides d'une subtilité dont nous n'avons pas d'idée; qu'ils élaborent ces fluides, les combinent d'une infinité de manières de façon à produire les créations les plus variées, créations qui se forment et se détruisent avec la rapidité de la pensée. C'est à l'aide de ces fluides dociles à la moindre impulsion de la volonté que les esprits agissent sur les grands phénomènes de la nature, dirigent les mouvements des astres dans les régions illimitées de l'espace, et veillent à ce que tout s'accomplisse sur la multitude innombrable des mondes, de façon à amener la réalisation éternelle de la volonté de Dieu.

Voilà ce que font les esprits au sein de l'immensité, libres des influences matérielles et ne connaissant aucun obstacle à leur activité permanente. Comparons l'action toute puissante de ces intelligences sur les éléments fluidiques obéissant passivement à la plus légère impulsion de leur pensée. Comparons-la aux difficultés inouïes que l'esprit incarné éprouve à mettre en mouvement une certaine quantité de matière. Pourquoi celle-ci résiste-t-elle à son action? D'où vient cette inertie qui contraint l'homme incarné à recourir aux plus puissantes forces mécaniques pour triompher d'une résistance dont il n'est que trop souvent victime? — Le bloc de rocher qu'il veut utiliser pour ses constructions devra être extrait à grands frais de la carrière, transporté péniblement en mettant en œuvre les moyens de locomotion les plus énergiques, et ce n'est qu'après une série d'efforts soutenus et persévérants qu'il réussit à vaincre l'obstacle qui se dressait

entre les conceptions arrêtées dans sa pensée et leur réalisation matérielle.

Quel contraste entre cette longue suite de pénibles travaux aboutissant trop souvent à un résultat négatif, et la facilité avec laquelle l'esprit dans les espaces agit sur les atomes fluidiques de façon à leur faire exécuter ses volontés avec l'instantanéité de la pensée!

Les savants me répondront que c'est une des lois de la nature que la matière offre ainsi de la résistance: la cohésion qui tient unis atomes et molécules est une des forces conservatrices de la matière; sans l'action de cette force, elle ne saurait exister. Il n'en est pas moins vrai que par rapport au fluide la matière est dans un état d'infériorité notable au point de vue de l'action du principe spirituel et nous répétons que Dieu d'où sont sortis ces fluides que les esprits élaborent et groupent sans le moindre effort mécanique, n'a pu descendre au-dessous de son œuvre en donnant naissance à cet état inférieur du fluide universel. — Et comme il n'y a dans l'univers d'autre puissance active que Dieu et les esprits, à moins d'admettre que la matière s'est faite toute seule, nous sommes amenés à reconnaître qu'elle a été formée par les esprits. — Voyons si cette hypothèse est d'accord avec les faits que nous connaissons du monde spirituel.

(A continuer.)

CÉPHAS.

LE POÈME DE L'ÂME.

AVIS. — Ayant appris que le *Poème de l'Âme* était mal venu auprès de quelques abonnés du *Messenger* et ne voulant pas nous imposer nous en arrêtons la publication.

— Ce poème que nous avons l'intention de faire publier un jour, voici en deux mots quel en est le canevas.

L'amour, le véritable amour est le palladium de tous les bonheurs, et de toutes les vertus, non seulement sur cette terre, mais partout dans l'univers. Ce poème a pour but de le démontrer.

Après la pièce principale intitulée *Les conseils de l'ermite*, en viennent quelques autres: *Chant d'amour*, *La visite matinale*, *Un rêve*, servant de liaisons, et ayant pour but de ramener le lecteur à l'idée principale et de reposer l'esprit.

— Dans une *Seconde visite à l'ermite* celui-ci continue ses dissertations sur Dieu et stigmatise les fausses idées du catholicisme sur l'amour et la virginité.

— Les amants se marient et donnent l'exemple des vertus conjugales: *Le fleuve de la vie*, *La voix d'une mère*, *L'amour*, *Les souvenirs*.

— La mort enlève à l'amant son épouse. Son désespoir : *La grande épreuve, Epitaphe, Le passant, Prière.*

— *Le songe, Ego sum Resurrectio*: Dans son sommeil son âme quitte doucement son corps et s'envole à travers les espaces à la recherche de celle qu'il a perdue ; il est conduit par un ange qui prend sa douleur en pitié. Au moment où tous deux encore dans l'atmosphère terrestre, il va abandonner cette terre, l'ange lui fait un tableau émouvant de tous les vices qui la dévorent.

— Ils arrivent devant la planète *Jupiter* ; là l'ange lui en fait la description en lui présentant l'image d'une humanité charnelle heureuse et d'un gouvernement parfait tel qu'il sera un jour sur la terre.

Puis l'amant retrouve son Eurydice aux limites de notre système solaire. Ils arrivent ensemble à un monde tout-à-fait extraordinaire dont elle lui montre les mœurs et les habitants.

— Enfin les deux époux arrivent dans les sphères célestes où leurs deux âmes ne font plus qu'une seule et même âme androgyne qui devient la messagère de Dieu dans ses œuvres d'amour.

Tel est le plan de ce Poème. Avant d'en arrêter la publication, il était naturel et nécessaire que j'en fisse la monographie à mes lecteurs avant de les quitter. Il me reste à les remercier de leur bienveillance depuis si longtemps qu'ils m'écoutent, et à exprimer au *Message* ma reconnaissance pour l'aimable et charmante hospitalité qu'il m'a si généreusement offerte.

A tous salut et fraternité.

RENÉ CAILLIÉ.

LES FUNÉRAILLES.

Nous nous proposons de prouver que les pompes funéraires, payées aussi cher que les solennités théâtrales, sont une insulte à la divinité.

Tout homme sensé ne peut concevoir Dieu n'ayant pas la Justice pour attribut. Par nécessité intrinsèque, Dieu doit être équitable ; et étant équitable il doit juger les hommes d'après les actions bonnes ou mauvaises qu'ils ont faites, et non d'après les prières, entourées de plus ou moins de pompe, que paie un individu, une communauté, une nation.

L'Eglise catholique juge les prières d'autant plus efficaces, qu'elles coûtent plus cher. Ceci fait supposer que Dieu se laisse séduire dans la mesure de ce qu'on paie à ses minist. es. Que dirait-on d'un juge qui abaisserait la pénalité de ceux qu'il condamne aux galères, suivant le plus

ou moins d'argent qu'on donnerait à ses agents ?

Au nom de Dieu lui-même ; au nom du sens commun ; au nom de la civilisation de notre siècle, rompons une fois pour toutes et pour toujours avec ces pratiques sacrilèges, inventées par une Eglise qui vend tout pour de l'argent ; par une Eglise dont les doctrines calomnient Dieu et déshonorent l'humanité.

Si les prières volontaires ou payées peuvent diminuer la peine encourue, pourquoi les tribunaux humains n'en tiennent-ils pas compte en prononçant leurs sentences ?

L'avarice catholique effrénée seule, a pu être assez cynique pour nous offrir un Dieu-Juge plus vénal et plus méprisable que n'importe quel homme-juge.

Si l'Eternelle Equité devait nous juger d'après les prières des autres, nous dirions avec Beecher combattant la doctrine de l'enfer : « S'il en est ainsi, jamais je ne prononcerai le nom de Dieu ; jamais je ne ferai violence à ma nature en l'appelant : PÈRE. »

La théorie catholique relative aux prières pour les morts est, de même que beaucoup d'autres de ses doctrines, immorale au suprême degré, car elle excite l'homme à se procurer des richesses, même d'une manière illicite, en lui donnant la croyance que si, en mourant, il laisse beaucoup à l'Eglise, ses fautes lui seront pardonnées dans l'autre vie. Combien n'y aurait-il pas d'hommes plus honnêtes, si on leur disait clairement : « Ne vous faites pas d'illusions ; c'est vous, et nul autre que vous, qui paierez le mal que vous aurez fait à votre prochain. Toutes les intercessions des autres seront inutiles, parce que Dieu est l'Equité même.

Il est vrai que cela ferait perdre le pain à des milliers de commerçants en religion. Mais combien la société ne gagnerait-elle pas en moralité ? Et combien plus digne et plus élevée, ne serait pas l'idée de Dieu ?

Les effets démoralisateurs de la doctrine catholique sont prouvés par les fortes sommes que laissent pour faire dire des prières, les hommes qui, d'une manière ou d'une autre, ont le plus volé leurs semblables. L'Eglise catholique, avare jusqu'aux moelles, ne peut abandonner cette mine si productive ; de là sa prétention ridicule de tenir entre ses mains les clés du ciel.

Si Dieu avait abdiqué sa justice au profit d'un homme quelconque, nous le maudirions et ne voudrions pas de son paradis.

Qu'une fois pour toutes cesse donc cette comédie ! Que les hommes se montrent donc assez virils pour se révolter contre ces cérémonies sacrilèges ! Dans la conscience du plus grand

nombre, tout comme dans la nôtre, existe la conviction qu'elles ne sont qu'une irrévérente comédie pour soutirer de l'argent, et cependant, *pour ne pas faire parler de soi*, on assiste à ces cérémonies. Aux funérailles du roi Alphonse, bien des gens ne savaient pas faire le signe de la croix ; mais le plus irrespectueux de l'assemblée, nous parût être le jésuite qui disait la messe. Il est probable qu'intérieurement il se moquait de l'ignorance et du fanatisme stupide de ceux qui le payaient, et qu'il calculait le profit que lui vaudrait le courtage du salut du mort.

Ayons une religion ; mais non une religion qui abaisse Dieu et l'humanité. Ayons une religion digne de la suprême Equité et d'êtres doués de raison. Que la presse élève la voix pour ou contre, mais qu'elle dise franchement ce qu'elle pense. Plus de sacrilèges bassesses ; plus d'hypocrisie. Que celui qui croit à ces choses absurdes le dise franchement ; et que celui qui n'y croit pas, le dise également.

La presse n'a pas été inventée pour abrutir l'humanité, mais pour l'instruire. Que chaque combattant arbore son drapeau, et sachons à quel parti chacun appartient. Dans ces questions, le silence est trahison ; est lâcheté ; est infamie ; et la neutralité n'est pas admissible.

(Traduit de la *Fraternidad*, de Buenos-Aires).

LE BAPTÊME.

Sous ce titre, nous lisons dans l'*Office de Publicité* du 19 septembre :

Une des habitudes que nous quitterons le plus difficilement, c'est celle de faire baptiser nos enfants. Le nombre des mariages et des enterrements civils augmente tous les jours ; on peut même affirmer qu'à Bruxelles il y a plus d'enterrements civils que d'enterrements religieux. Mais le nombre des baptêmes ne diminue pas. Même les personnes qui n'ont pas attiré les bénédictions du ciel sur leur union, font ondoyer leurs enfants, sans même se douter que c'est là une inconséquence flagrante. Et pourtant, il n'est pas de sacrement à la fois plus ridicule et plus odieux dans ses origines et dans sa cause ; il est contraire à toute justice... consacre un principe d'iniquité, celui de la transmissibilité du crime par le sang.

Voilà un enfant qui vient au monde. Qu'a-t-il fait ? Rien. Sa raison n'existe pas encore, puisque, de par les principes de la religion catholique, il ne sera responsable qu'à sept ans ; c'est à peine s'il a une âme, le pauvre être. N'importe, c'est un criminel : il est coupable d'être né. De-

mandait-il à grossir les rangs de notre humanité ? Non, certes, on ne le prétendra pas. Et alors ? Ça dépasse tout entendement, et ça dépasse toute conscience.

Le voilà donc cet enfant. Il n'a qu'un souffle de vie, il meurt avant qu'une main prudente ait versé sur son front la goutte d'eau qui doit le sauver. On serait tenté de croire qu'il va prendre son vol d'un coup d'aile léger, s'élever vers le ciel, où les anges avec des chants d'allégresse viendront le recevoir. Non, il est perdu, il ira dans les limbes, où il sera privé à jamais de la vue et de l'amour du père céleste.

Je n'insiste pas ; toutes les mères comprendront, sentiront que cette justice divine bouleverse notre justice humaine.

Est-ce que nous envoyons au bain le fils du forçat, et à l'échafaud le fils du guillotiné ? Ce serait aussi logique. Comment ! Mais les préjugés tombent si bien autour de nous, fauchés par le grand souffle de la raison, que c'est plus de la pitié que de l'horreur que nous inspirent ceux dont le père a failli, et notre charité, fille de la Raison, non de l'Évangile, s'efforce d'amener dans leur âme l'oubli. Les fils de malfaiteurs ne sont conspués et injuriés que dans les contrées isolées de toute civilisation, là où l'esprit de l'Église domine. Le crime étant le fait d'un homme, l'expiation ne peut atteindre que cet homme : c'est si simple, que l'on ne peut comprendre qu'une doctrine contraire ait duré pendant des siècles, et qu'elle dure encore.

EVOCATION D'UN ESPRIT APATHIQUE.

MÉDIUM J.

Evocation. — Réponse : Cet Esprit est ici. Il se reconnaît depuis longtemps, mais son apathie est si grande qu'il ne fait nul progrès. Encouragez-le et faites lui comprendre qu'il y va de son intérêt de montrer un peu plus de volonté et de courage à s'initier aux grands problèmes de l'infini.

L'Esprit-guide A...

L'Esprit T. L. appelé, répond : Vous m'appellez, paraît-il. Que voulez-vous me dire ? Que je suis mort ? Eh ! bien, je le sais depuis longtemps. — M'entendre me dire que je souffre ? — Mes souffrances ne sont pas si grandes que je ne puisse les supporter. — Votre devoir est de prier pour les malheureux. Faites-le et laissez-moi en paix.

— L'Evocateur exhorte l'Esprit ; il lui parle de la bonté divine ; des aspirations de chacun vers un avenir meilleur ; de la nécessité des réincarnations pour

racheter le passé et s'élever dans la hiérarchie des êtres.

L'Esprit répond : C'est probablement comme le pauvre qui aspire à être aussi, lui, seigneur et baron, et qui gémit toute sa vie, de misère. Ah ! tenez ! Dieu est aussi injuste ici que sur terre ! Je ne veux que le repos et... je ne puis le goûter !

— L'Evocateur encourage l'Esprit et l'engage à accepter les épreuves qu'il plaira à Dieu de lui envoyer dans le but de hâter son avancement.

L'Esprit. — Oui, oui. Oh oui ! soyez tranquille, on m'a déjà fait entrevoir ce qui m'attend : une pauvre vie de chien ; travailler comme un nègre parce que prétendument je l'ai trop peu fait jadis. Et bien ! merci, je n'en veux pas. Non !

— Exhortations nouvelles : Aux êtres intelligents qui comprennent leur situation, le courage ne devrait jamais manquer.

L'Esprit. — Vous avez facile à parler vous autres qui la coulez toute douce, la vie ! Ah ! vraiment non ! je ne me sens pas capable d'affronter semblable existence. C'est pourquoi j'éloigne de mon esprit, cette pensée autant qu'il est en moi. *Travailler rudement toute une vie*, c'est long, bien long. Si encore à moitié route, le repos et l'aisance arrivaient ! La perspective du second ferait accepter le premier. Mais travailler et mourir à la peine ! — La récompense après, dit-on ; mais c'est trop loin, trop loin ! J'aime mieux ne pas y penser.

— L'Esprit est prié de rappeler son passé et de mettre sa confiance en Dieu.

L'Esprit. — Que voulez-vous ! J'ai eu plusieurs existences toutes de richesses, je ne dirai pas de plaisirs ; je ne suis pas de ces êtres immoraux comme la fortune en fait beaucoup. Ne comprenez pas par là que je fus bon, car hélas ! j'ai à me reprocher une grande dureté de cœur, résultat presque toujours d'une grande fortune. Ma dernière existence me fut imposée afin que je tâchasse de m'habituer au travail. Je l'ai manquée puisque je ne pouvais m'y résoudre. Habitué, dirai-je, — presque pendant des siècles — à me choyer, je ne pus me décider à un travail grossier et cependant *une bonne partie de mon intelligence fut engourdie pour rendre l'essai plus facile.* Je suis apathique, je le sais ; c'est un défaut, je le sais encore ; mais j'ai peine à m'en corriger. La tâche qu'on veut m'imposer est trop forte. Je ne pourrais pas.

— L'Evocateur encourage de nouveau l'Esprit.

L'Esprit. — Oh ! je sais que vous avez raison et c'est ce qui me fait le plus gémir. Comme je viens de vous le dire, je ne demande que le repos. Eh bien ! je ne puis le goûter. Vous figurez-vous

une grosse tâche que vous voudriez voir achevée avant la fin du jour ! Vous vous laissez aller à la somnolence, et doucement ainsi le milieu du jour arrive. Vous voulez vous lever pour la commencer ; la paresse vous retient ; la journée s'avance et l'ouvrage est là vous torturant de loin. Il faut qu'il se fasse et vous retardez toujours. Eh bien ! ce repos que vous croyez goûter n'en est certainement pas un ; mais c'est pis que le travail lui-même puisqu'il devient d'autant plus fatigant que vous avez perdu de temps.

Ah ! chers enfants, je comprends que c'est inévitable. Vous dire que bientôt je me déciderai, je mentirais ! Ce serait dire que d'une minute à l'autre, je suis sinon corrigé, du moins bien disposé. Je vous dirai que je vais tâcher de m'habituer à cette idée d'un devoir à accomplir. Que Dieu m'accorde la grâce de l'accepter et la force de le remplir à son entière satisfaction.

Je reviendrai. Appelez-moi encore et surtout priez pour moi afin que je puisse trouver le courage nécessaire.

Travailler ! travailler ! Encore si le travail était à choisir ! Enfin ! Dieu est juste pour tous. J'espère.

(A suivre.)

T. L.

LIBRE PENSEUR.

Le spirite libre penseur a les facultés de l'aigle comme celles de l'oiseau de nuit, il fixe le soleil et voit dans les ténèbres. Sa pensée s'élève sans cesse vers l'inconnu, si elle rencontre des nuages, ces voiles qui dérobent les mystères de l'immensité intellectuelle, elle veut les déchirer. Chercheur infatigable, ce pionnier du progrès a pour guide la raison et pour juge la conscience. Il demande à l'une des preuves et à l'autre des lois. Calme, grave, il étudie, et d'heure en heure il découvre sur le sol l'empreinte de pas qui l'aide à marcher en avant. Il les suit sans se détourner et il arrive à cette totale lucidité qui est la lumière, le soleil de la vérité éternelle.

(Encyclopédie nationale par Maurice Lachâtre).

FAKIRISME.

Le mot n'est pas français. Il le deviendra. Un savant très accrédité va grouper sous ce vocable tous les faits psychiques qui, soit instinctifs, soit inspirés, se rapprochent des étranges pratiques des fakirs. On sait, en effet, que ceux-ci, par la seule force de la volonté, déplacent des objets, se soulèvent, réalisent des merveilles. N'en a-t-on pas vu un, qui, plus fort que Succi, s'est fait

enterrer vivant et, rendu à la lumière dix mois après, s'est contenté de se plaindre d'un violent mal de tête ?

Parmi nos médecins, il en est aujourd'hui un grand nombre qui s'occupent sérieusement du magnétisme et de ses succédanés. Il n'est plus besoin, par exemple, d'insister sur les phénomènes de la suggestion qui se produisent journellement sous les yeux du docteur Charcot.

Hier est arrivé pour la seconde fois, à Paris, un Américain que le docteur Paul Gibier, attaché au Muséum, appelle un fakir, à cause de la ressemblance de ses actes avec ceux des inspirés de l'Inde.

Un médecin des hôpitaux de Paris, un électricien et l'auteur de ces lignes, ont été invités à assister hier, chez ledit docteur Gibier, à une séance de fakirisme. J'en sors émerveillé, stupéfait, me demandant si j'ai vraiment passé la soirée dans le monde réel.

M. Slade, le fakir américain, est un homme déjà mûr, grand, fort, au visage de créole.

Il y a un point sur lequel il faut insister. M. Slade a eu tout le côté droit paralysé ; il traîne une jambe et ne dispose pas à volonté de son bras droit.

Entre celui-ci et le bras gauche, il y a, au thermomètre, une différence de 12 degrés.

Toute idée de subterfuge doit donc être écartée. Impossible de croire qu'on a affaire à un habile prestidigitateur faisant des exercices qui paraissent inexplicables, mais qui sont très simples quand les trucs sont révélés.

Il est huit heures. M. Slade, qui dit avoir besoin de l'électricité humaine, prie les cinq personnes présentes de s'asseoir autour d'une table et de se toucher les mains. Il prend une ardoise sur laquelle est un crayon et l'applique contre la table. On entend très distinctement le bruit d'un crayon qui écrit. Un coup violent indique que c'est fini. Sur l'ardoise est écrite en français, en anglais, en allemand, en grec, une phrase qui répond à l'une des idées émises antérieurement.

Le docteur Gibier, qui tient à garder les ardoises comme autant de témoignages, s'en est procuré plusieurs, toutes semblables à celles dont les enfants se servent dans les écoles, c'est-à-dire garnies d'un cadre en bois.

M. Slade applique deux cadres l'un contre l'autre, après avoir mis entre eux un crayon. Il les confie à l'un de nous, qui les met sous son bras. Le même bruit se fait entendre. On sépare les cadres. Le crayon est usé, et, sur l'une des ardoises, on lit : « Êtes-vous convaincus, maintenant? »

Tout à l'heure, il tiendra dans les mains, mais

sans faire le moindre geste, une des ardoises, et elle ira tout doucement se placer toute seule, dans la main d'une des personnes présentes. Entre M. Slade et cette personne, on aura seulement constaté un violent courant d'air.

De même le fakir américain met à dix pas de lui une chaise, fait remarquer qu'il n'y a pas le moindre fil entre elle et lui. A son commandement, la chaise se meut, et tout doucement vient se placer devant lui.

Il fait encore bien d'autres choses ; mais hier, à l'heure même où il venait chez le docteur Gibier un orage a éclaté, et l'électricité naturelle lui a, paraît-il, enlevé quelques-uns de ses moyens.

A un moment donné, l'ardoise a dit : *Good bye*. Cela signifie : Adieu.

M. Slade était fatigué.

Je ne veux pas avoir l'air d'un gobeur. Je répéterai donc que les expériences ont eu lieu en présence de deux médecins, et chez l'un d'eux qui prenait des notes en vue d'un rapport à l'Académie et d'un ouvrage prochain.

C. CHINCHOLLE.

(Extrait du *Figaro* du 4 septembre 1886.)

NOUVELLES.

Nous avons reçu le *Day Star*, de New-York du 6 mai dernier qui contient un sermon du révérend Heber Newton, l'un des membres les plus éminents de l'église *episcopaliennne* de cette ville. L'article est un peu long pour être reproduit *in extenso*, mais ce qui ressort clairement du langage du révérend c'est que les idées spirites gagnent du terrain et il n'est pas téméraire d'espérer que dans un avenir relativement rapproché, la religion scientifique que nous préconisons sera universellement reconnue et enseignée.

Le journal *The Day Star* a publié également quatre sermons du même sur la question ouvrière qui remplacent avantageusement les discours remplis d'anathèmes et de persécution que nos doux bergers débitent chaque dimanche du haut de la chaire de *verite!!!*

* * *

Voici quelques indications pratiques qui ressortent de la loi de polarité humaine et que nos lecteurs pourraient contrôler par l'expérience :

Chaque fois que l'on voudra apaiser une douleur, calmer une excitation, on y parviendra en présentant la main droite à la partie malade si cette partie est à gauche ou sur le derrière du corps, avec la main gauche si elle est à droite ou sur le devant du corps. Exemple : une lourdeur de tête, une névralgie, et en général tous les

maux de tête cessent plus ou moins rapidement sous l'influence de la main gauche présentée, les doigts en l'air, à 5 ou 6 centimètres du front. Pour calmer l'ensemble du système nerveux, il faut se placer à la gauche du malade et appliquer la main gauche sur l'épigastre et la droite sur la colonne vertébrale à la partie correspondante.

Si l'on agissait avec l'autre main sur les mêmes parties, on augmenterait, pour un moment, l'intensité du mal.

Pour obtenir le résultat cherché, il faut un temps plus ou moins long qui varie selon la nature de la maladie et la sensibilité du malade. Dans quelques cas, 10 minutes suffisent : dans d'autres, il faut souvent de 30 à 50 minutes.

Nota. — Le professeur H. Durville, directeur du *Journal du Magnétisme*, rouvrira son cours pratique de magnétisme appliqué à la physiologie et à la thérapeutique, le samedi 16 octobre.

Se faire inscrire à la *Clinique du Magnétisme*, 5, boulevard du Temple, à Paris.

* * *

Nous lisons dans le *Boston Herald*:

« Un homme de haute réputation dans le monde scientifique doit visiter notre pays en automne, en route pour l'Australie, c'est le docteur Alfred Russell Wallace, membre des sociétés Linnéenne, Zoologique, Entomologique, Anthropologique et de la société Royale géographique de Londres, médaillé d'or de la Société royale de Londres et de la Société de géographie de Paris. Il donnera huit conférences à l'Institut Lowell et fera aussi une tournée dans le pays pour donner des conférences sous les seules auspices du Williams Lecture Bureau de cette ville. »

Le professeur A.-R. Wallace est connu également des spiritualistes anglais et américains comme l'un des plus fermes soutiens du mouvement spirite, ses œuvres sur ce sujet sont tout ce qu'il y a de plus explicites, et on ne saurait les réfuter, car elles sont fondées sur la vérité.

Si le professeur Wallace est honoré et écouté du public pour ce qu'il a découvert et formulé dans les champs ordinaires de la science, comment se fait-il qu'on ne lui prête pas la même attention lorsqu'il constate avec ce jugement élevé qu'on lui connaît les découvertes qu'il a faites dans le domaine de la science spirite, concernant la vie d'outre-tombe? Que la bigoterie et les préjugés répondent.

(*Banner of Light*).

* * *

Les phénomènes du spiritualisme, a écrit Alfred Russell Wallace, dans leur entièreté, n'ont plus besoin d'être confirmés davantage. Ils sont prouvés tout aussi bien que n'importe quels faits sont

prouvés dans d'autres sciences. Après que toute la rangée de phénomènes eût été dix ans devant le monde et eût convaincu des sceptiques par dizaine de mille — des sceptiques, il faut se le rappeler, ayant le sens commun et d'une perspicacité peu commune des américains de toutes les classes — ils furent confirmés par le premier chimiste de l'Amérique, le professeur Robert Hare.

Deux ans après ils furent confirmés de nouveau par les recherches persévérantes et minutieuses d'un des premiers jurisconsultes de l'Amérique, le juge Edmonds. Puis par un autre bon chimiste, le professeur Mapes. En France la vérité du phénomène physique le plus simple fut confirmée en 1854 par le comte Agenor de Gasparin, et depuis lors des astronomes, des mathématiciens et des chimistes français de haut rang les ont confirmés. Le professeur Thury, de Genève, les confirma de nouveau en 1855. Dans notre propre pays, des hommes tels que le professeur De Morgan, le Dr Lockhart Robertson, T. Adolphe Trollope, le Dr Robert Chambers, Sergeant Cox, M. C.-E. Varley, aussi bien que le Comité nommé par la sceptique Société dialectique, les ont confirmés en grandes parties et avec une entière indépendance, et finalement vient M. William Crookes F.-R.-S, qui après quatre ans de recherches et d'expériences sans pareilles avec les deux plus anciens et les plus remarquables médiums du monde, confirme de nouveau à peu-près toute la série.

(*Light*, du 31 juillet 1886.)

* * *

Du haut du ciel, sa demeure dernière, Mesmer doit être content, car le *Journal des Tribunaux*, lui-même, consacre jeudi une partie de ses colonnes à la question de l'hypnotisme et de la suggestion dans leurs rapports avec le droit et la justice.

Notre confrère reproduit un extrait du compte-rendu du dernier congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences, dans lequel M. Liégeois, professeur de droit à la faculté de Nancy, présenta un travail sur ce sujet si curieux et si intéressant.

Pour lui, il est possible de produire chez les somnambules un état d'automatisme complet et de leur suggérer des actes délictueux et criminels qu'ils accompliront fatalement. Deux sortes de suggestion, entre autres, peuvent être faites 1° pendant le sommeil somnambulique; 2° à l'état de veille. M. Liégeois amena à la section deux sujets préalablement endormis et ils accomplirent immédiatement les actes qu'il leur suggéra par la pensée. M. Liégeois en terminant, fit observer que les somnambules peuvent être de la part de ceux qui les ont endormis, l'objet des attentats les plus graves sans en conserver le moindre souvenir.

Quand de véritables savants affirment des faits de ce genre, l'on devrait s'adonner à l'étude consciencieuse des phénomènes magnétiques et abandonner le dédain dont de prétendus esprits forts les ont jusqu'à présent entourés.

(*Le Peuple* du 4 octobre).

Journal bi-mensuel

LE MESSENGER

SPIRITISME

QUESTIONS SOCIALES

MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messenger* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messenger**, à Liège.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de M^r H. SAIVE.

ABONNEMENTS :

Belgique fr. 3-»
 Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»
 En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.
 On peut s'abonner à Paris à la Société scientifique du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5.

SOMMAIRE :

La cité chinoise. — Les écoles d'Hypnotisme. — Philanthropie. — Bibliographie. — Nouvelles.

LA CITÉ CHINOISE

ANALYSE. (Suite.) (1)

Ainsi que le fait remarquer M. Simon, les Chinois ne comprennent pas qu'on cherche à remplacer le travail humain par des machines. « Chez nous, disent-ils, le travail est *juste, doux et facile* ; nos rêves ne vont pas au-delà... vous voulez supprimer le travail, nous, nous croyons qu'il serait très malheureux qu'on pût le supprimer, et nous considérerions comme une impiété qu'on put en avoir la pensée. »

Et M. Simon dit : « Bien souvent cette phrase me revint à l'esprit, mais elle n'y revint pas seule. De temps en temps on lit dans les instructions que l'Empereur, les vice-rois ou les gouverneurs ont l'habitude d'adresser aux populations, cette recommandation qui paraît singulière aux Européens : « *Défiex-vous des religions.* » Ce qui semble autoriser le reproche d'athéisme qu'on a longtemps fait à la nation chinoise. »

« De ces deux phrases rapprochées l'une de l'autre, il résultait pour moi une indication si évidente d'une transposition ou d'une transformation de l'idée et du sentiment religieux, que je ne pouvais m'empêcher d'y songer. Ainsi, me disais-je, voilà un grand peuple qui brûle ce que tous les autres adorent et qui adore ce que tous les autres brûlent. Et ce peuple vit depuis cinquante ou soixante siècles. »

Et en effet n'est-il pas digne d'attention, ce

phénomène d'une nation composée d'un nombre d'individus qui dépasse de 120 millions celui de toutes les nations d'Europe réunies, et qui depuis plus de cinq mille ans, vit tranquille, sans guerres religieuses, et doué d'au moins autant de moralité que les *civilisés d'Occident*. J'en ai déjà fourni une preuve en donnant les chiffres indiqués par M. Simon. A *Han-Keou*, ville de près de deux millions d'habitants, il ne s'est produit en *trente-quatre ans qu'un seul meurtre*. Que l'on compare avec Paris, Londres, Berlin, etc. — Dans une province de 25 millions d'habitants, le *Tchéli*, il n'y eut en 1866 ou 1867, que *douze exécutions capitales* ; et c'est dans cette province que se trouve Pékin.

On connaît la fête du labourage qui est célébrée chaque année en Chine le jour de l'équinoxe du printemps. Ce jour-là, l'Empereur à Pékin, et ses représentants dans les provinces, tracent un sillon avec une charrue et y répandent les semences des cinq espèces de céréales qui croissent dans les différentes régions de la Chine.

Cette fête qui a été instituée de temps immémorial pour honorer l'agriculture et pour exciter le peuple au travail agricole, a encore une signification philosophique, elle représente la glorification du travail en général.

On dit assez communément en Europe que les Chinois professent la religion donnée par Confucius. Ce philosophe n'a point formulé de religion. Les principes et la philosophie de la civilisation chinoise sont contenus dans les premiers chapitres d'un ouvrage qui a pour titre le *Tchi-Pen-Ti-Kang*, et qui est une sorte d'Encyclopédie chinoise.

Un ancien jésuite, le père Amyot, a écrit, en parlant de cet ouvrage : « Les missionnaires le regardent comme très dangereux et très opposé à

(1) Voir le *Messenger* à partir du 1^{er} août de cette année.

la prédication de l'Évangile, parce qu'il se renferme dans le déisme et dans la religion naturelle, et qu'il est partout au niveau de la raison et de la conscience, qu'il contente trop, pour qu'elles sentent aisément la nécessité de la révélation.»

Le *Tchi-Pen-Ti-Kang* n'a pas d'auteur à proprement parler, ou pour mieux dire, il en a un grand nombre. Un certain nombre de philosophes et d'érudits chinois avaient interprété les *Kings*, livres de philosophie remontant à une haute antiquité, mais ces travaux manquaient d'unité et contenaient des erreurs. Confucius débrouilla ce fatras et de son travail philosophique est résulté une sorte de code qui sert de règle depuis plus de deux mille deux cents ans.

D'après les règles posées dans le *Tchi-Pen-Ti-Kang*, l'homme possède quelque chose qui n'a ni couleur, ni forme, ni nombre, ni quantité, et ce quelque chose est intelligent. Donc, lors même que l'Univers ne serait animé que de l'homme, il serait au moins animé de l'intelligence de l'homme. Mais cette intelligence étant limitée ne saurait être celle de l'Univers. D'où l'on voit que l'Univers a une intelligence et qu'elle doit être infinie.

Les Chinois ne donnent aucun nom à cette intelligence infinie; ils ne la désignent que par des métaphores. Dans le langage ordinaire c'est: le Ciel; *Tien*. Ou bien le Seigneur suprême, *Chang-Ti*. Dans le langage philosophique, on l'appelle: l'Infini, *Tai-Ki*.

M. Simon développe en quelques pages la philosophie spiritualiste des Chinois. Pour ceux-ci, il n'y a pas d'autre vie pour notre humanité que la vie sur la terre, autant du moins que la terre existera. C'est dans une suite de renaissances sur la terre, que l'homme trouvera, selon l'état de culture où il aura mis son âme dans une existence précédente, sa peine ou sa récompense. S'il l'a cultivée et perfectionnée il renaîtra avec des facultés même physiques et corporelles qui lui assureront le bonheur ou qui en seront une garantie. S'il ne l'a pas développée, il ne comprendra rien de ce qui pourrait le rendre heureux et toutes choses seront contre lui. Ces transformations ou ces renaissances se renouvelleront et se perpétueront pour chacun de nous, tant que la portion de l'Univers que nous habitons ne se transformera pas elle-même. Alors, la terre se désagrègera, les parties qui la composent rentreront dans le chaos jusqu'à ce qu'elles forment ou rejoignent d'autres terres, et l'âme de l'humanité, ayant quitté son corps passera dans un autre monde. Là, elle s'unira de nouveau avec la matière et elle vivra suivant les mêmes lois, mais dans des conditions plus favorables, en rap-

port, d'une part avec le degré d'unité qu'elle aura déjà atteint, et d'autre part avec les modifications auxquelles la matière est soumise dans ces nouveaux mondes; c'est à dire que l'harmonie sera plus grande entre les hommes; les organes et les sens seront plus parfaits; la vie plus puissante, plus facile et plus heureuse.

(A suivre.)

Dr WAHU.

LES ECOLES D'HYPNOTISME.

Ceux qui suivent — même de loin — l'évolution de la question hypnotique ont été frappés des nombreuses divergences d'opinion qui se sont produites parmi les hommes de science, tant dans l'interprétation des faits, que dans l'établissement de leurs causes, de leurs modes de production et de leur enchaînement. Deux partis bien distincts, deux écoles en antagonisme complet sur presque tous les points sont issues du débat; l'école de Paris ou de la Salpêtrière dont M. Charcot est le chef, et l'école de Nancy, représentée par MM. Liebeault, Bernheim, Beaunis, etc.

Pour le professeur de la Salpêtrière et ses élèves, l'hypnotisme représente un groupe comprenant plusieurs états nerveux différents, qui constituent les phases ou périodes d'une même affection et qu'on peut ramener à trois types: 1° l'état cataleptique; 2° l'état léthargique; 3° l'état somnambulique. Les personnes susceptibles de présenter ces manifestations morbides se rencontrent surtout parmi les femmes hystériques.

Les expérimentateurs de Nancy n'ont pas observé chez leurs sujets les trois états décrits par M. Charcot. Ils ne reconnaissent dans le somnambulisme provoqué que différents degrés de profondeur ainsi énumérés par MM. Liebeault et Beaunis.

Premier degré. — Somnolence, pesanteur et engourdissement;

Second degré. — Sommeil léger, les sujets entendant encore ce qui se dit autour d'eux;

Troisième degré. — Sommeil profond, les sujets ne se souvenant plus de ce qu'ils ont fait pendant le sommeil, mais étant encore en rapport avec les personnes présentes comme avec leur endormeur;

Quatrième degré. — Sommeil très profond, le sujet n'étant plus en rapport qu'avec celui qui l'a endormi;

Cinquième degré. — Somnambulisme.

La proportion des hypnotisables, d'après M. Beaunis, est presque identique chez les hommes, (18,8 pour 100) et chez les femmes (19,4 pour

100) on ne constate pas de différences réelles dans les caractères du somnambulisme provoqué, entre les sujets hystériques et les sujets non hystériques.

Sans insister sur les détails, on voit quelle profonde dissemblance sépare les doctrines des deux écoles.

A quoi tiennent ces différences, cette opposition dans les résultats obtenus ?

On n'a pas la ressource d'invoquer l'incompétence des expérimentateurs et de rejeter les phénomènes qu'ils obtiennent.

Tous ont bien vu. Pourquoi donc, expérimentant dans des conditions en apparence identiques, n'ont-ils pas vu la même chose ?

Cet exemple remarquable d'opinions contraires, se manifestant sur le terrain de faits également bien observés des deux côtés, prouve combien les recherches se compliquent dans l'ordre des sciences psycho-physiologiques. Les études pratiques d'hypnotisme, outre l'extrême délicatesse et la mobilité de la *matière à expérimenter*, présentent ce caractère particulier que l'investigateur, partie intégrante lui-même des expériences — puisqu'il agit par sa parole, ses gestes et qui sait ? sa pensée — ne peut toujours mesurer l'intensité de ces modificateurs qui souvent même entrent en jeu à son insu. M. Delbœuf a essayé (1) de saisir et d'analyser quelques-uns de ces éléments subtils tenant à l'impressionnabilité de l'hypnotisé, et à la puissance modificatrice contenue dans les plus petites manifestations conscientes ou inconscientes de l'activité du magnétiseur, de faire leur part d'influence, dans les résultats obtenus et de concilier ainsi les allégations des diverses écoles d'hypnotisme. Suivons-le un peu et voyons si ses explications résoudreont le point d'interrogation posé plus haut.

Ayant réussi à endormir une jeune fille J..., il remarque que le procédé qui lui sert à obtenir les effets désirés, paralysie, contracture, poses cataleptiques, est uniquement le même : la suggestion, sous une forme plus ou moins patente ou déguisée. Au bout de deux ou trois exercices les ordres n'eurent plus besoin d'être donnés avec la voix. J... reconnut, d'après la qualité de la manœuvre, ce que voulait son hypnotiseur : paralysie, contracture, etc. « et aujourd'hui, dit-il, son intelligence est tellement affinée, qu'un spectateur ne peut découvrir ni deviner par quelle particularité du toucher j'amène la paralysie, etc. »

C'est au point qu'il pourrait croire lui-même

qu'il agit par la pensée, s'il ne savait que cette dernière se trahit involontairement dans les mouvements musculaires.

Quant aux caractères de l'hypnotisme de J... ils diffèrent à la fois de ceux que présentent les sujets de l'école de la Salpêtrière et de l'école de Nancy.

Déjà fortement intrigué par ces différences, il eut l'occasion d'observer quelques sujets qui avaient passé par les mains de Donato, types étranges, tous coulés dans le même moule et formant une catégorie bien définie d'hypnotisés aux manifestations extravagantes. « En les voyant je fus dérouter, dit M. Delbœuf. C'est alors que l'idée me surgit tout à coup, que leurs façons d'agir tenaient peut-être au genre d'éducation qu'ils avaient reçue. D'induction en induction, j'en vins à me dire que si les sujets de la Salpêtrière et ceux de Nancy présentent des différences si remarquables, elles étaient vraisemblablement venues à la suite d'un certain genre d'entraînement en partie voulu, en partie inconscient, en partie accidentel. Les opérateurs auraient été inspirés par les premiers résultats obtenus et se seraient attachés à les obtenir dans la suite, les croyant essentiels et caractéristiques ; les sujets ainsi influencés et presque guidés, auraient, à leur tour, servi de modèles aux nouveaux venus qui les voyaient ou en entendaient parler ; il se serait de cette manière institué un enseignement latent appuyé sur des traditions différentes suivant les milieux, et ainsi auraient pris naissance ces espèces d'écoles aujourd'hui en conflit. »

Cette idée du rôle joué par l'éducation et l'imitation dans la formation des habitudes propres aux diverses catégories d'hypnotisés une fois née dans son esprit, il résolut de la soumettre au contrôle de l'expérience.

Il mit en rapport avec J... la sœur de celle-ci M... qu'il avait déjà soumise à l'hypnotisation sans résultats intéressants. Elle était restée fruste ; elle s'endormait, mais c'était tout. Une fois endormie en présence de sa sœur son éducation fut parfaite en trois ou quatre séances. M. Delbœuf lui fit voir ce que c'était que la léthargie, la catalepsie, la contracture ; il lui montra comment J... s'endormait à la parole, et M... fut bientôt aussi susceptible que sa sœur et présenta les mêmes phénomènes avec les mêmes particularités.

Mais M... était un sujet neuf ; il restait à l'expérimentateur à voir s'il pourrait — et dans quelle mesure — modifier les habitudes prises par un sujet sous l'influence d'un premier hypnotiseur. Il choisit pour ces essais trois jeunes gens, A. B. C. qui avaient été *fascinés* par Donato.

(1) *Revue Philosophique* d'août 1886. De l'influence de l'éducation et de l'imitation dans le somnambulisme provoqué.

Hypnotisés à la façon première, par le regard, ils offrirent ces manifestations bizarres et violentes de tous les sujets de Donato ; mais mis en présence de M... et de J... ayant vu la manière dont elles s'endormaient, les modifications somatiques et psychiques que leur faisait subir à volonté leur hypnotiseur ; convaincus que ce dernier possédait sur eux le même pouvoir, ils présentèrent bientôt la même *physionomie somnambulique* que leurs modèles. Dans un cas, même il suffit d'expliquer à B... comment J... et M... se comportaient et de faire une représentation fictive de leurs faits et gestes pendant le sommeil, pour qu'il changeât ses habitudes hypnotiques, et prît celles qu'on venait de lui décrire.

« Il résulte des expériences qui viennent d'être exposées, dit M. Delbœuf en terminant, que les hypnotisés sont éminemment faciles à conduire par l'exemple, par la parole, par le simple désir. Qu'y a-t-il à cela d'étonnant puisque la plus légère indication leur donne des suggestions d'une précision et d'une force étonnantes ? L'existence de plusieurs écoles d'hypnotisme n'a donc rien que de naturel et de facilement explicable. Elles doivent leur naissance à l'action réciproque des hypnotisés sur les hypnotiseurs. Seulement leur rivalité n'a aucune raison d'être : elles sont toutes dans le vrai. Jamais on ne pourra appliquer à meilleur propos l'axiome éclectique que la vérité est relative aux temps et aux lieux. Nous pouvons ajouter : et aux personnes. »

On a tenté d'autres explications pour rapprocher les doctrines des écoles opposées. M. Pierre Janet, (1) par exemple, ayant observé que les trois états primitifs types de M. Charcot, se relient par une série de phases intermédiaires (il en a observé six, mais leur nombre n'a rien de fixe) de manière à faire du sommeil hypnotique une unité, un cercle continu, et ayant provoqué ces différents états (neuf en tout par conséquent) à l'aide d'un même procédé, le souffle dirigé sur les yeux, dont il graduait l'emploi, se demande si toutes les phases du somnambulisme, ou même toutes les espèces de somnambulisme que l'on a pu rencontrer et décrire ne seraient pas des degrés différents de ce sommeil unique auquel pour diverses raisons s'arrêtent tels ou tels sujets. Il voit dans cette conception, si elle pouvait être vérifiée par d'autres recherches, le moyen de rendre compte des divergences doctrinales signalées.

Tenons-nous en là dans l'énoncé des tentatives

(1) *Revue Scientifique* du 8 Mai 1886. Les phases intermédiaires de l'hypnotisme.

faites dans le but de mettre d'accord les diverses écoles d'hypnotisme.

Il faudra maintenant peut-être, essayer de concilier à leur tour tous les essais de conciliation. La solution du problème, on le voit, n'est pas imminente.

Si ceux qui font de l'hypnotisme une étude spéciale, sont obligés de rester dans l'incertitude, il n'est guère permis aux autres — amateurs ou simples curieux — de se prononcer. Nous nous contenterons donc en terminant — quoique ce soit inutile et que personne ne nous le demande — de témoigner de la tendance de notre esprit, à accorder plus de crédit aux explications conciliatrices qui font intervenir — telle celle de M. Delbœuf — comme élément principal, la suggestion volontaire ou involontaire sous ses formes multiples.

(*La Vie Posthume.*)

Dr E.

PHILANTHROPIE.

M. Edouard Remy, directeur des usines de Wygmael, vient de doter les hospices civils de Louvain d'une somme de deux cent mille francs pour l'érection d'un hospice pour aveugles et incurables.

« Les heureux de ce monde, à dit cet homme généreux, n'ont pas le droit de jouir seuls des faveurs du sort et leur devoir est de venir en aide à l'infortune dans la limite de leurs ressources.

» Nous prouverons ainsi aux classes déshéritées que nous ne sommes pas insensibles à leurs souffrances, et, peu à peu, avec le concours de tous les gens de bien, nous résoudrons, dans notre bonne ville de Louvain, ces questions sociales qui s'imposent, malheureusement d'une manière inquiétante, dans plusieurs contrées. »

M. Remy a exprimé l'espoir de voir son exemple suivi.

Rappelons à ce propos les actes de philanthropie éclairée dus à deux concitoyens qui ont aussi compris ici-bas la mission, les devoirs qu'impose la richesse.

La côte belge de la mer du Nord voyait s'inaugurer il y a deux ou trois ans un établissement modèle destiné à recevoir en traitement les nombreux enfants rachitiques qui encombraient précédemment les hôpitaux.

Les bienfaits de cette institution — due à une liberté testamentaire de M. R. de Grimberghe — n'ont pas tardé à produire leurs fruits : des pauvres êtres souffrants souvent déshérités de la nature, considérés comme des rebuts de l'humanité, recouvrent rapidement et gratuitement

la santé sous l'influence de l'atmosphère maritime.

Soulager l'humanité souffrante est aussi le but que poursuit un richissime israélite, M. Montefiore, fondateur de l'Institut électrique annexé à l'Université de Liège. Le sénateur belge qui porte si noblement un nom vénéré en Angleterre a fait construire entièrement de ses deniers un asile destiné à procurer aux enfants pauvres le bien-être nécessaire à la santé pendant la période de la convalescence. C'est à Esneux, à deux lieues de Liège, dans un des plus beaux sites de la Belgique, que s'élève cet asile doté richement et inauguré naguère en présence des autorités appelées plus tard à en prendre possession.

M. Montefiore, associant à ses idées généreuses et pratiques la digne compagne d'une vie consacrée à la bienfaisance, a résumé la pensée créatrice de l'œuvre dans son discours inaugural.

Nous y lisons ce qui suit :

« Les pouvoirs publics ont installé des hopitaux, des asiles pour rachitiques, mais ils ne peuvent pas donner les subsides nécessaires pour établir des asiles de convalescents, parce que, au moment même où les soins les plus délicats seraient nécessaires aux enfants, il faut faire place dans les hopitaux à d'autres malheureux qui réclament des soins plus urgents.

« Il est certain que dans de pareilles conditions les enfants deviennent faibles et contractent des maladies dont ils ne peuvent que difficilement se relever plus tard parce qu'ils sont renvoyés avant leur complète guérison, chez leurs parents, lesquels ne peuvent leur donner les bons soins nécessaires pendant cette dernière période de leur maladie.

« Nous nous sommes dit qu'il incombait à ceux qui peuvent le faire de secourir ces enfants et de multiplier les efforts pour donner ce qui manque à ceux qui en ont besoin. »

La bienfaisance est un champ sans limites.

Dans nos milieux industriels, il nous a été donné souvent de constater combien est dure la condition des *Invalides du Travail*. L'enquête ordonnée par le gouvernement a révélé des détails écœurants sur la misère noire des *machines humaines* arrivées à l'épuisement complet.

Puissent les généreux exemples donnés par MM. Remy, de Grimberghe et Montefiore combler une lacune regrettable. Puisse l'esprit de philanthropie inspirer un jour aux nombreux financiers de notre pays l'idée d'une association à créer en vue de l'érection d'un grand établissement hospitalier pour la vieillesse malheureuse !

Nous voulons croire que l'égoïsme n'est qu'apparent chez bien des hommes à qui la fortune a

souri et qu'il suffirait d'un appel pour remuer utilement des sentiments qui sont déposés au cœur de tout être humain.

BIBLIOGRAPHIE.

Le Spiritisme (Fakirisme occidental,) par le docteur Paul Gibier, tel est le titre d'un ouvrage que vient de publier la librairie Doin, 8, place de l'Odéon, à Paris. (400 pages avec figures et planches, prix : 4 francs.)

Après avoir été exploité par les charlatans, les phénomènes dits spirites viennent enfin d'être étudiés sérieusement par des savants de plusieurs nationalités, et ce sont ces études que le docteur Paul Gibier résume dans son livre, où il expose, en même temps, ses propres expériences avec le médium américain Henri Slade.

Nous ne connaissons rien de plus troublant, comme on dit aujourd'hui, que la lecture de cet ouvrage et on peut dire qu'en France tout au moins, c'est une véritable révélation. Où allons-nous ? et quelles émouvantes surprises l'avenir réserve-t-il à la science ? Serait-il donné à cette dernière de nous démontrer l'existence de l'âme humaine ?...

L'auteur, évitant les expressions par trop scientifiques, a mis son œuvre à la portée de tout le monde et tous ceux qu'intéresse la question de la vie et de la mort voudront lire *le Spiritisme*. Bien que se tenant sur le terrain scientifiquement positif, le docteur Paul Gibier se contente d'exposer les faits « dans toute leur imposante simplicité, » sans s'arrêter aux différentes hypothèses émises pour expliquer leurs causes.

(*La Nation*.)

M. Slade, le médium américain, a été l'objet de beaucoup d'attaques de la part des savants et des publicistes qui n'avaient pas même assisté à ses séances ou qui y avaient assisté avec le parti pris de prendre le médium les mains dans le sac, ou de surprendre le truc des expériences qu'il produit. Mais jusqu'ici Slade ne s'est pas laissé saisir les mains dans les poches, ni laissé surprendre le truc qui, en réalité, n'existe que dans le cerveau des gens qui se dupent eux-mêmes, soit par ignorance, soit par orgueil. Slade, disons-nous, a laissé partout sur son passage la conviction de la réalité, de la sincérité des phénomènes, qui se produisent en sa présence, et a convaincu les savants consciencieux qui l'ont vu et qui, malgré leur incrédulité, ont voulu pousser les investigations jusqu'au bout. Après Crookes, Wallace, Varley, etc., pour l'Angleterre ; Zöllner,

Weber, Fechner, etc., pour l'Allemagne, M. Paul Gibier, ancien interne des hôpitaux de Paris et aide-naturaliste au musée d'histoire naturelle, vient, sous le titre « le Spiritisme, » de publier le résultat de ses observations dans le domaine du spiritualisme expérimental moderne, observations qui se sont faites principalement chez Slade.

Nos félicitations les plus sincères au docteur Gibier pour la preuve qu'il donne d'un caractère ferme et courageux uni à l'amour de la vérité ; car il y a assez de savants, de publicistes pusillanimes qui ont vu, qui sont convaincus, mais qui craignent le ridicule, le sarcasme que des savants aussi bien que des ignorants déversent sur tous ceux qui témoignent d'une idée nouvelle.

Le livre du docteur Gibier, d'une lecture facile, peut se recommander à tout le monde. Il contient, non-seulement, les documents du spiritualisme moderne, mais reprenant la question de bien loin dans l'histoire, il nous montre le spiritisme chez les Indiens de l'Amérique du Nord, dans la Kabale hébraïque, dans l'Inde, etc., et nous donne, en même temps, des aperçus précis et nouveaux sur la religion de ces différents peuples. Enfin, la dernière partie comprend ses investigations personnelles et une conclusion que nous nous empressons de reproduire en entier.

CONCLUSIONS. — § I.

Nous avons vu précédemment que la question du spiritualisme expérimental a été traitée de différentes façons par les savants. Ceux qui ont bien voulu se donner la peine d'examiner les choses de près et ne se sont pas laissés décourager, dès le début de leurs recherches, par un insuccès ou toute autre cause, ont constaté des faits analogues aux nôtres et ont affirmé leur existence.

Les savants qui, au contraire, n'ont abordé l'étude des phénomènes en question qu'avec des idées préconçues et s'en sont tenus aux expériences peu satisfaisantes qu'ils ont faites tout d'abord ; ceux qui, même sans rien observer du tout, se sont contentés d'emprunter à d'autres une opinion conforme à leurs propres idées, et ont écrit que les phénomènes, dits spiritualistes, n'existent pas, ou, ce qui, dans le fond, revient au même, qu'ils sont le produit exclusif de la fraude, ont été bien prudents et nous devons leur demander compte de leur attitude.

Si les faits annoncés étaient faux, il fallait démasquer leur fausseté par de sérieuses démonstrations et ne pas s'en tenir à des à peu près ; dans ce cas, le manquement aux règles scientifiques froissait les principes de la méthode expé-

rimentale, il est vrai ; mais les conséquences de ce oubli de la bonne ligne ne sont pas graves.

Il en est autrement, si, comme nous le croyons, l'existence, la réalité, de ces mêmes faits est prouvée. Il ne faut pas se le dissimuler, leur portée est immense, et tout en faisant ses réserves, tout en n'avançant sur le terrain qu'à pas comptés, avec toute la prudence d'un explorateur qui cherche une voie sur un sol mouvant, il est bien permis de se demander — *in petto* — ce qu'il y a derrière ces phénomènes étranges, dont les manifestations troublantes vont tourmenter la science moderne, plus que ne l'ont fait aucune des découvertes dont elle a eu à s'occuper jusqu'ici.

Alors, ceux qui, revêtus d'un caractère scientifique, sont venus nous dire que ces faits n'étaient pas, sont coupables de lèse-progrès et fauteurs d'obscurantisme.

Il est dit que Salomon aura encore longtemps raison, et aujourd'hui, comme de son temps, il pourrait trouver qu'il n'y a rien de neuf sous le soleil : les plus grandes découvertes faites dans notre monde moderne ont été, à leurs débuts, niées, rejetées, conspuées ; les plus grands bienfaiteurs de l'humanité ont été bafoués, persécutés avant d'être sacrés grands hommes (quand ils le furent) après leur mort. Il était nécessaire que la découverte, (ou plutôt la *redécouverte*) des faits exposés dans ce travail subît le même sort que toutes les autres, sans quoi nous ferions peut-être difficulté de lui accorder attention, quand son tour sera venu.

Il est certain que ces choses, nouvelles pour nous, vont nous obliger à penser et qu'elles reculent bien loin les limites de notre champ d'études de la physiologie psychologique. Nous voilà loin du sentier tracé par Schopenhauer et ceux de son école. Faut-il le regretter ? Est-ce que nous devons considérer ce philosophe broyeur de noir comme l'apôtre infaillible de la vérité ? Que non pas ! Et du reste, ne nous a-t-il pas mis en garde contre lui-même ? Écoutons plutôt ses propres paroles redites par l'un de ses plus illustres disciples : « La vérité, a dit Schopenhauer, n'est pas une courtisane sautant au cou de qui la dédaigne ; au contraire, c'est une belle, si fière, que même celui qui lui sacrifie tout ne peut être sûr de la posséder (1). » L'a-t-il possédée, lui ?

Il est évident que les faits récents qui se sont produits dans l'ordre psychologique, à commencer par ceux de la suggestion, font singulièrement perdre du terrain aux *métaphysiciens maté-*

(1) Büchner. Discours pour l'inauguration de la statue de Diderot. Paris.

rialistes. Mais est-ce à dire que les *métaphysiciens spiritualistes* y trouveraient leur compte? Posons quelques questions :

Les phénomènes, dits spiritualistes, auraient-ils la prétention de nous donner la preuve *matérielle* de l'existence de l'âme? Nous savons qu'un écrivain, M. Emile Zola, si nous avons bonne mémoire, a dit quelque part que, s'il y a un Dieu, la science le découvrira; mais le savant, aidé du *fakirisme* ou *modern spiritualism*, ce qui est tout un, dira-t-il un jour avec le poète : *non omnis moriar* (je ne mourrai pas tout entier!) en démontrant l'existence de l'âme humaine en même temps qu'il découvrira l'âme du monde?

Nous avons montré que le spiritisme et le fakirisme n'étaient qu'une seule et même chose et que la base de la religion des brahmes de l'Inde était l'évocation des âmes des ancêtres et l'étude de phénomènes analogues à ceux qu'a publiés M. William Crookes et aux nôtres. Est-ce à dire encore que les prêtres de Brahma devront un jour prendre possession de nos églises chrétiennes pour en faire des pagodes consacrées au culte de l'humanité posthume? Non, non; nous avons foi dans la Science et nous croyons fermement qu'elle débarrassera à tout jamais l'humanité du paritisme de toutes espèces de brahmes, et que la religion, ou plutôt la morale devenue scientifique, sera représentée, un jour, par une section particulière dans les académies des sciences de l'avenir.

Qui sait si ce n'est pas par l'étude des phénomènes psychiques que nous arrivons à mettre en pratique le fameux connais-toi toi-même, qu'on nous prêche en vain depuis plusieurs milliers d'années, sans savoir au juste ce qu'il signifie?

N'importe! il y a des faits, ne nous laissons pas de le dire, des faits positifs, inéluctables; Robert Hare et des centaines d'autres en ont apporté; Russel Wallace, Boutlerow et Zöllner, après W. Crookes et la Société dialectique de Londres, en ont fourni à pleines mains; nous-même apportons notre contingent d'observations et d'expériences. Nous ne pouvons pas reculer, les faits sont là qui nous pressent; nous avons beau nous débattre et dire : « Ce n'est pas possible; » ils nous répondent : « Non, cela est. » Nous objectons un « mais, » on nous réplique encore par un « fait, » et, comme l'a dit Russel Wallace, « les faits (puisqu'il faut encore prononcer ce mot odieux à ceux qui ne veulent pas voir) « les faits » sont des choses opiniâtres. » En effet, on peut en plaisanter durant une séance d'académie; ils s'éclipsent pendant quelque temps; puis, un beau jour, ils reparassent narquois, et ceux qui n'ont pas voulu les voir jadis, seront parfois

enchantés de les découvrir demain. « *Errare humanum est.* »

Disons donc toute notre pensée : non, ces phénomènes surprenants, inexplicables par la comparaison avec le peu que nous savons, ne démontrent pas d'une manière absolue que la mort met en liberté le *moi conscient* persistant. Mais serons-les de près, ces phénomènes, étudions, cherchons, expérimentons et, au bout de nos recherches, si nous trouvons quoi que ce soit, fussent des « esprits, » proclamons-le.

Pour notre part, nous sommes bien décidé à ne pas laisser perdre une occasion de rechercher la VÉRITÉ et de la faire connaître si, quoi qu'en pense Schopenhauer, nous avons le bonheur de la posséder un jour. Tel est le devoir; et l'intérêt de l'humanité le commande.

L'exemple des brahmes est là pour nous enseigner qu'il y a plus de danger à cacher la vérité qu'à la faire connaître : ils ont voulu la garder pour eux, en la voilant sous la fiction, mais ils ont abruti le peuple; la fiction s'est tellement épaissie autour de la vérité qu'ils ne l'ont plus reconnue eux-mêmes, et qu'ils ont été atteints, en fin de compte, par l'abâtissement général, qui était leur œuvre.

Mais s'il est salulaire de faire connaître la vérité — avec tous les ménagements voulus : la joie fait peur — est-il bon que tout le monde se mêle de la chercher? Nous ne le croyons pas, en thèse générale, mais c'est surtout en matière de « psychisme expérimental » qu'il faut être prudent. Tout d'abord, dans l'intérêt de la vérité même, il ne faut pas que les premiers venus se mêlent d'étudier un sujet aussi délicat; mais c'est surtout pour les individus qu'il est nécessaire de déconseiller les pratiques du spiritualisme expérimental. Il faut, en effet, être fortement trempé et sûr de ses bons antécédents héréditaires au point de vue cérébral, si on ne veut pas voir sa raison ne plus revenir à la suite d'une « envolée, » ou s'ébranler dans des dialogues troublants avec l'invisible. Cependant, nombre de familles jouent avec ce feu de la folie, et des « évocations » se font journellement devant de jeunes enfants, quand on ne les oblige pas, les pauvres! à faire partie du « cercle magique. » De tout temps, depuis les brahmes jusqu'aux initiés de la kabale, tous les hommes qui se sont occupés de ces choses mystérieuses en ont formellement défendu la pratique à ceux que des épreuves sérieuses ne désignaient pas comme capables de résister aux émotions terribles qu'elles peuvent causer.

Il est de notre devoir de signaler le péril inhérent aux expériences de psychisme avec lesquelles

on joue cependant sans se douter du grand danger qu'elles font courir.

Mais il est désirable qu'une société se forme pour étudier cette « nouvelle branche de physiologie psychologique, » afin que nous sachions le plus tôt possible ce que nous devons penser sur ce sujet, dont la portée pourrait être bien haute. Nous ne craignons pas de le redire encore : rien n'intéresse autant l'humanité ; aussi faisons-nous appel aux bonnes volontés sérieuses, et de notre côté, nous nous mettons à la disposition des penseurs et des hommes d'initiative, disposés à jeter les bases d'une association dont les moyens d'investigation puiseront, dans la collectivité, une force puissante à plus d'un titre.

Les observations que nous avons faites dans les différents milieux où nous ont conduits les besoins de cette étude nous font désirer la formation d'une société comme celle dont nous parlons, car de ces observations il résulte ceci : c'est que si la lumière n'est pas faite bientôt sur les phénomènes mystérieux, mais parfaitement naturels selon nous, que nous avons étudiés, ils seront exploités ; nous allons être envahis par un charlatanisme éhonté qui, malgré l'apparent scepticisme de notre époque, mettra la crédulité publique en coupe réglée. Nous avons mille preuves de ce que nous avançons ; il y a déjà un commencement d'exécution de cette honteuse exploitation qui promet de jolis résultats pour l'avenir, si les honnêtes gens ne s'en mêlent pas.

A l'œuvre donc ! car il n'est plus permis de traiter par le persiflage et la raillerie faciles un sujet aussi grave. Il y a des faits positifs : la métaphysique ne peut rien contre eux, et lorsque nous entendons dire que ces faits ne sont pas possibles cela nous remet en mémoire la réflexion de Pascal sur le jugement de Rome, qui condamnait l'opinion de Galilée touchant le mouvement de la terre : « Ce ne sera pas cela qui prouvera qu'elle demeure en repos... Tous les hommes ensemble ne l'empêcheraient pas de tourner et ne s'empêcheraient pas de tourner avec elle. »

Lorsqu'un fait est, tous les hommes ensemble ne pourraient l'empêcher d'être. (*La Liberté*).

* * *

Immortalisme et Libre-Pensée. Paris, librairie des sciences psychologiques, 5, rue des Petits-Champs. Prix : 30 centimes. Sous ce titre, M. Emile di Rienzi a réuni dans une brochure le remarquable rapport adressé par lui au Congrès international de la Libre-Pensée et qui a été publié dans la *Revue spirite*.

* * *

Le Spiritisme démontré par la Bible en 36 ques-

tions, par un spirite illettré. Liège, imprimerie G. Bertrand, boulevard de la Sauvenière, 20. Cette petite brochure de propagande a été écrite à la suite de discussions contre le spiritisme de la part de quelques évangélistes appartenant à l'église de la rue Lambert-le-Bègue. S'adresser pour les commandes et communications à M. Rongé, 73, rue Pierreuse.

NOUVELLES.

Une dame demeurant près de Salem (Orégon) fut étonnée récemment en voyant l'esprit de son beau-père près de son lit. Elle en fit part à son mari, couché à son côté. « Nonsense ! répliqua-t-il, mon père n'est pas mort. » « Mais je suis mort, répondit l'apparition, et une dépêche vous en informera aujourd'hui même. Je mourus à San Francisco hier. Mais le corps seul meurt ; un mouvement se fait rapidement jusque dans votre propre ville de Salem grâce auquel le monde connaîtra bientôt la vérité à cet égard. »

En rapportant ce qui précède l'*Advance Thought* ajoute : « La dépêche annonçant le décès fut reçue. La dame est un membre de l'église orthodoxe et n'avait jamais cru à la communication des esprits. » (*Banner of Light* du 9 octobre.)

* * *

Il y a quelques années, un évêque de Baltimore eut la sincérité d'avouer, dans un rapport qu'il fit sur l'état du spiritisme en Amérique, que le nombre de ses adeptes s'élevait au chiffre de *onze millions*. Depuis le nombre s'en est considérablement accru, et si un nouveau recensement se faisait aujourd'hui, on constaterait qu'il s'est augmenté de plusieurs millions. Qu'on ajoute à ce nombre les spirites de l'Amérique du Sud où notre doctrine est largement professée, à en juger par la quantité de journaux et de revues qui se publient dans ces contrées, ceux de toutes les nations de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Australie et nous aurons un contingent de spirites suffisant pour donner à réfléchir à tous les adversaires de notre doctrine qui crient sur les toits que le spiritisme n'est qu'une maladie passagère de l'espèce humaine dont le bon sens et la réflexion auront facilement raison. (*Moniteur spirite*)

* * *

La statistique municipale de Paris a constaté dernièrement que le nombre des funérailles purement civiles, ce qui ne veut pas dire athées, dépassait cinquante pour cent.

Liège. — Imp. du *Messenger*, rue de l'Etuve, 12.

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME

QUESTIONS SOCIALES

MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messageur* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messageur**, à Liège.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de M^r H. SAIVE.

ABONNEMENTS :

Belgique fr. 3-»»

Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner à Paris à la Société scientifique du Spiritisme rue Neuve-des-Petits-Champs, 5.

SOMMAIRE :

La cité chinoise. — Communication. — Franc-Maçonnerie cléricale. — Un projet d'arbitrage international. — Encore Cumberland. — Le magnétiseur Ferry. — Les témoignages des professeurs Tornebohm et Edland. — Nouvelles.

LA CITÉ CHINOISE

ANALYSE. (Suite. (1))

En Chine, il n'y a point de grande industrie. Les industries qui ont le plus besoin de capitaux, comme les forges et les fonderies de fer, marchent dans ce pays avec des fonds de 50 à 100 mille francs et le plus souvent ce capital est fourni par trois ou quatre associés. M. Simon dit qu'il connaît au *Sé-tchuen* une fonderie qu'avec un capital de 50 à 60 mille francs produit de 40 à 60,000 kilogr. de fonte par jour. Quand la fonte a été de quarante mille kilo., on arbore un pavillon rouge à l'une des cheminées. A quarante cinq mille, on ajoute à la solde des ouvriers deux onces de viande. A 50,000, quatre onces. A 60,000, quatre onces et deux verres de vin de riz ou de sorgho. Cette fonderie occupe douze ouvriers à la fabrication et qui ont droit à ces largesses ; elle en emploie trois cents pour l'extraction et le transport du minerai.

La forme de travail que les chinois préfèrent et qui est le plus en usage, c'est le travail à la pièce ou à l'entreprise.

Très souvent, dans certaines industries, les patrons s'associent leurs principaux ouvriers ou leur font une part dans les profits.

Les diverses professions forment des corpora-

tions ; patrons d'un côté, ouvriers de l'autre, où toutes les contestations sont réglées par arbitrage et où tous ceux qui en font partie sont assurés, sur les fonds recueillis par cotisation, d'obtenir l'assistance dont ils peuvent avoir besoin.

Les femmes travaillent peu en dehors de la famille. Quand elles sont forcées de quitter leur famille, elles entrent dans d'autres comme domestiques et y sont traitées comme des parentes.

C'est en agriculture que les conditions générales de la civilisation chinoise sont particulièrement favorables au jeune paysan. De quoi a-t-il besoin ? De crédit ? Le propriétaire qui lui confie sa terre sait très bien qu'il ne la détruira pas ; tout au plus peut-il lui demander d'en assurer le loyer ; mais avec vingt-cinq francs il en affermera une quantité suffisante pour commencer et l'on sait quel trésor c'est que la terre chinoise. Il a besoin d'outils ; une bêche lui suffit. Il a besoin d'engrais ; la terre se nourrit de ce qu'il rejette chaque jour. Il a besoin de vivre en attendant la récolte ; les récoltes se succèdent de mois en mois. Et s'il grêle, n'a-t-il pas là dans quelque coin, semées d'avance et déjà grandes, d'autres plantes toutes prêtes à être repiquées pour remplacer celles détruites par la grêle. Un mois de perdu, six semaines au plus, voilà tout. « Quelle différence, ajoute M. Simon, entre l'agriculture chinoise et la nôtre ! Les engins des agriculteurs chinois sont bien moins puissants, moins pesants, moins brutaux que les nôtres. Leur charrue est tout en bois ; le versoir est de bois, sauf quelquefois une petite pointe en fer, quand il y a des pierres à écarter ; le coutre même est le plus souvent en bois. Leurs systèmes, leurs méthodes, leurs procédés, sont moins savants que les nôtres. En tout cela nulle prétention. Ils ne forcent pas la terre comme nous, ne la maltraitent pas, ne la

(1) Voir le *Messageur* à partir du 1^{er} août 1886.

violotent pas... Ils ne lui demandent rien qu'ils ne lui rendent aussitôt. »

Et M. Simon raconte un peu plus loin, comment il se fait que depuis des siècles l'agriculture chinoise suffit à faire vivre cette nation dont les habitants se comptent par centaines de millions. Un semblable résultat est le fait de l'emploi judicieux de l'*engrais humain*, et du *repiquage*.

Les Chinois ne sèment point leurs grains à la volée, ainsi qu'on le fait en Europe. Ils les sèment en pépinières dans un coin d'où il est facile de chasser les oiseaux. Ils les repiquent ensuite quand les plantes ont atteint quelques pouces de hauteur, alors il n'y a plus de danger. C'est aussi par le repiquage qu'ils obtiennent plusieurs récoltes, chacune d'elles n'occupant le sol que pendant un temps très court.

Je n'ai fait qu'esquisser ce que dit de l'agriculture chinoise M. Simon, et à ce point de vue aussi bien qu'à tant d'autres, son livre présente un véritable intérêt; surtout si l'on tient compte d'une chose, c'est que M. Simon a été l'un des bons élèves de l'*Institut national agronomique de Versailles*, et que comme tel il est jugé très compétent en matière agricole.

En opposition avec ce qui se passe en Chine depuis plus de trente siècles (du temps de la dynastie des Tchéou, laquelle a commencé 1184 ans avant notre ère) on peut indiquer ce qui existait encore en France en 1644 et jusqu'en 1789.

Voici ce qu'on trouve dans un article sur la Touraine intitulé : *Les populations rurales de la France*, par M. Baudrillart, membre de l'Institut. (*Revue des deux mondes*, 1^{er} août 1886).

Je ferai remarquer qu'il s'agit de la Touraine, c'est-à-dire de cette partie du territoire qu'on appelle le *Jardin de France* et qui, sous tous les rapports, est un sol privilégié par la nature. Je ferai remarquer en outre que ce qui va suivre se passait sous les règnes de Louis XIV, Louis XV et de Louis XVI. Je cite *passim* :

« En 1644, les paysans furent réduits au pain d'avoine, de pois, de vesce et ensuite au gland, au pain de racines de fougères, à la moelle des troncs de choux et aux herbes crues. Et comme tout cela leur manqua à la fin, ils furent obligés d'abandonner leurs demeures et d'errer çà et là dans les pays voisins où l'on pouvait leur faire la charité, ce qui causa la mort à plusieurs. (*Histoire de l'Abbaye de Marmoutier*, par Dom Martène) »

« Les détails qu'ajoute Dom Martène sur les maladies causées par le manque ou les vices de l'alimentation, sont ceux-là même qui avaient frappé l'évêque Grégoire de Tours environ onze siècles auparavant. En 1645, la mortalité emporta plus de cinquante mille personnes en fort peu de temps, et cette crise terrible n'est pas seule. »

« Les crises agricoles, crises de travail et crises de subsistance ne cessent de revenir en effet après d'assez courts intervalles. Les métayers ne peuvent s'acquitter; il faut

leur faire des remises. L'Abbaye de Marmoutier en accorde aux métayers de Chêze, de la Mulletière, de St Barthélemy « à cause des grandes stérilités » des années 1791, 1712, et de l'impossibilité de semer pour 1713. Le 6 octobre 1751, la ville de Tours demande au moins de lui prêter quatre mille livres afin de pourvoir en partie à l'achat de grains nécessaires à la subsistance des pauvres dans ces temps de disette; et deux ans plus tard, en mars 1753, l'Abbaye emprunta environ douze cents livres pour acheter du blé et du vin, « la récolte ayant fait défaut. » On verra beaucoup plus tard, au mois d'avril 1789, ses officiers municipaux de Tours calculer : que pour alimenter jusqu'à la récolte, la ville et ses environs, « il faudrait au moins trois cents fournitures de blé, estimées à 180,000 livres. »

Et si aujourd'hui en France et dans d'autres pays d'Europe on n'a plus à craindre des famines, ce n'est point parce qu'on est toujours sûr que la récolte en blé et autres céréales sera suffisante; c'est seulement parce que la pomme de terre fournit un suffisant appoint à l'alimentation.

(A suivre.)

D^r WAHU.

COMMUNICATION.

Solidarité entre incarnés et désincarnés.

Ne croyez pas ceux qui vous disent qu'à la suite de leur désincarnation les esprits cessent, après un intervalle plus ou moins long, toute relation avec les incarnés, et se désintéressent de ce qui se passe dans le monde des vivants. Cette théorie est fautive et en complète opposition avec le grand principe de solidarité sur lequel repose la création entière. Comme on vous l'a dit, lorsque nous avons quitté le corps matériel, nous sommes les « invisibles », mais nous ne sommes pas les « absents ». Il ne faut pas se figurer qu'aussitôt après la mort nous allions habiter une région éloignée où nous restons confinés comme dans un lieu d'exil d'où il nous serait impossible de communiquer avec notre ancienne patrie. Non, il n'en est pas ainsi : et bien petit est le nombre des esprits qui, après leur existence terrestre, passent subitement dans un monde plus élevé et abandonnent définitivement leur précédente demeure. Et encore, il n'est pas toujours impossible à ceux-ci de revenir vers leurs anciens amis pour les consoler, les encourager et leur faciliter par l'émission de leurs bons effluves les moyens de monter jusqu'à eux.

Mais la plupart d'entre nous, après la mort, restons à vos côtés; nous habitons l'éther qui pénètre toute substance et dans lequel vous nagez vous-même avec la matière comme dans un immense océan. A l'aide de cet élément d'une subtilité telle que la moindre de nos pensées le met en vibration, nous pouvons facilement faire im-

pression sur vos organes, et surtout sur le cerveau qui est le centre matériel de toutes les perceptions soit qu'elles se transmettent par l'intermédiaire des nerfs, soit qu'elles vous arrivent par le fluide éthéré. Ainsi ceux qui soutiennent que l'homme est inaccessible à l'action des esprits connaissent mal les éléments sur lesquels agissent les désincarnés. En outre, à côté des preuves pour ainsi dire physiques résultant de l'étude des propriétés de l'éther, il y a les preuves morales qui sont autrement évidentes et de nature à entraîner une conviction inébranlable.

En effet, il suffit de réfléchir un moment pour reconnaître qu'il n'est pas possible que la mort supprime brusquement et pour toujours tous rapports entre des êtres qui se sont aimés, ont souffert ensemble, et ont été trop souvent les uns pour les autres une occasion de perversion et de chute. A qui fera-t-on croire, par exemple, que la mère qui a chéri ses enfants jusqu'à sacrifier sa vie pour leur assurer toutes les douceurs de l'existence, tandis qu'elle-même se soumettait volontairement aux plus dures privations; à qui persuadera-t-on, dis-je, que cette mère, après que la mort l'a frappée, va renoncer subitement aux préoccupations de toute sa vie et se désintéresser du sort de ses malheureux enfants qu'elle laisse privés de ses soins affectueux sans savoir s'il se trouvera une âme compatissante pour essayer de remplir auprès d'eux la tendre mission de la mère absente? Mais s'il était possible que cette immense affection pût s'éteindre tout d'un coup, il vaudrait mieux mille fois que la personnalité fut anéantie: c'est bien là un système inventé par les malheureux que la dureté de leur existence a poussés à souhaiter leur absorption dans le *Nirvana* pour n'être pas obligés de renaître, et se soustraire ainsi aux misères et aux souffrances de leur déplorable condition sociale! On dit que le spectacle de la douleur des êtres chéris serait un supplice intolérable pour les esprits désincarnés. Mais demandez à toutes les mères, demandez-leur si elles n'aimeraient pas mieux voir souffrir leur enfant que d'être entièrement privées de sa vue et d'être forcées de cesser tout rapport avec lui! Et elles vous répondront d'une voix unanime: « Tout plutôt que le supplice de l'absence éternelle! Tant que je pourrai entendre les cris de douleur de mon fils, tant que l'éther me portera les tressaillements de sa souffrance, je saurai au moins qu'il existe et il me sera permis de conserver l'espoir qu'un jour viendra où nous serons réunis à nouveau pour ne plus nous quitter. » Et ensuite l'amour maternel est si héroïque qu'aucune mère, même en constatant l'impossibilité matérielle d'impressionner les

sens de son fils chéri ne désespérera de réagir sur lui par ses ardentes aspirations, de prendre pour elle une partie de ses maux, et de l'aider ainsi à traverser les jours mauvais de l'exil terrestre.

Et cet amour de la mère pour son enfant, beaucoup d'esprits l'éprouvent pour des incarnés avec lesquels ils ont contracté des liens spirituels; et si leur intervention ne se traduit pas par cette sollicitude constante qui caractérise la tendresse maternelle, il n'en est pas moins vrai qu'il est bien peu d'incarnés sur la terre qui n'aient dans les espaces des amis s'intéressant à eux et dont l'action fortifiante les soutient plus souvent qu'on ne croit au milieu des épreuves de la vie.

Et cela se comprend très bien; nous tous qui formons la population spirituelle de notre globe, nous faisons partie avec vous d'un groupe d'esprits qui autrefois avons violé la loi divine en refusant de suivre les conseils et les exemples des guides que Dieu avait préposés à notre direction. Nous avons mis en commun nos mauvaises passions pour nous engager dans la voie perverse qui a abouti à notre matérialisation et nous a liés pour longtemps à cette planète arriérée. Certains d'entre nous ont été les premiers à comprendre combien leur conduite avait été reprehensible; ils se sont alors retournés vers le Maître suprême en criant miséricorde, en se repentant sincèrement de leurs agissements passés. Et notre Père commun dans sa bonté et sa mansuétude infinies a consenti à leur pardonner et à oublier leurs anciens torts; mais à une condition: c'est qu'ils mettront autant d'ardeur à ramener au bien leurs frères égarés qu'ils employèrent autrefois de perversité à les entraîner dans la voie fatale où ils s'étaient eux-mêmes engagés. Ils ont été heureux d'accepter d'être vos anges gardiens pendant qu'ils sont dans l'erraticité et vos messies lorsque Dieu juge à propos qu'ils s'incarnent parmi vous; qu'ils soient visibles ou invisibles, incarnés ou désincarnés, ces esprits ne vous abandonnent jamais. Certainement il ne leur est pas donné de vous épargner toutes vos expiations et d'éloigner de vous toutes les épreuves. Non, il faut que *chacun paie sa dette*; mais ils veillent sur vous et ne manquent jamais de vous assister lorsque le fardeau que vous avez à porter devient trop lourd. Ils manqueraient au plus sacré de leurs devoirs s'ils vous abandonnaient lorsqu'ils ont rompu le lien qui les attachait à la matière; ils reviendraient ainsi à leur ancien égoïsme; et ils savent trop bien combien de peines physiques et de tortures morales leur a coûté cet amour excessif d'eux-mêmes, pour ne plus retomber sous son empire.

Courage donc, amis de l'incarnation! Adressez-vous à nous, confiez-nous vos afflictions et solli-

citez notre secours. Nous sommes toujours prêts à faire le nécessaire pour alléger votre charge afin que vous puissiez aller jusqu'au bout de l'épreuve choisie et recueillir tous les fruits de votre expiation terrestre.

Par Médiumnité,
CÉPHAS.

FRANC-MAÇONNERIE CLÉRICALE.

Nous avons trouvé dans une Revue spirite de Lérida, Espagne (*El Buen Sentido*, du 25 mai 1886) un curieux document, qui prouve que le progrès s'effectue malgré tous les obstacles que lui opposent les esprits mal intentionnés.

Voici ce document :

« FRANC-MAÇONNERIE CLÉRICALE. — L'on doit au journal *le Libéral*, la découverte de la pièce secrètement imprimée en 1879 et que nous reproduisons : »

« Société sacerdotale d'assurance sur la vie, sur l'honneur et sur le decorum, contre le despotisme des Evêques et autres Ordinaires. (Cette circulaire a été tirée à 20,000 exemplaires et a été envoyée à tous les prêtres d'Espagne). »

« Cette société, établie partout dans le pays, a pour but de délivrer le prêtre de la misère à laquelle souvent le réduit la tyrannie de l'Evêque, lorsqu'il ne se prête pas à ses caprices, et de le mettre à l'abri de la note infamante avec laquelle, sous prétexte d'observance de la discipline, on le jette sans pitié au milieu de la société civile, dans laquelle, par malheur, l'évêque est encore considéré comme un personnage, et le prêtre, calomnié et persécuté, considéré comme un MAUDIT. »

« Une modique souscription mensuelle de quatre réaux (un franc) suffira pour que chaque prêtre reçoive douze réaux par jour en province et vingt réaux à Madrid, à partir du jour où il sera suspendu *ex informata conscientia*, c'est-à-dire en vertu du despotisme arbitraire de l'Ordinaire et sans employer les voies de droit dont on doit s'inspirer dans toute correction fraternelle selon l'Evangile et en tenant compte du respect que la société moderne a pour la personnalité humaine. »

« Vingt prêtres compétents dans toutes les branches des sciences humaines, et qui ont des relations avec la tribune, avec la presse et avec le barreau, défendront le prêtre contre la tyrannie Episcopale au moyen de brochures, de livres, de manifestes, de journaux et à l'aide des tribunaux, et cette société supportera les frais qu'occasionnerait la défense complète du prêtre inculpé. » « Si, dans la ville que vous habitez, les

prêtres répondent ainsi qu'il y a lieu de l'espérer, à cet appel que leur font leurs camarades et frères de Madrid, vous vous occuperez immédiatement à former la *Junte succursale*, d'après les instructions ci-jointes, et vous nous enverrez la liste des souscripteurs, afin que nous fassions connaître publiquement d'ici à peu de temps, au moyen du journal qui sera notre organe, que le clergé espagnol ne veut plus être comme il l'a été jusqu'à présent, le *Paria* de sa nation; et que, de même que le clergé français, anglais, allemand et italien, il désire se sacrifier au bien des âmes et à l'honneur de l'Eglise de Jésus, mais qu'il ne veut plus être victime de l'orgueil et de l'ambition des *mîtres*. »

« Comptant sur l'activité, le zèle, et la réserve que vous emploierez en faveur de la corporation, nous vous prions de seconder nos efforts apostoliques en prenant pour point d'appui *Celui* que nous servons et dont nous défendons la sainte cause. »

« Nous sommes, avec la plus grande considération, vos affectueux camarades et dévoués serviteurs. »

Madrid, 15 août 1879.

Suivent les signatures du président et du secrétaire de la Société sacerdotale; deux prêtres, l'un docteur, l'autre licencié en théologie dont le journal *Le Libéral* omet les noms par discrétion et pour leur éviter les désagréments qui en résulteraient.

Dans un prochain n° du *Messenger*, nous donnerons la fin de cet article du *Buen Sentido*.

UN PROJET D'ARBITRAGE INTERNATIONAL.

Toutes les nations Européennes souffrent de la folie militaire. Mais pas une n'en souffre autant que la France. Tout compte fait, la France consacre chaque année 944 millions à son armement. Depuis la guerre de 1870, son armée lui a mangé plus de quatorze milliards. Cette situation ne peut se prolonger. Aussi nous enregistrons avec plaisir le projet d'arbitrage international adressé par le Comité français de la Fédération internationale de l'arbitrage et de la paix à l'acceptation de diverses sociétés de la paix, tel qu'il a été publié dans le journal *Le Devoir*. Nous souhaitons vivement que ces idées fassent leur chemin par la presse.

Paris, octobre 1886.

A. M. le Président de la République française.

Monsieur le Président,

Les sociétés de la paix et de l'arbitrage international, représentées par les soussignés, ont l'honneur de vous soumettre la proposition suivante, dont elles envoient en même temps

une ampliation à M. le Président du Conseil, ministre des affaires étrangères.

Exposé des motifs.

L'Europe entière gémit sous le poids d'armements énormes et dans la perspective de conflits formidables qui rappellent ces temps de barbarie où les nations, se ruant les unes contre les autres, accomplissaient d'immenses destructions d'hommes.

Une telle rétrogradation vers le vandalisme et le tartarisme est inconcevable après nos grands **xvii^e**, **xviii^e**, **xix^e** siècles, après les prodigieuses découvertes de la science ; au sein des créations colossales de l'industrie qui solidarisent les intérêts des peuples, en même temps que le progrès des vérités morales et sociales assimile chaque jour davantage leurs idées et leurs mœurs.

Les maux que causent fatalement un tel état de choses sont connus de vous, M. le Président, et vos ministres ne les ignorent pas ; aussi, nous nous bornons à en rappeler l'énumération sommaire.

Ces maux sont :

La ruine des populations ;

Le massacre des hommes, la dévastation des villes et des campagnes ;

La destruction des richesses accumulées pendant la paix ;

L'étouffement des libertés civiles ;

L'accumulation des impôts écrasants pour le peuple ;

Le retard dans l'établissement des institutions nécessaires aux masses.

Enfin, comme conséquence de toutes ces causes réunies, les souffrances, les misères des populations laborieuses et, par suite, les périls de subversion politique et sociale.

Votre haute intelligence, M. le Président, est trop pénétrée de ces vérités pour que nous insistions plus longtemps sur les développements qu'elles comportent et sur les *desiderata* qu'elles soulèvent.

Vous aussi, vous avez eu, comme nous, vos heures de méditations générales et vous avez aspiré à voir s'ouvrir une époque où la paix, l'unité, l'harmonie des efforts créateurs et régénérateurs entre les peuples, passeront du champ des aspirations généreuses dans la sphère des puissantes réalités.

Pour préparer cette époque, M. le Président, quel est le moyen préalable qui se présente à l'esprit ? C'est le moyen qui, par la nature des choses, préexiste et conduit à toute création : — Une grande et féconde étude préliminaire, un grand concert de pensée et d'élaboration, à éta-

blir entre les intelligences les plus éminentes des différentes nations, sous les auspices des gouvernements.

On crée des comités sans nombre pour étudier les moyens de destruction et de massacre, et ces comités aboutissent à fournir les inventions qu'on leur demande.

Pourquoi n'en créerait-on pas aussi pour étudier les moyens permanents et durables de pacification, d'unité, de justice internationale ?

Est-il, à quelque point de vue que ce soit, une question plus digne d'être mise à l'étude ?

Est-il une initiative qui puisse honorer et grandir davantage aux yeux du monde, la France, la République et votre nom dans l'histoire ?

Ce que nous demandons, loin d'être en dehors des données du temps et de l'expérience, rentre au contraire pleinement dans les aspirations de notre époque, et succédera à de nombreux précédents : — Arbitrages multiples mettant fin à des commencements de conflits ; — Conventions postales, télégraphiques, monétaires ; — Règlement européen en dernier lieu pour le Congo et l'Afrique centrale ; tout, jusqu'aux Expositions internationales, constitue des précédents d'une autorité irrécusable pour la mesure que nous avons l'honneur de vous proposer.

Proposition.

En conséquence, nous vous prions, M. le Président,

De vouloir bien décréter la formation d'une Commission auprès de votre Ministre des Affaires Étrangères et sous sa présidence, à laquelle vous appellerez les notabilités les plus hautes et les plus universellement respectées.

Cette Commission aurait pour objet :

1^o D'étudier les moyens pratiques, qui pourraient substituer parmi les peuples civilisés l'état de paix générale et perpétuelle, à l'état de guerre éventuelle, de paix armée ;

2^o De se concerter, pour cette étude, avec des commissions semblables que vous inviteriez les autres gouvernements à former auprès d'eux en vue du même but.

Une longue étude des questions qui se rattachent à la paix générale nous a tous convaincus que ces questions ne sont nullement insolubles, comme le suppose un préjugé trop répandu.

L'organisation de la Paix européenne peut être établie aussi pratiquement que l'ont été les percements d'isthmes, les réseaux des voies ferrées et les réseaux des voies télégraphiques.

Les signataires de la présente pétition sont prêts, M. le Président, à se rendre auprès de vous, si vous voulez bien les faire appeler, et à

s'appuyer en tout dans les efforts auxquels ils se consacrent, sur les lumières de votre haute expérience.

Nous vous prions d'agréer, M. le Président, l'expression de notre respect.

Pour le Comité de Paris de la Fédération internationale de l'arbitrage et de la Paix.

Le Président,

HIPPOLYTE DESTREM.

Le Secrétaire général,
A. DESMOULINS.

Le Secrétaire adjoint,
GASTON MORIN.

ENCORE CUMBERLAND.

Le Temps, de Paris, consacre une de ses colonnes à Cumberland, le devin anglais dont les exploits ont occupé les Liégeois au mois de février 1885.

Après avoir parcouru non-seulement l'Europe mais les cinq parties du monde, Cumberland annonce dans le *Nineteenth Century* qu'il renonce définitivement à la pratique de son art.

Quelques-unes des impressions qu'il a recueillies dans ses voyages sont bonnes à noter, car il a eu l'occasion de se trouver en contact avec les sujets les plus variés et les plus illustres.

Il faut être, selon lui, physiologiquement honnête pour laisser lire sa pensée; il y a dans le monde des gens qui, peut-être honnêtes dans le fond, sont « physiologiquement déshonnêtes ».

Beaucoup de sujets, paraît-il, se sont fait un jeu d'induire le devin en erreur. Après avoir promis de se conformer à ses conditions, ils ne négligeaient rien pour lui rendre la tâche impossible en s'efforçant de penser systématiquement à un autre objet que celui sur lequel leur attention devait rester fixée pour que le devin pût le découvrir; au nombre de ces détestables sujets, il faut placer certain général russe. Si la mauvaise foi est l'âme de la discussion et de la diplomatie, elle n'est pas de mise dans les séances de divination. Sur l'échelle des êtres dressée à un point de vue particulier, ce général, d'après Cumberland, ne vient pas au-dessous de certain ambassadeur chinois frotté de civilisation occidentale et qui est le plus atroce des sujets, car il n'y a pas absolument moyen de l'amener à penser loyalement. Il en est généralement de même des sauvages et des métis. Les femmes sont aussi, paraît-il, d'assez tristes sujets. Cela tendrait à établir — c'est l'opinion du *Temps* — que la rectitude habituelle de la pensée et non pas la volonté, est en jeu dans ce phénomène, qu'on pourrait définir trahison de

l'âme par l'épiderme. Cumberland affirme que les mathématiciens sont ordinairement les meilleurs de ses sujets. Le maréchal de Moltke et les officiers des armes savantes de tous les pays lui ont fourni l'occasion de baser son jugement (Saluez). En revanche, les gens de loi et les musiciens des cinq parties du monde lui ont laissé de fâcheuses impressions. Ce sont, à ses yeux, des bossus de la pensée. Nous lui laissons, comme le *Temps*, la responsabilité d'un jugement aussi sévère, aussi ridicule, dirons-nous, où perce la rancune d'insuccès constatés.

Nous avons dit en d'autres temps notre opinion sur divers genres de phénomènes. La lecture de la pensée, l'hydrosophie, le calcul mental des Mondeux et des Inaudi, le magnétisme animal ou hypnotisme, l'écriture directe sur ardoise, etc., sont toutes manifestations variées et ostensibles de forces spirituelles, intelligentes, destinées à attirer l'attention des masses, qui finiront par chercher ce qu'on nomme les Causes.

LE MAGNÉTISEUR FERRY.

Le magnétiseur Ferry et sa compagne Lucile, un des anciens sujets de Donato, donnent en ce moment d'intéressantes séances à Bruxelles.

« Nous avons assisté, dit un reporter de la *Nation*, à une série d'expériences fort curieuses, faites loyalement, sans aucun compérage. Nous ne discuterons pas les théories de M. Ferry. Bornons-nous à constater les étranges phénomènes que nous avons pu observer.

Vous pensez à une couleur, et aussitôt M^{lle} Lucile, magnétisée au préalable et les yeux bandés, se lève et va mettre le doigt sur quelque objet ayant la couleur à laquelle vous avez pensé.

Vous prenez au hasard une carte à jouer, vous la promenez à l'envers devant les yeux bandés du sujet en lui disant: voilà le portrait de Victor Hugo ou du roi des Belges; vous le voyez bien n'est-ce pas?

Et quand le sujet a répondu affirmativement, vous mêlez la carte dans un jeu; ni M^{lle} Lucile, ni M. Ferry ne l'ont vue et, cependant, la magnétisée, qui a toujours les yeux bandés, en feuilletant le jeu toujours à l'envers, s'arrête à la carte que vous avez choisie et s'écrie: Voilà Victor Hugo! Voilà le roi des Belges!

Vous tracez un mot, grec si bon vous semble, un signe quelconque sur l'un des côtés d'une ardoise et aussitôt M^{lle} Lucile retrace le mot ou le signe de l'autre côté.

Explique qui pourra! Voilà les faits expéri-

mentés par nous mêmes, que d'autres peuvent expérimenter à leur tour. »

Les témoignages des professeurs Tornehom et Edland.

Les professeurs Tornehom et Edland, de l'université de Stockholm, doivent être ajoutés à la liste déjà longue de ces observateurs scientifiques compétents qui ont attesté les faits de médiumnité, et adopté l'hypothèse spirite. Après avoir détaillé, avec précision, les phénomènes survenus en présence de M. Eglinton pendant une visite en Suède, dans la maison d'une famille honorable, ils ajoutaient ce qui suit dans le journal *l'Aftonblad*, de Stockholm, du 30 octobre 1879 :

« Et maintenant la grande question est : comment expliquerons-nous d'une manière satisfaisante les faits étranges que nous venons de relater ? Les circonstances dans lesquelles ils ont eu lieu, excluent totalement toute idée de prestidigitation. Aucun prestidigitateur ne consentirait à jouer ses tours sans un aide, ou un appareil quelconque, dans une chambre où il n'aurait jamais pu faire aucune espèce de préparations, et avec les deux mains captives. Quelque autre explication doit être donnée : de longues et difficiles recherches sont probablement nécessaires. Le monde en général admet à juste titre qu'il est beaucoup plus facile de rire de ce qu'on ne peut comprendre que d'en découvrir la cause ; c'est pourquoi le plus grand nombre choisit cette voie, quoique cela n'explique rien. Lorsqu'il arrive quelque chose d'étrange et d'inexplicable, la première chose à faire n'est pas de voir si cela est possible ou non, mais d'acquérir la preuve que cela a été réellement fait. Si nous pouvons mettre en avant des faits tangibles, tout le monde doit admettre la possibilité de la chose, quoiqu'on ne puisse pas l'expliquer. La réalité des phénomènes spirites n'est déniée que par ceux qui ne les ont jamais examinés, mais une étude approfondie peut seule les expliquer. Nous ne savons pas où nous pourrions être amenés par la découverte de la cause de ces phénomènes, choses frivoles en apparence, ni à quelles nouvelles sphères du domaine de la nature ils peuvent nous ouvrir la voie ; mais qu'ils nous conduisent à des résultats importants cela nous paraît évident par les révélations de l'histoire naturelle dans tous les âges. »

(Traduit de *Twixt two Worlds*, page 59).

NOUVELLES.

Sous la présidence de M. Stainton Moses, la *London Spiritualist Alliance* a tenu dernièrement à St-James Hall, à Londres, un meeting qui avait réuni beaucoup de monde. La principale attraction était M. William Eglinton, qui a fait part à ses auditeurs de ses récentes expériences en psychographie.

Un reporter du *Wood Green and Southgate Times*, qui avait été amené par hasard à cette réunion, demanda ensuite par lettre l'autorisation de pouvoir assister à une des séances de M. Eglinton, ce qui fut accordé très gracieusement.

Les résultats obtenus dans cette entrevue sont décrits minutieusement dans un remarquable rapport inséré loyalement dans le *Wood Green and Southgate Times* du 13 décembre dernier. Le reporter dit en terminant son compte-rendu :

« Quel que soit l'agent, M. Eglinton était simplement un instrument passif. Ceux qui ignorent les impressions créées par ces phénomènes peuvent parler de prestidigitation, mais aucun prestidigitateur, quelle que soit l'étendue de son pouvoir, ne pourrait produire les résultats que j'ai soigneusement et exactement décrits. Si M. Eglinton fait sciemment ce que j'ai vu, alors je me déclare hautement incapable de me fier à mes propres sens et je proclame en outre qu'il est l'homme le plus divinement habile que le monde ait jamais vu. »

M. Eglinton quitte l'Angleterre le 15 janvier, pour un certain temps. Il visitera Munich, Vienne, Buda-Pest, Warsaw, Moscou, et Stockholm.

* * *

Le célèbre médium Jesse Shepard est en ce moment à San Diego (Californie). Nous le remercions de l'envoi de son portrait photographié (qui est magnifique d'exécution) ainsi que des journaux qui nous tiennent au courant de ses travaux.

* * *

Vient de paraître : *L'Aurore du Jour Nouveau*, revue mensuelle de Théosophie universelle et d'Études psychologiques, sous la direction de lady Caithness, duchesse de Pomar. Prix, par an, 15 francs. Administration : rue du Val-de-Grâce, 27, Paris.

* * *

Un correspondant du *Harbinger of Light*, écrivain de Taranaki (Nouvelle Zélande) dit : « L'intérêt dans le mouvement spiritualiste s'accroît considérablement. N'importe où vous allez, vous êtes sûr d'entendre parler de cela. »

Il exprime plus loin sa satisfaction de voir

qu'un sujet qui a été couvert jadis de ridicule est maintenant discuté sur le même pied que tout autre problème scientifique.

A Wellington, l'Association des spiritualistes compte au-delà de cent membres. M. Mac Lean en est le président. (Light.)

* * *

Il n'est pas de pays au monde dont la situation financière soit aussi prospère que celle de la grande République des Etats-Unis. Les recettes du budget américain l'emportent de quatre-vingt-dix millions de dollars, soit plus de quatre cent cinquante millions de francs, non-seulement sur les dépenses prévues, mais même sur l'amortissement normal de la dette. Le seul pays qui dépense plus pour l'instruction publique que pour le militarisme, ce sont les Etats-Unis d'Amérique.

* * *

Dans le n° 248 de la *Samarskaja Gazeta* (Russie,) il est dit qu'à Koschki, en présence d'une jeune fille de quatorze ans, très bien portante, nommée Tugajkina, différents objets commencent à se déplacer et que la chose a été parfaitement constatée par un docteur de la localité.

(*Spiritualistisch Weekblad.*)

* * *

Le *Nowosti*, n° 177, rapporte que dans une maison à Charkow, de fort coups frappés par les esprits se font entendre depuis deux mois. Les investigations les plus minutieuses n'ont pu assigner une autre raison à ces bruits. Les habitants ont fini par désertier la maison.

(*Spiritualistisch Weekblad.*)

* * *

L'Almanach 1887, publié par la Société *Les Livres-penseurs*, de Liège, 6^e année. Prix: 15 centimes. En vente chez tous les libraires de la ville.

* * *

Journal populaire de médecine homœopathique, publié avec le concours de plusieurs médecins, vétérinaires et chirurgiens, par F.-J. Orth, professeur, paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois à Toulouse, avenue de Frizac, 4, en brochures de 16 pages. Abonnements: un an, 4 frs.; six mois, 2 frs. 25. Ce prix n'est dû qu'après réception du 5^{me} numéro.

Comme son titre l'indique, ce journal est destiné à faire connaître parmi le peuple le système de médecine homœopathique, inventé il y a près d'un siècle par Hahnemann et pratiqué aujourd'hui par un très grand nombre de médecins, avec les plus heureux résultats et dans les cas les plus

désespérés, ce journal fait connaître les médicaments employés contre toute espèce de maladies; il donne la description et le traitement facile, sûr, rapide et sans danger des maladies les plus ordinaires; enfin il rapportera de nombreuses guérisons obtenues par sa méthode. Rien n'est négligé pour instruire et porter une véritable économie dans le ménage, tout en contribuant à sauver la vie à beaucoup de malades.

* * *

— *Encore les fruits de la superstition.* — On se souvient des parricides de Luneau qui, récemment, ont brûlé leur mère comme sorcière. Voici une autre histoire qui nous arrive du Morbihan (France).

Une meunière avait quatre enfants: deux fils et deux filles. L'aînée de celles-ci, Esther Jallu, était jolie et le savait; elle avait quelque instruction et le faisait voir. Ses idées n'étaient pas celles de sa famille. Autant les autres habitants du moulin étaient détestés, autant Esther était aimée et recherchée.

Le recteur avait dit par métaphore qu'elle était « possédée du démon de l'orgueil ». Prenant ces paroles au sens littéral, les Jallu, fanatiques et ignorants, colportèrent partout qu'il y avait un démon dans le corps d'Esther et qu'ils se chargeaient de le déloger.

Un jour, les frères Jallu saisirent leur sœur, l'étendirent à terre et se mirent à la trouer avec un vilebrequin.

Pendant que les cris de la malheureuse, aux trois quarts couverts par le bruit des roues et des meules, se perdaient dans l'isolement, deux femmes, la mère et la sœur, étaient agenouillées, priant pour le succès de l'opération. Les opérateurs firent quatre trous: au ventre, au front et dans les deux jambes; le démon de l'orgueil avait le chemin libre pour sortir. Les meurtriers éprouvèrent une certaine surprise en voyant que ce qui s'échappait, c'était le sang et la vie; mais on n'a rien sans risque, et le démon avait dû partir le premier.

Grâce à cette mesure énergique, et aux prières de sa bonne mère et de sa pieuse sœur, Esther avait dû aller en paradis tout droit!

Quand les habitants du village, étonnés de ne plus voir leur jeune amie, se présentèrent pour demander de ses nouvelles, les meurtriers parurent sur le seuil armés de haches et menaçant d'en frapper quiconque approcherait.

Il fallut s'emparer par surprise de toute la nichée, que l'on a conduite ensemble dans une maison de fous.

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME

QUESTIONS SOCIALES

MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Message* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liège.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de M^r H. SAIVE.

ABONNEMENTS :

Belgique fr. 3-»
 Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»
 En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.
 On peut s'abonner à Paris à la Société scientifique du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5.

SOMMAIRE :

La cité chinoise. — Justice et bon plaisir. — Franc-Maçonnerie cléricale. — Expériences du docteur Paul Gibier avec le médium Henry Slade. — Donato à Nancy. — Une manifestation spirite. — Nécrologie. — Nouvelles.

LA CITÉ CHINOISE

ANALYSE. (Suite.) (1)

Parlant de l'*Etat*, M. Simon dit qu'en Chine, l'*Etat* et le *Gouvernement* sont choses parfaitement distinctes, parce que dans ce pays on se rend parfaitement compte qu'il ne faut pas que les erreurs et les faiblesses du gouvernement puissent compromettre la liberté et l'intégrité de l'*Etat*, c'est à dire de la nation. Et il ajoute comme exemple : « qu'en 1860, la France et l'Angleterre ont bien » pu imposer un traité au *gouvernement* Chinois, » mais que ces deux puissances Européennes » n'ont point imposé ce traité à la nation ; et que » ce traité n'a jamais été publié dans les provinces. » Chaque fois, dit encore M. Simon, que l'on doit appliquer un article dans ce traité qui soit trop contraire aux sentiments des populations, la nation proteste et revendique ses droits par des démonstrations comme celles de Canton, de Tien-Tsinn, etc. Et dans ces cas, ce n'est pas seulement la vie des Européens qui est en péril, c'est aussi la vie des fonctionnaires et du *gouvernement* chinois.

Les bases de l'*Etat* Chinois reposent exclusivement sur la Nation.

Les Assemblées des citoyens sont entièrement libres, elles ont lieu chaque fois qu'ils le jugent à

propos, sans convocation du *gouvernement*, et sans autorisation.

C'est parmi ces Assemblées que sont élus les Conseils chargés de l'administration de la circonscription — commune, canton, arrondissement, province — où les citoyens sont établis. Les Conseillers sont élus pour trois ans et présidés par un des leurs dont les attributions sont analogues à celles de nos maires. Le mandat de ces Conseillers est renouvelable ; mais pendant toute sa durée, les citoyens n'abdiquent pas leurs droits ; ils se réunissent à volonté et ils contrôlent constamment leurs mandataires qu'ils sont libres de toujours révoquer. Les mandats sont gratuits. Il n'y a pas de délégation permanente et spéciale de la commune au canton, du canton à l'arrondissement et de celui-ci au département et à la province. Les rapports entre les Conseils de ces divisions sont libres et directs. La représentation des citoyens s'arrête à la province, et il n'existe pas d'Assemblée électorale près le *gouvernement* central de Pékin.

Les attributions des Conseils élus sont : 1° la répartition des impôts ; ils les perçoivent et les transmettent au fonctionnaire de l'*Etat* ; 2° l'examen de la nécessité des travaux publics de chaque localité ; 3° la répartition entre les habitants des dépenses que nécessitent ces travaux ; etc., etc.

Dans les centres administratifs où se trouve un fonctionnaire du *gouvernement* : sous-préfet, préfet, gouverneur ou vice-roi, les Conseils élus sont placés auprès de lui en qualité de comité consultatif.

Le *gouvernement* est formé de six ministères et chaque ministère est pourvu d'un comité consultatif dont les membres sont pris dans un grand Conseil analogue à notre Conseil d'*Etat*.

Tous les fonctionnaires du *gouvernement* sont

(1) Voir le *Message* à partir du 1^{er} août 1886.

responsables, depuis le sous-préfet jusqu'à l'Empereur. Et cette responsabilité ne comprend pas seulement leurs actes publics ; elle s'étend jusqu'aux actes des citoyens et même jusqu'aux événements d'ordre naturel qui pourraient troubler l'ordre et la paix. Ainsi, les sécheresses ou les inondations ; il est en effet des fléaux, dont avec un peu de vigilance, on peut éviter le retour. Et l'entretien des canaux ainsi que celui des réservoirs rentre dans les attributions des fonctionnaires.

M. Simon cite une de ces sécheresses qu'il subit étant en voyage, et à l'occasion de laquelle furent destitués trois ou quatre préfets ou sous-préfets.

« Si les fléaux se prolongent, dit-il, ou sont trop fréquents, l'Empereur est remplacé ; sa dynastie renvoyée. Tous paient de la perte de leurs emplois ou de leur trône, ce que le peuple a payé de son bien-être ; le cultivateur, de sa récolte. »

On voit qu'en Chine la justice distributive est appréciée et appliquée.

Lorsqu'on a sérieusement à se plaindre d'un fonctionnaire, on patiente longtemps ; on lui fait faire des remontrances, enfin les gens de la campagne refusent l'impôt, et les gens de la ville ferment boutique. Plus d'affaires. Si au bout de trois jours l'accord ne s'est pas rétabli, le fonctionnaire est destitué. Et tout cela se passe sans bruit.

On voit que l'Empire de Chine n'est autre chose qu'une véritable république, qui ne ressemble par conséquent en rien à nos républiques d'Europe et d'Amérique.

En faisant l'analyse d'un livre, on ne peut tout dire et tout citer, surtout lorsqu'il s'agit d'un livre condensé tel que celui de M. Simon, dans lequel il n'est pas une seule phrase qui ne contienne un haut enseignement.

Les gouvernements Européens et principalement le nôtre, auraient évidemment tout à gagner en faisant contrôler les dires de M. Simon par des hommes sérieux et consciencieux, qui se tiendraient en garde contre les insinuations des missionnaires Lazaristes, Jésuites, ou autres ; car une fois tout ce que dit M. Simon bien établi, il s'en suivrait forcément des modifications dans la manière de traiter et de contracter avec la Chine.

Il s'agirait en effet de traiter, non pas avec le gouvernement chinois, mais avec la nation chinoise, ce qui, paraît-il, est tout différent, car une population de plus de quatre cents millions d'individus, imbus depuis de longs siècles de l'idée républicaine vraie, est une entité tout autre que son empereur. Et, à un moment donné, cette entité pourrait fort bien ne pas admettre ce que son

empereur aurait sanctionné.

Si l'on consulte le Dictionnaire scientifique de géographie de Domeny de Rienzi, on trouve que depuis l'an 2637 avant J. C. jusqu'à nos jours, vingt et une dynasties se sont succédé en Chine, ce qui prouve que les Chinois changent assez volontiers d'empereurs.

(A suivre.)

D^r WAHU.

JUSTICE ET BON PLAISIR.

Le bon plaisir de Dieu ne peut être que la justice ; la grâce, comme on dit, n'est accordée qu'à ceux qui la méritent, en vertu de cette parole de Jésus que nul ne se permettra d'accuser d'hérésie : « A chacun selon ses œuvres. » Dieu donne donc à chacun selon ses œuvres, et chacun par ses œuvres est assuré de se faire un sérieux avenir, car l'avenir dépend du présent, comme le présent du passé ; ce sont là des vérités banales à force d'être répétées, banales comme la lumière du soleil, comme la fructification de la terre, comme le mouvement des astres dans l'infini de l'espace. Tout devient banal quand on s'y habitue et les banalités les plus communes sont le plus souvent des choses précieuses entre toutes.

Quoi de plus banal que le pain dont on nourrit le corps ! Quoi de plus banal que les incontestables axiomes sur lesquels reposent les sciences ! Quoi de plus banal que les vérités incontestées ! C'est une banalité de croire en Dieu, comme de réchauffer au soleil ses membres engourdis ; le soleil donne la chaleur physique, Dieu donne la chaleur morale ; l'âme ne peut pas plus se passer de Dieu, que le corps ne peut se passer du soleil ou de la chaleur factice par laquelle on le remplace. L'existence de Dieu est un axiome moral, mais on ne peut pas le comprendre sans la justice, et comme l'être humain n'a le sens du juste qu'incomplètement développé, il ne peut comprendre la justice que dans une certaine mesure et conséquemment Dieu.

On peut se faire une idée de quelques-unes de ces perfections, affirmer, comme il est dit dans le *Livre des Esprits*, quelque chose de ce qu'il ne peut pas ne pas être, mais vouloir le saisir sous les compas humains, avoir la prétention de le définir dans le langage imparfait dont se servent les hommes, et même dans une pensée aussi étendue qu'on le suppose, est une chose à laquelle ne songent pas les esprits, même les plus élevés. Ils savent en effet que « pour savoir ce qu'est Dieu, il faudrait être Dieu lui-même », et c'est là une ambition qu'ils sont trop sages pour avoir jamais. Ils laissent cette prétention à certains hommes

qui vont toujours se rapetissant à force de se croire grands et de vouloir le paraître.

Dieu c'est la justice; voilà certes une définition bien incomplète « la définition d'une chose inconnue, par une chose qui ne l'est pas moins », et néanmoins c'est une définition qui satisfait les Esprits à tous les degrés, car chacun comprend la justice selon ses facultés et tous, quand ils ne sont pas dévoyés savent que la justice est le bien suprême. La lutte entre la grâce et la justice n'a plus de raison d'être du moment que la loi de réincarnation est souverainement établie sur tous; la grâce est accordée à ceux qui la méritent et la justice est toujours relativement douce et légère à porter quand on se pénètre bien des enseignements du spiritisme et des bienfaits moraux de la réincarnation.

Mais ces enseignements, on les repousse! Ces bienfaits, on n'y veut pas croire! Tant pis! mais il n'y a à cela rien d'étonnant. Depuis quand la vérité a-t-elle été accueillie de prime abord par ceux à qui elle s'adressait? La vérité a aussi cette destinée d'être presque toujours repoussée par ceux à qui on l'offre comme un inappréciable présent, mais encore une fois, cela n'a rien qui doive étonner les observateurs sérieux et certes, ce n'est pas tant pis pour la vérité si on la repousse; ce serait beaucoup plus tant pis pour les hommes qui en font mépris si cette pensée, malheureuse pour eux, ne devait pas être de courte durée.

Cette pensée morbide n'a qu'un temps, la nuit ne dure pas toujours dans les âmes et tôt ou tard, elle est remplacée par la saine clarté qui chauffe et éclaire; le froid scepticisme, auquel on fait beaucoup trop d'honneur en certains cas en le prenant au sérieux, disparaît quand le moment est venu pour ne plus revenir. Il est des hommes qui se font un honneur de passer pour sceptiques et même pour incrédules, ils sont tout fiers de passer pour ce qu'on nomme, par antiphrase sans doute, des esprits forts. Autant vaudrait se vanter d'être myope, borgne, aveugle, estropié par le cerveau, privé des facultés les plus communes et les plus essentielles! « Cherchez et vous trouverez », mais si vous voulez réellement trouver, cherchez réellement; si vous vous faites un mérite de ne pas vouloir chercher, si vous vous parez de votre indifférence, c'est autre chose.

Vous croyez ainsi peut-être conquérir une indépendance que vous n'auriez pas sans cela; c'est une erreur à nulle autre pareille, car on ne conquiert pas une prétendue indépendance en ce qui touche la vérité sans devenir esclave de l'erreur qui semble la combattre. Nous disons: qui semble la combattre et non qui la combat,

car l'erreur ne peut jamais réellement combattre la vérité; étant toujours vaincue d'avance, sa défaite pouvant être annoncée, pour ainsi dire à coup sûr, par les moins prophètes des hommes. Il semble que la vérité est voilée quelquefois comme la justice sous le mensonge et le bon plaisir, mais ce n'est là qu'une apparence, c'est le présent qui lutte contre le présent, et le présent en lui-même est une chose insaisissable et tellement passagère, qu'elle a permis de dire avec raison:

« Le moment où je parle est déjà loin de moi. »

Oui, le passé attire les faits de toute nature qui semblent s'engouffrer en lui, en proie à un oubli éternel, tandis que l'être lui-même, l'être agissant, se sent invinciblement attiré vers l'avenir auquel quelquefois il ne croit pas. Mais on a beau ne pas croire, l'idée de justice s'empare de l'être même le plus incroyant tant elle est forte et nécessaire à l'existence même de l'être; il en est qui croient fuir l'idée de Dieu en se réfugiant pour ainsi dire dans la pure idée de justice; c'est encore une erreur et il arrive presque toujours, pour ne pas dire toujours, que cette justice athée n'a rien de la véritable justice, on peut même dire que le semblant d'athéisme que l'on constate parfois, ne va jamais sans révolte et que la révolte elle-même ne va jamais sans passion.

La révolte décèle toujours un état d'infériorité de la part d'un révolté en même temps qu'un état d'aveuglement peu de nature à provoquer un sérieux affranchissement; il est très rare que le révolté échappe à un joug pour ne pas tomber sous un autre; les hommes ne connaissent pas encore assez l'invincible pouvoir de l'action fluïdique, sans cela ils ne recourraient jamais à une révolte matérielle. Ces révoltes ont néanmoins leur raison d'être, puisqu'elles se produisent de temps à autre, pour abattre le bon plaisir des puissants.

C'est l'explosion après la compression, avec la mort et l'effusion du sang pour moyens, et, le plus souvent, une réaction sanglante à l'horizon pour résultat. Tant que la justice n'est réellement nulle part, la lutte doit fatalement se continuer jusqu'au moment où elle paraîtra plus claire et réellement plus acceptable; car ce qui semble juste au point de vue de certains préjugés est bien au fond et dans la réalité des faits, une iniquité flagrante. La justice des hommes n'est pas la vraie justice et leur conception de la vérité divine doit être toujours en ce qui les touche une conception plus ou moins erronée.

Nous savons bien que c'est là une assertion de nature à être vivement critiquée et même impitoyablement condamnée par des Esprits autori-

taires qui ont le malheur de croire à leur propre infailibilité ; mais comme ils n'ont pas le monopole de la vérité, ni de la justice, ni de l'universelle clairvoyance, leurs arrêts peuvent nous laisser calmes, car ils ne sont susceptibles de nous inspirer une crainte sérieuse. Leurs jugements n'obligent personnellement qu'eux-mêmes et leur sévérité quand ils obéissent à la passion dominatrice qui parfois les anime, retombe naturellement sur eux de tout le poids dont ils auraient prétendu écraser les autres.

C'est pourquoi Jésus a parlé « du joug léger » en face de l'autocratie sacerdotale de son temps ; c'est pourquoi il en parlerait sans doute encore aujourd'hui si sa parole venait parmi les hommes de l'heure présente, toujours la même comme vient sa pensée. Les formes ont changé et les prétentions, si elles ne sont pas restées les mêmes, n'ont pas beaucoup perdu de leur intensité ; mais patience ! l'homme acquiert, à chaque pas qu'il fait, une notion plus claire de la justice, un sentiment plus ferme et plus ardent de l'amour de Dieu et du genre humain tout entier qui est son véritable prochain.

19 septembre 1886.

UN COLLABORATEUR SPIRITUEL.

FRANC-MACONNERIE CLÉRICALE.

(Suite).

Dans le n° du *Messenger* du 15 janvier nous avons inséré un article du *Buen Sentido*, Revue spirite publiée à Lérida, Espagne, relatif à une sorte de franc-maçonnerie établie entre les prêtres d'Espagne, désireux de se soustraire au joug avilissant et cruel dans lequel les détient l'Épiscopat de ce pays. Nous donnons aujourd'hui la fin de l'article du *Buen Sentido* :

« Le curieux document que nous venons de reproduire, dit le *Buen Sentido*, en parlant de la circulaire des prêtres d'Espagne, prouve que le clergé catholique espagnol compte dans son sein des personnalités dignes de s'employer à plus noble et plus utile ministère. Les signataires et tous les adhérents à l'association sacerdotale secrète, protestent contre la tyrannie, les caprices et les velléités des évêques, et s'unissent pour leur faire face et pour résister à leur despotisme et à leur ambition. Cela signifie que parmi les prêtres aussi, il y a des individualités à caractère naturellement indépendant, lesquelles étant, contre leur volonté, esclaves, parias, ilotes, sont prêts à relever la tête et à rompre leurs chaînes. Ils ont contre eux la société laïque qui les considère

comme des étrangers ; ils ont aussi contre eux les évêques et autres grands dignitaires de l'Église, éternels courtisans de tous les pouvoirs qui rassasient leur ambition et qui leur permettent l'exercice d'une tyrannie complète sur les classes inférieures du clergé. »

» Pensez-vous, nous disait il y a environ sept ans un prêtre, très distingué, qui était curé d'un certain village, pensez-vous que tous les prêtres sont du parti des évêques et qu'ils professent les dogmes de l'Église à laquelle ils appartiennent par l'habit qu'ils portent ? Vous vous trompez. Si la société laïque nous protégeait et si elle ne nous livrait pas pieds et poings liés aux évêques, ceux-ci resteraient seuls de leur côté, ou peu s'en faudrait. Je suis chrétien, mais profondément anti-catholique, et je connais bon nombre de mes collègues qui pensent comme moi et qui, de même que moi, souffrent de l'oppression morale qui pèse sur nous. Nous voudrions manifester nos opinions et exercer le véritable apostolat chrétien, mais nous ne sommes pas nés pour être martyrs. Puisque la société nous répudie, et que les évêques nous écrasent lorsque nous voulons agir avec dignité en renonçant à l'hypocrisie et à la dissimulation auxquelles nous sommes condamnés à partir du jour où nous avons reçu les Ordres majeurs, nous n'avons autre chose à faire que de nous laisser aller au courant et d'attendre des temps meilleurs.

Tout ce que nous pouvons faire si nous ne voulons être victimes du mépris des uns ou du despotisme des autres, c'est d'aider au progrès tant désiré des idées, en nous servant du confessionnal et de la chaire, laissant de côté toutes les superstitions et nous bornant à prêcher les grandes vérités morales que contient le christianisme. Et même cela n'est point exempt de dangers quelque adroitement qu'on le fasse. Il ne manque pas d'imbéciles ou de mal intentionnés qui ne se croient le droit de vous soupçonner et le devoir de communiquer leurs soupçons à l'évêque. »

« Savez-vous pourquoi j'ai demandé une nouvelle cure ? Parce que parmi mes anciens paroissiens il commençait à y avoir des idées et des commentaires qui, s'ils étaient parvenus aux oreilles de mon évêque, m'auraient grandement compromis. Ce qui attirait l'attention, c'est que tous mes sermons roulaient sur la charité et sur la pratique de toutes les vertus, et que jamais je ne parlais de l'enfer éternel avec ses horreurs ; du purgatoire ; de l'efficacité des messes et des indulgences. Et l'on ajoutait à ces griefs, que dans le confessionnal j'écoutais à peine le récit des péchés des pénitents ; que je faisais peu attention

aux détails concernant leurs fautes, et que je ne donnais qu'une médiocre importance aux fautes relatives aux pratiques religieuses. Si ces plaintes étaient parvenues à mon supérieur hiérarchique, j'étais perdu sans remède. J'ignore ce qui m'attend dans ma nouvelle paroisse. »

« Ou hypocrite, ou persécuté; telle est la monstrueuse alternative que l'Eglise romaine offre à son clergé, en s'appuyant sur sa complicité des pouvoirs publics. Il ne reste donc au clergé pour se défendre, d'autre ressource que de s'associer secrètement; c'est pour lui le seul moyen de conquérir son indépendance et d'ennoblir sa profession. »

Traduit du *Buen sentido*, de Lérida.

Expériences du docteur Paul Gibier avec le médium Henry Slade.

Nous extrayons les passages suivants de l'ouvrage du Dr Gibier: *Le Spiritisme* (Fakirisme occidental), dont nous avons parlé dans notre numéro du 15 décembre. Il serait difficile, croyons nous, pour tout homme non prévenu, de conserver, après lecture de ces pages, le moindre doute quant à la bonne foi du médium américain et la réalité des phénomènes spiritiques observés en sa présence :

...D'après les documents qu'il nous a communiqués, M. Slade est né, en 1836, à Shatynia, comté de Fradonia (Amérique du Nord); il a, par conséquent, cinquante ans. Dès sa naissance, sa propriété *neuro-psychique*, se serait manifestée: « Etant enfant, pendant mon séjour à l'école, nous écrit Slade, les « raps » se faisaient entendre de tous côtés et jusque dans mon pupitre, ce qui souvent m'attirait de sévères punitions, parce que j'étais accusé de faire le bruit avec mes pieds, chose dont on m'accuse encore aujourd'hui! » Il n'obtint l'*écriture directe* que vers 1860. Depuis ce temps, il a parcouru l'Amérique, l'Europe et l'Australie. A Londres en 1876, il a failli être condamné pour ses expériences, qui étaient qualifiées de magie, en vertu d'une vieille loi non abrogée; il fut même emprisonné préventivement; mais, en fin de compte, il fut acquitté.

En avril 1878, il fit ses expériences avec Zöllner, à Leipzig, au retour de Saint-Petersbourg, puis il alla à Sydney (Australie). « Partout, dit-il lui-même, j'ai trouvé des gens qui m'accusèrent d'imposture, et ceci eut pour résultat de provoquer l'examen de personnes sérieuses. »

En quittant l'Australie, au commencement de 1879, M. Slade eut une attaque d'apoplexie. Cette attaque lui laissa une hémiplegie droite, qui demeura complète pendant plusieurs mois. En 1881, la paralysie avait disparu lorsqu'une deu-

xième attaque amena une nouvelle paralysie dont le « sujet » n'est pas encore remis aujourd'hui.

En effet, nous avons pu observer M. Slade un grand nombre de fois, et il traîne légèrement la jambe droite en *fauchant*. Quant à son membre supérieur droit, il s'en sert assez maladroitement et nous ne doutons pas que s'il voulait « tricher » dans ses expériences, on ne s'en aperçut tout de suite, car il est mal organisé pour faire de la prestidigitation.

Nous avons examiné comparativement la force musculaire de ses deux bras à l'aide du *dynamomètre* de la maison Colin et Charrière, et cet examen nous a donné les résultats suivants :

Main droite : 27 kilos. de pression ;

Main gauche : 35 kilos. de id.

Comme l'a écrit Zöllner « l'impression personnelle de Slade est favorable, son maintien est modeste ; » il est de haute taille et a plutôt l'air d'un Français que d'un Anglo-Saxon. Du reste, sa mère était d'origine française. Il ne parle et ne comprend d'autre langue que l'anglaise.

C'est principalement à titre de médecin que nous avons fait la connaissance de Slade : nous l'avons vu, dans ce cas, en proie à une sorte de prostration nerveuse accompagnée de délire ; cet état dura près de cinq jours.

Par suite de son habitus nerveux spécial et aussi, sans doute, en raison de son hémiplegie, Slade est soumis à des mouvements réflexes, à des gestes involontaires assez fréquents, qui donnent peut-être la raison des accusations dont il a été l'objet. Nous devons dire, tout d'abord, que, connaissant ces accusations, nous avons toujours été, mais surtout au début, très circonspect, disons le mot, très méfiant à son égard, mais que, malgré notre attention soutenue, nos précautions infinies et soupçonneuses et le bon état de nos sens d'observation, nous n'avons pu surprendre chez Slade rien qui ressemblât à des vellétés de fraude. En ce qui nous concerne, nous n'avons qu'à nous louer de la bonne volonté qu'il a mise à se prêter à tous les examens que nous avons voulu faire lorsqu'il eût su le but de nos investigations. Dans les principales expériences que nous avons faites avec lui, nous avons commencé par examiner la pièce où elles avaient lieu (quand ce n'était pas dans notre propre appartement). Nous lui faisons quitter ses souliers pour les examiner comme nous examinons ses pieds. Nous visitons l'intérieur de ses manches et le dessous de son habit, etc. C'est à tel point qu'aujourd'hui, nous sommes tenté de lui présenter nos excuses pour tant d'injurieux examens...

Il nous reste à dire que nous avons eu avec Slade trente-trois séances dont trois dans notre maison

même ; que sur ces trente-trois séances plus de la moitié ont été presque nulles, et que deux n'ont même donné aucun résultat. Aussi bien, nous ne citerons que les principales.

Les personnes qui ont assisté à nos séances avec Slade nous sont connues : l'idée de compé- rage doit donc être éliminée ; nous avons été par- fois quatre et même cinq personnes, y compris le médium, mais nous n'avons jamais été moins de trois dans toutes circonstances. Après chaque séance, nous en avons mis au net l'observation à l'aide de notes sténographiées que nous prenions pendant l'expérience.

Nous pouvons affirmer, après examen, qu'au- cun mécanisme n'existait dans les meubles qui nous ont servi. Nous avons une certaine compé- tence sur ce point et nous pouvons garantir ce que nous avançons.

(A continuer).

DONATO A NANCY.

Le public intelligent de Nancy s'était rendu jeudi soir à la grande salle de l'Université pour assister aux expériences de M. Donato, le célèbre magnétiseur. Le succès a été immense ; tous les assistants se sont retirés enchantés et étonnés des surprenants effets produits par Donato, avec au- tant d'aisance que de célérité.

Les expériences de M. Donato ont prouvé une fois de plus que le magnétiseur domine complète- ment la volonté de ses sujets, qu'il peut dénatur- er tout-à-fait ses sensations et lui faire voir telle ou telle chose illusoire, en d'autres termes, pro- voquer à sa fantaisie les hallucinations les plus invraisemblables. M. Donato nous a également offert de très belles expériences de *sujétions* à l'état de veille et de *suggestions* immédiates et à échéance.

Toutes ces expériences variées à l'infini ont réussi merveilleusement et ont beaucoup intéressé et amusé le très nombreux public qui se pressait avide d'émotions autour de l'illustre créateur de la fascination expérimentale.

Au cours de la séance, M. Donato a eu l'occa- sion de parler de la croisade qui a été entreprise récemment en Italie, contre lui, sous prétexte que ses expériences auraient nui à la santé.

Il y eut l'an dernier à Turin et à Milan, comme naguère à Paris, des *donatistes* et des *antidonatistes*. Un éminent professeur de physio- logie de la Faculté de Turin, le docteur Morselli — un *donatiste* — vient de publier un ouvrage très profond sur le magnétisme animal, la fascina- tion et les états hypnotiques. M. Donato a lu au public quelques pages de cet ouvrage où il est

parfaitement attesté que les prétendus accidents sont purement imaginaires. Le savant professeur Morselli fait même les plus grandes réserves quant à la possibilité même des dits accidents. Le magnétisme peut, dit-il, offrir de légers incon- vénients, excessivement légers si on les compare au bien qui peut en résulter pour le progrès de la science. Loin de tomber dans le même travers que ses confrères qui voudraient voir le magné- tisme confiné dans les salles de cliniques et les am- phithéâtres, le docteur Morselli en préconise sa diffusion par les expériences publiques des spé- cialistes : la grande publicité étant seule capable de secouer la torpeur des gens et de propager cet art dont les résultats futurs peuvent être précieux à l'humanité.

Quoique docteur et professeur de Faculté, M. Morselli a la loyauté d'affirmer que cette tâche n'incombe pas aux médecins, et qu'il est bon qu'elle reste l'apanage de quelques vulgarisateurs puissants, ayant le don de s'imposer à la foule et de convaincre les savants...

Cette petite conférence nous a vivement inté- ressé et a soulevé des bravos énergiques : Nancy est une ville où les phénomènes magnétiques sont trop connus, depuis les expériences du docteur Liébault et du professeur Bernheim, de notre Faculté de médecine, — qui étaient présents à la séance — pour qu'il y ait le moindre doute sur leur parfaite innocuité et dans bien des cas, leur efficacité pour le soulagement des malades.

Enfin triomphe complet pour M. Donato et pour ses idées.

(Le Courrier de Nancy, du 1^{er} janvier.)

Un autre journal de Nancy, l'*Impartial de l'Est*, parlant des séances de Donato, dit :

« Ce qu'il y a de plus frappant, et ce qui dis- tingue ces expériences de celles qu'on a pu voir jusqu'à ce jour, c'est la rapidité avec laquelle les sujets sont subjugués et la spontanéité de l'appar- ition des phénomènes. Ainsi M. Donato prie les sujets de se rendre dans la salle ; tout à coup il jette un cri strident et les jeunes gens restent pétrifiés, formant instantanément comme un groupe de statues... »

» En somme, le public nancéien a fait à Donato un accueil chaleureux ; ses séances ont été suivies par l'élite de la population et des savants, et l'avis unanime est que les expériences de *fascina- tion donatique* sont ce qu'il y a de plus saillant et de plus complet en ce genre. »

UNE MANIFESTATION SPIRITE.

Nous offrons aux lecteurs cette touchante his-

toire pour leur prouver que le spiritisme prend racine dans toutes les parties du monde et se sert souvent de la voix de l'innocence, qui ne peut être suspectée de mensonge, pour se faire connaître.

A Weiskirchen, il est arrivé un fait spirite des plus curieux. Un des chefs supérieurs de l'école militaire de cette ville, officier distingué et très estimé de ses compatriotes, possède un très bel enfant de trois ans. Un jour, profitant d'une distraction de sa bonne, il grimpa sur le balcon d'une fenêtre du premier étage, perdit l'équilibre et tomba dans la rue. La maison se trouve juste en face du quartier. Des soldats se précipitèrent pour ramasser le pauvre petit. Avec mille précautions, ils le portèrent à sa mère, qui plus morte que vive, croyait recevoir le cadavre de son enfant. Elle eut cependant la force de le mettre sur son lit et d'envoyer chercher le médecin qui accourut au plus vite. Après l'avoir examiné, tourné et retourné, demandé des explications et s'être fait répéter que cet enfant était tombé d'un premier étage sur le pavé de la rue il ne constata aucune lésion, aucune contusion, aucune fracture.

Tout-à-coup, après nouvel examen du docteur, l'enfant s'assit sur le lit et dit en souriant :

« *Je ne me suis fait aucun mal, l'ange gardien s'est précipité au devant de moi et je suis tombé sur lui.* »

Jugez de la surprise des assistants en entendant parler cet enfant de l'ange gardien. Tous se regardaient comme pour se demander s'ils avaient mal entendu. Cet enfant n'ayant aucun mal après une pareille chute, souriant et disant avec ce langage de la vérité que l'ange s'était précipité devant lui pour parer le coup, les rendait stupéfaits.

Heureusement que parmi eux se trouvait une personne connaissant le spiritisme et qui put leur expliquer les causes de ce phénomène.

Il est donc prouvé, une fois de plus, que sur tous les points du globe, les esprits se servent de tous les moyens pour se manifester.

Le lecteur doit se figurer la joie de la pauvre mère ; notre plume est impuissante à la peindre. A genoux, elle remerciait Dieu d'avoir préservé la vie de son enfant qui répétait avec l'accent de l'innocence que *l'ange gardien s'était précipité et qu'il était tombé sur lui.*

A partir de cette époque le spiritisme s'est introduit dans cette petite ville qui, peu de temps après, eut un groupe de spirites qui va augmentant tous les jours.

NOTA. — Ce qui précède est emprunté au journal spirite la *Vérité* de Buenos-Ayres. Des faits de ce genre ne sont pas rares et l'on peut rappeler à ce sujet la chute que fit dernièrement, à

Liège, une demoiselle atteinte de la danse de St-Guy. Pendant l'un de ses accès elle tomba de la hauteur d'un second étage sur le sol pavé d'une cour. Les parents qui croyaient la trouver morte ou dangereusement blessée l'ont relevée exempte de toute contusion. Cet heureux dénouement bien vérifié fut attribué par les parents, bons catholiques, à la *providence divine*. Si nous remplaçons cette expression par *intervention spirituelle* l'accord avec les données de la philosophie spirite est parfait, si tant est que l'on ne puisse trouver d'autre cause naturelle pour expliquer l'amortissement du corps sur le sol.

NÉCROLOGIE.

M. Amand Greslez, de Sétif (Algérie), un écrivain spirite que nos lecteurs connaissent, vient de mourir à un âge avancé.

La lettre mortuaire, bordée de vert, que nous recevons porte ce qui suit :

« Madame Amand Greslez et Monsieur Emile Greslez, ont l'honneur de vous apprendre l'heureuse désincarnation de

MONSIEUR AMAND GRESLEZ,
officier en retraite,

leur époux et père, né à la vie spirituelle le 31 décembre 1886, à 3 1/2 heures du soir, dans sa 79^e année. »

Selon le vœu exprimé par son testament, personne n'a assisté à son enterrement sinon son fils.

Des dernières volontés de ce regretté frère insérées en bas de la lettre de faire part, nous extrayons ce qui suit :

« Ceux de mes parents ou amis qui voudront » m'être agréables se réuniront à mon intention. « Je désire qu'aucun des miens ne porte mon » deuil, qu'il n'y ait sur ma tombe aucun signe » pour la reconnaître ; mais je serai vivement re- » connaissant envers tous ceux qui penseront à » moi, qui liront mon livre, qui pourront et vou- » dront se mettre en relations avec mon esprit, » dégagé de la matière. »

NOUVELLES.

Il y a quelque temps nous avons parlé d'une jeune fille, Marguerite Boyenval, habitant Origny Sainte-Benoîte (Aisne), tombée en léthargie le 31 mai 1883.

Depuis quarante-trois mois, elle ne s'est pas réveillée un seul instant ; sa maigreur est arrivée

à la dernière limite du possible, la raideur des membres est toujours extrême, les yeux clos, les dents serrées, la respiration normale, le pouls régulier, mais faible et lent.

Un médecin qui a visité cette jeune fille récemment, assure qu'elle peut encore vivre longtemps en cet état, attendu que tous les organes chez elle sont sains et bien constitués, il admet aussi la possibilité du retour à la vie active.

* * *

On signale dans le royaume en ce moment trois écoles ménagères se rattachant à l'enseignement primaire communal : une à Anvers, une à Ypres et une à Boussu.

Il est regrettable, dit la *Nation*, que des institutions si intéressantes ne soient pas plus nombreuses dans notre pays. La multiplication d'écoles ménagères, intelligemment organisées, constituerait une œuvre de haute utilité sociale.

Le manque d'ordre et d'économie dans un ménage est la source de bien des malheurs : de là, les querelles, la désaffection, la misère, l'inconduite etc. Et tous ceux qui ont parcouru les régions charbonnières et industrielles savent combien l'éducation du foyer domestique manque encore, hélas ! aux jeunes filles du peuple.

* * *

La *Meuse* du 17 janvier a publié un article de deux colonnes sur le spiritisme, signé Camille Flammarion, et dont la source n'est pas indiquée.

Le célèbre astronome français, cela va sans dire, n'est pas hostile au spiritisme. Il rappelle au contraire qu'il est un des premiers disciples d'Allan Kardec dont il a vulgarisé, plus que tout autre, la philosophie par ses écrits. Nous nous souvenons aussi qu'il a affirmé ses convictions sur la tombe du Maître, et que seul, à Paris, il a osé prendre dans le temps la défense des frères Davenport contre les déclamations de la presse parisienne. Le procès Buguet l'a beaucoup refroidi, dit-on, et depuis lors il n'avait plus guère fait parler de lui dans le monde spirite. Soit qu'il ait craint de perdre son temps en étudiant les phénomènes médianimiques, soit pour tout autre motif, M. Flammarion s'est laissé devancer dans le champ de l'expérimentation spirite par les Crookes, les Wallace, les Zöllner et récemment à Paris même par le Docteur Paul Gibier, ce qui paraît le rendre quelque peu nerveux. Il nous fait l'effet, dans l'écrit de la *Meuse*, d'un homme qui voulant se reposer sur ses lauriers, ce qui est assurément un droit, voudrait empêcher en outre les autres de marcher de l'avant, ce qui n'est plus juste. Comment comprendre autrement les doutes qu'il émet sur les résultats enregistrés par ses

savants confrères, qui leur ont été scientifiquement prouvés par des expériences patiemment et sagement conduites ? Nous lui laissons aussi toute la responsabilité des déclarations qu'il fait à l'égard du médium Henry Slade. Sa manière de voir, que nous ne saurions partager, en ramenant l'attention du monde savant sur la médiumnité du fameux américain, donnera lieu nécessairement à une explication entre lui et le docteur Gibier, suivie probablement d'expériences contradictoires. Nous tiendrons nos lecteurs au courant des débats.

* * *

Le docteur Crothers, un physiologiste américain, cite dans l'*Alienist and Neurologist* un certain nombre de cas qu'il dit avoir observés lui-même, d'où il résulterait que l'ivresse, avec tout son cortège de symptômes caractéristiques, peut éclater exceptionnellement, par contagion, chez des individus qui n'ont bu que de l'eau, mais qui l'ont bue en compagnie de gens alcoolisés.

Il y aurait là un fait de suggestion d'un caractère nouveau et fort original qui mérite d'être étudié au point de vue psychologique.

* * *

On creuse actuellement à Pesth un puits artésien qui doit fournir de l'eau chaude aux bains et aux usines et qui offre un exemple frappant de l'accroissement de la température de la terre de la surface au centre.

La profondeur atteinte est déjà de 951 mètres et l'eau obtenue, qui est de 70 degrés centigrades, s'élève à 800 mètres cubes par jour. La municipalité a voté les fonds nécessaires pour continuer le creusement afin d'obtenir, en plus grande quantité encore, de l'eau à 80 degrés.

* * *

Morgendæmringen ; Tidsskrift for Spiritiske Studier, tel est le titre d'une nouvelle revue mensuelle publiée à Christiana, Norway, par M. Storjohann qui écrit au *Medium and Daybreak* :

« Nous avons eu M. Slade pendant 12 jours ; les reporters ont, naturellement, raconté une masse de choses qu'ils n'ont pas vues, et ils ont oublié de dire ce qu'ils avaient vu. Slade s'est rendu d'ici à Stockholm, où il a grandement étonné plusieurs professeurs de l'école matérialiste. »

(*Banner of Light*, 15 janvier).

AVIS.

Nous rappelons à nos correspondants qu'il ne peut être donné aucune suite aux lettres non signées.

Liège. — Imp. du *Message*, rue de l'Étuve, 12.

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME

QUESTIONS SOCIALES

MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messageur* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messageur**, à Liège.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de M^r H. SAIVE.

ABONNEMENTS :

Belgique fr. 3-»
 Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»
 En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.
 On peut s'abonner à Paris à la Société scientifique du Spiritisme rue Neuve-des-Petits-Champs, 5.

SOMMAIRE :

Un précurseur de la doctrine spirite. — Les œuvres de Jésus. — Congrès des Sociétés coopératives en Belgique. — Une conférence sur le Merveilleux. — Conversation surprise à la suite d'un sermon (suite et fin). — Un prince médium. — Jesse Shepard en Californie. — Nouvelles.

Un précurseur de la doctrine Spirite.

Pierre Leroux, célèbre publiciste né en 1798, mort il y a quelques années, a publié en 1840 un ouvrage fort remarquable, devenu aujourd'hui très rare et par conséquent peu connu des générations actuelles. Cet ouvrage a pour titre : *De l'humanité, de son principe, de son avenir*.

Un examen succinct de cet ouvrage nous semble devoir intéresser d'autant plus les spirites, qu'ils y trouveront la preuve que les nombreuses communications de toute espèce, obtenues des Esprits depuis l'année 1847, ne font que confirmer matériellement les intuitions spiritualistes qui, depuis les temps historiques ont eu lieu chez les divers peuples du globe.

Les passages que nous emprunterons du livre de Pierre Leroux, intéresseront aussi, nous aimons à le croire, les personnes qui jusqu'à présent n'ont point accordé au spiritisme toute l'attention qu'il mérite.

Pierre Leroux fut un des plus remarquables philosophes spiritualistes de la première moitié du XIX^{me} siècle. En 1838, il fonda avec Jean Reynaud *l'Encyclopédie moderne*. En 1841, il fonda la *Revue Indépendante*, en collaboration avec Viardot et George Sand. Mais son œuvre capitale est l'ouvrage dont nous nous occupons aujourd'hui.

Dans toutes ses œuvres, Pierre Leroux s'est

montré dévoué aux classes populaires, et l'on peut dire de lui : que c'était l'homme de bien par excellence.

Faisant dans son premier volume un rapide examen du Christianisme, Pierre Leroux dit : « La charité du Christianisme est, par son imperfection, une des plus grandes preuves que l'on puisse citer de l'imperfection générale du Christianisme (tome 1, page 198). »

Et il n'a pas de peine à prouver que cette *charité chrétienne* dont on a fait et dont on fait encore tant de bruit, n'est en réalité qu'une fausse charité, puisqu'en définitive la loi chrétienne dit qu'on doit mépriser la terre, le monde; qu'on doit se mépriser soi-même, et que toutes nos affections doivent converger vers Dieu.

« La dernière expression du Christianisme, dit Pierre Leroux, (tome 1, page 206) est de considérer cette vie comme une vallée de larmes; toute créature comme méprisable, et Dieu seul comme digne d'amour. Le Christianisme, dans ses plus grands apôtres, dans l'Évangile, comme dans Saint-Paul, comme dans Saint-Augustin, comme dans tous les saints sans exception, a toujours attendu, imploré, pressé la fin du monde. »

Et plus loin (page 207) : « Relativement à nos semblables, la charité du Christianisme est plutôt de la pitié, de la commisération, de la compassion, que de l'amitié, ou pour employer le terme général : de l'amour. Que sont en effet les créatures pour le chrétien? Elles ne sont rien, et ne doivent être rien. Elles n'existent que pour être un objet de charité en vue de Dieu. Le lien entre elles et nous n'étant que *commandé*, sans être démontré *nécessaire*, elles restent hors de nous. Nous les aimons donc par devoir et non par un sentiment direct de solidarité. Aussi l'égalité ne joue aucun rôle dans cette charité et la seule

égalité qui y règne est tout au plus l'égalité du néant, c'est-à-dire l'égalité de créatures également vaines devant Dieu. Est-il surprenant que les inférieurs dans l'humanité, les faibles, les pauvres, les affligés, aient fini eux-mêmes par rejeter une charité si imparfaite, une charité qui humainement ne les relevait pas, mais les abaissait. »

Pierre Leroux professait cette idée qui semble parfaitement juste : que l'humanité, c'est chaque homme dans son existence infinie. « Cette vie présente, dit-il (tome I, p. 223), n'est pas seulement présente, elle est virtuellement éternelle. Si donc vous lui refusez ce caractère d'infinité et d'éternité qu'elle a en soi, vous lui retirez ce qu'elle a, pour implanter en elle le néant, et pour mettre en son sein ce qui n'y était pas : la mort. Elle était éternelle, vous la faites périssable. Ce qu'elle avait de périssable n'était que du changement, de la transformation; vous faites de ce changement et de cette transformation : la mort. Car, où est maintenant la suite de cette vie? Dépouillée de cette infinité, de cette continuité éternelle qui était en elle, la vie présente n'étant plus l'être, est évidemment comme je viens de le dire, le non-être, le néant, la mort. Tout homme donc qui croit à un ciel placé hors de la nature et de la vie, a dû dire comme Saint-Paul et comme tous les saints du christianisme : « Qui me délivrera du corps de cette mort? »

» Qu'est-il donc arrivé? Les uns emportés vers le ciel imaginaire, ont délaissé la vie présente et ont abandonné la terre à la fatalité. Ceux-ci n'ont plus eu de terre, c'est-à-dire de vie présente. Les autres, regardant ce ciel en dehors de la nature, comme une pure folie, ont nié à leur tour toute immortalité de la vie, toute suite à la vie présente. Et ceux-là n'ont pas eu de ciel, c'est-à-dire de vie future. »

« Les premiers; ayant ainsi mis le ciel en dehors de la nature et de la vie, ont nécessairement mis Dieu aussi en dehors de la nature et de la vie. Et les seconds ont nié Dieu et n'ont plus voulu reconnaître d'autre Dieu que le hasard. Ainsi le monde s'est divisé en deux sectes également incomplètes; les uns sans présent, les autres sans avenir. Les uns hommes, ou plutôt animaux de la terre; les autres, anges du ciel. Les uns superstitieux, les autres athées. »

« Et les uns et les autres sont arrivés par cette double erreur, à séparer leur destinée de celle des autres hommes, de l'humanité. Qu'importe en effet aux premiers: l'humanité? Que leur importe la suite de leur vie présente? Ne regardent-ils pas leur tâche comme terminée après ces quelques années d'existence qu'ils ont à passer

sur la terre? Ils seront morts pour l'humanité; morts pour la terre; morts pour la vie qui se continuera; morts pour la nature. Ils seront nés au ciel, disent-ils; donc ils seront morts pour l'humanité. »

« Et quant aux autres, qui ne croient ni à la vie future, ni à Dieu; qui ne croient quant à leur vie, qu'au quart d'heure présent et dont l'espérance ne va pas plus loin que ces quelques années qu'ils ont à vivre peut-être dans leur forme actuelle, ils sont encore bien plus séparés de l'humanité; bien plus indifférents à son sort futur. »

« Les uns ont donc toujours appelé avec prière *la fin du monde*. Les autres disent comme ce roi athée du dernier siècle: « *Vienne après moi la fin du monde, que m'importe* »..... Ou arrive ainsi des deux côtés à l'égoïsme; savoir: par une route, à l'égoïsme du superstitieux, qui songe à faire tout seul son salut; et par l'autre route à l'égoïsme de l'athée, qui songe à faire tout seul son bonheur présent..... Ainsi, des deux côtés la terre, c'est-à-dire la vie présente, ou en d'autres termes: *la vie éternelle dans sa manifestation présente*, au lieu d'être comprise religieusement et sanctifiée, est désanctifiée, si je puis m'exprimer ainsi, avilie, profanée; et abandonnée au hasard, à la fatalité, au mal. »

Dans un prochain article nous verrons que Pierre Leroux avait eu l'intuition des vies successives.

D^r WAHU.

LES ŒUVRES DE JÉSUS.

Après la dernière scène et à la veille de quitter corporellement ses disciples, Jésus leur adressa les paroles suivantes : « Celui qui croit en moi fera lui-même les œuvres que je fais, et en fera de plus grandes parce que je m'en vais à mon père. » C'était là comme son testament suprême; il assurait aux apôtres et en leur personne à tous ceux qui connaîtraient plus tard l'évangile qu'ils auraient en eux un moyen tout puissant de renouveler les prodiges bienfaisants de l'envoyé de Dieu; ce moyen c'était la foi, c'est-à-dire la ferme volonté de mettre en pratique les préceptes d'amour qu'il leur avait donnés à tant de reprises différentes.

La plupart de ses disciples ne manquèrent pas de se souvenir de sa parole; aussi les vit-on après la disparition de leur Maître continuer ses œuvres avec l'ardeur que l'influence de ses recommandations et de son exemple avaient excitée en eux. Ils guérèrent les malades, chassèrent les démons, c'est-à-dire débarrassèrent des mal-

heureux des esprits qui les obsédaient et, le fluide de Jésus aidant, ils prêchèrent sa doctrine avec une éloquence et un enthousiasme tellement communicatifs que les résultats se manifestèrent bientôt par la conversion des masses populaires de Jérusalem et de la Judée.

Malheureusement, les successeurs des apôtres ou plutôt ceux qui s'attribuèrent faussement leur autorité, ne tardèrent pas à mettre en oubli les ordres du Maître. A l'exemple de Paul qui avait usurpé le titre d'apôtre, ils se lancèrent dans des controverses interminables sur des questions tout-à-fait étrangères à l'enseignement du Christ; et dans la suite des temps ces disputes envenimées par l'orgueil et l'entêtement des hommes firent perdre de vue les principes fondamentaux de la doctrine. On ne s'occupait plus de guérir les malades, de combattre l'action funeste des mauvais esprits : on avait bien d'autres soucis ; il fallait courber sous le joug commun ou supprimer les chrétiens assez indépendants pour refuser de s'incliner devant les décisions de la majorité toute puissante; et les chefs du pouvoir temporel s'étant mis de la partie pour prêter main-forte aux prêtres fanatiques, la société du moyen-âge devint une véritable arène de lutteurs féroces et impitoyables dont les plus forts s'acharnaient à faire disparaître les plus faibles. Et les passions bestiales déchaînées par les appétits bas et égoïstes étouffèrent momentanément la grande voix du Christ qui continuait à crier à ces hommes égarés : « Aimez-vous les uns les autres ! »

On sait ce que devint au milieu de ce désordre matériel et moral la tradition des œuvres de Jésus : si quelqu'un se souvenant de ses paroles cherchait à se rendre utile à ses frères en essayant de les soulager par l'action fluidique, on l'accusait immédiatement d'avoir fait pacte avec Satan, et traduit devant le tribunal de l'inquisition, il était condamné et livré au bûcher comme sorcier et hérétique. Ainsi l'on ne tenait nul compte de la recommandation si sensée du Messie : « Vous connaîtrez l'arbre à ses fruits. » Quelles que fussent les bonnes intentions de quelques cœurs d'élite, dont les aspirations fraternelles parvenaient à triompher des assauts de l'égoïsme universel, s'ils s'avisèrent de faire le bien en recourant à des pratiques condamnées par l'Eglise, ils étaient aussitôt arrêtés dans l'accomplissement de leurs œuvres bienfaisantes; on ne manquait pas d'arguments pour les convaincre de maléfice, et bientôt leur mort ignominieuse apprenait à ceux qui auraient été tentés de les imiter que leur premier devoir était d'annihiler leur raison devant la volonté des puissants du jour, la charité envers autrui n'étant permise que

dans les limites de leur bon plaisir et de leur autorité capricieuse.

On dirait vraiment en lisant les relations de cette sombre période du moyen-âge que les esprits de l'espace intéressés à retarder la réalisation des promesses du Christ conspiraient avec les incarnés pour détourner les populations de l'accomplissement de ses œuvres. Non-seulement on usait des persécutions et des supplices pour dompter les volontés les plus énergiques, mais encore on recourait aux arguments les plus captieux, on ne reculait même pas devant la falsification des textes, et l'invention des dogmes nouveaux pour détruire dans les esprits faibles et crédules la vraie foi qui seule pouvait conduire au salut du genre humain et à l'émancipation des masses populaires. Comme pour décourager les imitateurs de Jésus en agrandissant encore la distance morale qui le séparait d'eux, les prêtres s'avisèrent de proclamer sa divinité. Et dans leur obstination déplorable à maintenir les abus sur lesquels se fondait leur puissance, ils durent sans doute se faire ce raisonnement : « Il est vrai que Jésus a dit à ses disciples ainsi qu'on le rapporte à la fin de l'Evangile de Marc : ces miracles accompagneront ceux qui auront cru en moi ; ils chasseront les démons en mon nom... , ils imposeront les mains sur les malades et ils seront guéris. Mais si nous persuadons aux fidèles qu'il est Dieu, qui se croira assez pur pour tenter de réaliser ses œuvres ? On aura beau relire ses affirmations réitérées, la foule des croyants se jugera toujours indigne de lui servir d'instrument et alors nous aurons le privilège de tous les faits miraculeux : parlant au nom de Dieu et comme ses ministres, nous n'aurons pas de peine à imposer toutes nos volontés : nous profiterons de l'ignorance des hommes pour les dominer ; et en usant adroitement des pouvoirs que nous nous serons arrogés, nous pourrions espérer prolonger notre règne et vivre de longs siècles au sein des honneurs et de l'abondance, tandis que les peuples travailleront pour nous, humblement courbés sous notre domination. »

(A suivre).

Par médiumnité,
CÉPHAS.

Congrès des sociétés coopératives en Belgique.

Dimanche dernier s'est tenu à Gand un congrès des sociétés coopératives du pays, à l'effet de former une Fédération.

Nous empruntons à l'*Avant-Garde* de Bruxelles le compte-rendu de cette importante assemblée :

« Les sociétés des villes et des communes suivantes se sont fait représenter au congrès :

» Anvers, Bruxelles, Gand, Liège, Louvain, Malines, Verviers, Huy, Angleur, Lodelinsart, Souvert, Dampremy, Auvélais, Jamioulx, Jolimont, Flémalle, Jupille, Pâturages, Alost, Dison, Bracquegnies, Ougrée et Ledebeg.

» Le congrès était présidé par M. Anseele qui, dans un discours fort applaudi, a énuméré tous les avantages que les sociétés coopératives pourraient retirer de leur fédération.

» Les boulangeries coopératives du pays, a-t-il dit, dépendent des meuniers; par la fédération nous deviendrons notre propre meunier, nous aurons ainsi de la meilleure marchandise et à meilleur compte. Pour nos articles de confections, pharmaceutiques, et pour les charbons, par exemple, en faisant nos achats en commun, nous réaliserons également de grands bénéfices.

» Plusieurs personnes nous ont déjà offert, l'une 150.000 francs pour installer une meunerie, d'autres consentent à nous vendre des terrains pour y construire des maisons ouvrières. Vous le voyez, il y a beaucoup à faire, mais pour réussir, nous devons agir non en commerçants, mais en amis, en socialistes.

» Nous devons toujours avoir en vue le but final de notre mouvement, l'émancipation de la classe ouvrière.

» Si nous agissons comme cela nous réussirons et nous ferons faire un pas immense à la question sociale.

» Deux commissions ont été nommées. La première devra s'occuper de l'élaboration des statuts de la fédération et la seconde, qui siège à Gand, va s'occuper dès aujourd'hui des achats en commun pour un grand nombre de sociétés qui en ont fait la demande.

» Nous invitons instamment toutes les sociétés coopératives du pays à adhérer à la fédération. Pour toutes demandes de renseignements, s'adresser au citoyen Anseele, au *Vooruit*, 9, Marché au Fil, à Gand. »

Tel est le compte-rendu sommaire du congrès des coopérateurs belges.

Un passage du rapport de M. Anseele doit particulièrement être relevé: c'est celui où il parle du but auquel doivent tendre les coopérateurs; qui est l'émancipation de la classe ouvrière. Non pas de la classe ouvrière associée autour du comptoir de la coopérative, mais de la classe ouvrière toute entière, sans distinction, associée ou non.

Ce but social si large et si élevé dont les coopérateurs belges ne cessent de s'entretenir dans leurs réunions, est ce qui distingue la coopération

dans ce pays. Là, en effet, la propagande coopérative n'a pas seulement pour but de réunir des individus associés pour profiter matériellement des rabais possibles à obtenir par l'achat en gros des objets de consommation, mais surtout de réunir des citoyens de plus en plus éclairés sur la nature de leurs devoirs et de leurs droits, droits et devoirs que le lien coopératif leur permet de pratiquer et de revendiquer avec plus de force que s'ils étaient isolés. — La coopération, en un mot, n'est pour les propagandistes de ce vaste mouvement qui a pris en Belgique un développement si considérable ces dernières années, qu'un des mille moyens de groupement de la classe ouvrière, associée et solidarisée en vue d'une refonte sociale de l'ordre économique contemporain.

Nous le répétons, c'est là le caractère distinctif du mouvement coopérateur dans ce pays, c'est ce qui fait sa force. Nous avons déjà parlé des magnifiques résultats obtenus par la société coopérative du *Vooruit*, dont M. Anseele est l'âme.

Cette société est le plus ferme soutien du mouvement socialiste belge. C'est elle qui fournit en partie les fonds nécessaires à la propagande; elle est le centre à la fois, d'un magasin de vente à bon marché, d'un enseignement moralisateur et d'un grand parti politique, ces trois faits se combinant pour l'obtention d'améliorations immédiates dans la situation économique de l'ouvrier belge, et l'obtention future — par la moralisation et le mouvement politique — des réformes sociales d'ordre général qui assureront l'émancipation de la classe ouvrière...

Puissent nos compatriotes, s'inspirer de l'exemple que nous leur plaçons sous les yeux et des généreuses paroles de M. Anseele; avoir toujours en vue ce but final: l'émancipation de la classe ouvrière.

A cette condition, mais à cette condition seulement, la coopération prospérera et ses initiateurs mériteront la reconnaissance et l'amour populaires pour leurs nobles efforts tentés, couronnés d'un plein succès.

(*Le Devoir*, 6 mars).

UNE CONFÉRENCE SUR LE MERVEILLEUX.

Sous les auspices de la Société *Les Libres Penseurs*, M. le docteur Droixhe, de Huy, a donné le 6 mars, au Casino du Passage à Liège, une conférence publique qui avait attiré assez bien de monde. Son sujet: *Le Merveilleux* était fort attrayant, mais trop vaste pour être développé en une séance.

Le conférencier a voulu soutenir, si nous l'avons bien compris, une thèse qui est juste au fond : Il n'y a pas de surnaturel ; ce qui paraît miraculeux à une époque ne l'est plus à une autre, grâce aux progrès des sciences. Parlant du magnétisme, il a cité les effets prodigieux accomplis de nos jours par la suggestion ; mais où il a dépassé le but et s'est mis en contradiction avec sa propre thèse, faute d'examen et d'étude suffisante, c'est lorsqu'il a voulu prouver que le merveilleux n'avait d'autre fondement que l'imagination humaine. Les thaumaturges anciens et présents, les devins, les sorciers, les mystiques de toutes les religions, y compris Luther et Ignace de Loyola, sont des exploiters de la crédulité publique ou des cerveaux malades, des hallucinés. Il faut vulgariser la science, a dit l'orateur. Là-dessus nous sommes d'accord.

Mais à côté de la science officielle souvent pétrie de préjugés et d'absolutisme, il y a la science indépendante et libre qui ne rejette l'étude d'aucun phénomène et nous ouvre sans cesse de nouveaux horizons. M. Droixhe ne croit pas aux apparitions dont témoigne à chaque pas l'histoire sacrée et profane ; nous ne pouvons que l'engager à faire connaissance avec le spiritisme, une science toute moderne dont il semble ignorer complètement l'existence. Qu'il lise l'ouvrage récent du docteur Gibier, il apprendra alors avec une certaine stupéfaction que les Esprits, momentanément revêtus d'un corps visible et tangible, qui se sont laissés photographier par des membres de la Société royale de Londres ou qui écrivent dans des ardoises fermées ne sont pas précisément des chimères de notre imagination.

Conversation surprise à la suite d'un sermon. (1)

JACQUES ET JEAN.

(Suite et fin).

JACQUES. — Mais, Jean, savez-vous que vous faites un grand péché?... Vous raisonnez!... On ne peut : l'Eglise le défend!

JEAN. — Alors, si l'on ne peut pas raisonner, pourquoi Dieu nous a-t-il donné l'intelligence, sinon pour s'en servir?... Quand je fais venir un homme pour bêcher mon jardin, ce n'est pas pour qu'il se promène avec son instrument de travail sur les épaules, assurément. Dieu ne peut être moins raisonnable que nous et nous mettre en main l'outil pour ne pas nous en servir.

(1). Petite brochure de propagande, éditée à Bruxelles, et que l'auteur a bien voulu nous autoriser à reproduire.

L'Eglise dit aussi que Dieu n'a rien fait d'inutile. C'en serait une, celle-là, d'inutilité?

JACQUES. — Vous allez trop loin, Jean, vous ne pouvez pas connaître Dieu.

JEAN. — Comment! trop loin!... Je n'ai pas la prétention de connaître Dieu : nul mortel ne peut l'avoir!... Mais si notre intelligence est trop petite pour savoir ce qu'il est, nous pouvons toujours franchement dire ce qu'il ne peut pas être!

Nous pouvons dire : « C'est l'infinie Perfection, et nous devons rejeter comme un mensonge tout ce qu'on lui impute de contraire à son infinie justice et à son infinie bonté. »

Où dit que Dieu est juste et bon, et on le représente injuste, haineux, méchant. Alors beaucoup disent : « Si Dieu est ainsi, c'est qu'il n'y en a pas! » Et voilà comment, sans s'en douter, on conduit le monde au matérialisme! Pour une faute, il punit éternellement! Voilà pourquoi on ne croit plus à rien.

JACQUES. — Je ne dis pas non, mais pourtant, Jean, il faut savoir qu'une offense faite à un Etre infini, mérite une peine infinie : alors Dieu étant infini, ce n'est pas trop d'une éternité de souffrances pour expier.

JEAN (*avec vivacité*). — Jacques, vous me faites vraiment sortir hors de ma peau. On voit bien que vous ne vous êtes jamais servi de votre intelligence. Qu'est-ce que cela vous fait qu'une puce se moque de vous, insecte aussi infime vis-à-vis de vous?

JACQUES. — Ah! dame, je crois bien que cela me ferait. Si elle se promenait sous mes vêtements, je la tuerais.

JEAN. — Pardon, mon ami, de ce mouvement de vivacité qui m'a fait parler ainsi un peu sans réflexion, mais votre réponse me fait rire, et puisque l'idée est lancée et que je ne puis revenir sur ce qui est dit, je vous poserai cette question : « S'il était en votre pouvoir de ressusciter la petite bête en question et de la faire vivre éternellement, voudriez-vous la condamner à de tels tourments inouïs pendant l'éternité? »

JACQUES. — Oh non! pour cela, Jean. J'irais plutôt la chercher hors du feu, au risque de me brûler un peu les doigts.

JEAN. — A la bonne heure, vous avez du cœur et vous êtes bon. Vous devez admettre que Dieu est au moins aussi bon que nous. J'allais vous poser une autre comparaison, mais celle-là suffit.

Je rejette l'éternité des peines parce que cela n'est pas conforme à la justice et à la bonté de Dieu!... La justice dit que la punition doit être proportionnée à la faute. Et à votre idée, Jacques?

JACQUES. — En effet, il faut bien que j'admette

que votre raisonnement est juste ; mais autre chose... Voulez-vous encore bien que je vous questionne ?

JEAN. — Tout ce que vous voulez, mon ami. Je ne parle pas de ce que je sais tant qu'on ne m'en parle pas : qu'on fasse chacun ce que l'on croit le mieux, voilà tout. Mais, lorsqu'on me questionne et dans le but louable de s'instruire et de vouloir pratiquer la sublime morale de Jésus, alors je suis prêt à répondre à tout.

JACQUES. — C'est que je suis un peu gêné de le dire, Jean!... Mais pourquoi faut-il qu'il fasse nuit noire et l'obscurité la plus profonde pour faire vos séances : cela m'a l'air d'avoir quelque ressemblance avec l'esprit des ténèbres ?

JEAN. — C'est là une erreur profonde. On fait des séances le soir parce qu'on a mieux le temps, qu'on est rentré de sa journée. Le dimanche, on les fait partout, après-midi, en plein jour, cela est indifférent : les esprits se communiquent aussi facilement alors que dans l'obscurité... Mais lorsqu'on fait une séance pour voir les esprits, — ce qui, soit dit en passant, est rare, — alors l'obscurité est nécessaire. De même que vous ne voyez pas les étoiles en plein midi et qu'elles existent tout de même, beaucoup ne peuvent voir les esprits en pleine lumière.

JACQUES. — Il y en a donc qui les voient en plein jour ?

JEAN. — Oui, et on les appelle médiums-voyants. Vous disiez tantôt que le corps est en terre et que l'esprit est invisible : que voulez-vous qu'on voie?... Il faut savoir que l'esprit, en quittant le corps, ne s'en va pas dépouillé de toute matière. De notre vivant, entre l'esprit et le corps, nous possédons une enveloppe demi-matérielle qui sert de lien entre l'esprit et le corps. C'est comme si vous diriez de l'électricité. Ce fluide, quoique invisible pour nous dans notre état ordinaire, n'en est pas moins de la matière, et cette matière n'abandonne pas l'esprit au moment de la mort.

Ainsi les esprits ne sont pas *absence de matière*, et les spirites pour s'entendre entre eux, — ont convenu d'appeler cette matière *périsprit*. — Sous l'empire de certaines lois naturelles, le périsprit peut prendre une apparence qui se rapproche davantage de notre nature, se faire plus matière, en quelque sorte.

JACQUES. — Mais si le malin venait prendre les apparences d'une personne aimée, et vous faire croire ainsi toutes sortes de choses ?

JEAN. — Je vous ai déjà dit ce que je pensais de votre malin. Dieu d'abord, ne le permettrait pas, et, en supposant qu'un esprit pervers vint au lieu d'un autre, il est toujours facile de le

reconnaître. Jésus, n'a-t-il pas dit : « On reconnaît l'arbre à ses fruits » ? S'il m'enseigne la morale du Christ, la charité, l'amour du devoir, le pardon des offenses, c'est qu'il est un bon esprit.

JACQUES. — Et si c'est pour mieux vous tromper qu'il tient ce langage ?

JEAN. — Suis-je trompé lorsqu'on m'enseigne que ce monde n'est qu'un passage, un monde d'épreuves et d'expiation ; qu'il faut prendre patience des misères inhérentes à la vie en pensant que l'éternité nous attend ; qu'il faut sans cesse prier Dieu de nous soutenir, car il demandera beaucoup à celui qui sait beaucoup ;... qu'il faut nous aimer et nous assister mutuellement ; que les hommes pourraient faire de cette terre un Paradis terrestre, s'ils savaient vaincre leur égoïsme ! C'est là la pierre d'achoppement de la société et le seul obstacle à la fraternité prêchée par le Christ ! Ma foi, Jacques il faut convenir que si c'est cela le langage du diable, c'est un bon diable tout de même !

JACQUES. — On dit que cela a déjà été la mode des tables tournantes et parlantes, que cela a passé, que cela est revenu et que cela passera encore.

JEAN. — Je ne dis pas non, cela est même déjà passé en ce sens qu'on a trouvé des moyens plus prompts et plus faciles de communiquer avec les esprits. On cherche à ridiculiser cela ; c'est cependant au moyen des grenouilles que Galvani a ouvert la voie aux expériences de l'électricité, et on ne s'occupe plus de ce qu'on appelait jadis la danse des grenouilles, parce que l'électricité a fait son chemin !... Et celui qui a découvert la force de la vapeur, c'est en voyant sur le feu une bouilloire remplie d'eau en ébullition : le couvercle se soulevait, cela lui fit comprendre qu'il y avait quelque chose là-dedans. Tous ces essais ont passé, mais pour faire place à des applications scientifiques de plus en plus perfectionnées.

Il est donc évident que les tables passeront, mais ce qui ne passera pas, c'est la vérité qu'elles ont démontrée. Car Dieu, qui est la vérité même, marche avec la vérité, et contre la vérité, jamais les portes de l'enfer ne prévaudront.

Les spirites se comptent par millions, et dans leurs rangs, on compte des savants illustres dont je puis vous citer les noms : l'illustre savant anglais, le Dr William Crookes, le plus méthodique savant de ce siècle ;

Alfred Russel Wallace, membre de la Société royale de Londres ;

Cromwell Varley, membre de la Société royale de Londres.

Oxon, professeur à la faculté d'Oxford ;

Victor Hugo ;

Victorien Sardou ;

Et tout récemment le savant D^r Gibier, à Paris, qui vient de se prononcer favorablement sur le spiritisme, après une série d'expériences faites avec le médium Slade.

Mais, bonsoir !... Voici votre femme ; elle pourrait être inquiète de vous voir causer si longtemps avec moi. Répétez-lui hardiment tout ce que je vous ai dit, et demandez-lui comment j'ai pu faire un pacte avec le diable : voilà 25 ans que je suis spirite, je suis encore un pauvre ouvrier comme auparavant.

Allez, Jacques, il n'est pas nécessaire de faire un pacte avec le diable, lorsqu'on est convaincu, comme moi, du néant des choses de la terre !

Je demande seulement à Dieu mon pain quotidien, — que je n'aie pas trop d'embarras pour trouver de l'ouvrage pour moi et mes enfants.

Je lui demande la santé, c'est la richesse du pauvre.

Je lui demande de ne jamais faillir à mes devoirs et je ne sais pas ce que le diable pourrait venir faire là dedans !

UN PRINCE MÉDIUM.

Nous lisons dans *Light* du 5 février :

« Il nous est arrivé de faire allusion à ce fait qu'un prince autrichien bien connu est excellent médium à effets physiques. Un correspondant bien informé nous envoie un compte-rendu de quelques unes des expériences médianimiques du prince, compte-rendu que nous ne pouvons publier pour des raisons faciles à comprendre. Il y est question notamment d'une conversation au sujet des matérialisations que celui-ci obtient. Un jour, à une séance que le prince avait donnée pour la production des formes matérialisées, il aurait senti parfaitement qu'on le couvrait d'une draperie en même temps qu'il se sentait fortement engagé à se lever de sa chaise. Si un sceptique m'avait surpris accomplissant cet acte, il pouvait en conclure, dit le prince, que j'avais personnifié l'Esprit comme cela avait été le cas avec Bastian à Vienne.

« De telles expériences sont intéressantes, parce qu'elles tendent à prouver combien peu nous connaissons les lois qui gouvernent ces phénomènes et combien nous devons faire attention avant de stigmatiser un médium comme imposteur. »

Nous approuvons fort les réserves du confrère anglais, car il nous a été donné d'apprécier ce que valent les affirmations diverses suspectant à la légère l'honorabilité de certains médiums aux

facultés transcendantes et bien reconnues. Que ces facultés s'exercent gratuitement ou non, peu importe.

Chacun sa mission ici-bas. Celle des médiums à effets physiques est de convaincre les sceptiques, les matérialistes. Il faut le fait brutal à l'homme ignorant ou orgueilleux. Nous ne pouvons que regretter avec beaucoup de frères spirites que les facultés des Slade, des Eglinton et des Jesse Shepard ne se soient pas encore développées en nos contrées. Aux impatients et aux incrédules, on peut répéter que tout vient en son temps.

En attendant, nous considérons comme un devoir de faire de la propagande en faveur de la haute médiumnité et de ce fait réellement merveilleux, l'écriture directement produite par les Esprits, l'un des plus extraordinaires du siècle. Certes, les faits d'hypnotisme ont déjà révolutionné bien des cervelles scientifiques, mais celui de l'écriture directe bien établi révolutionnera plus encore le monde savant si rebelle aux idées spiritualistes. Désormais, par lui sera faite la démonstration expérimentale de la survivance de l'âme.

JESSE SHEPARD EN CALIFORNIE.

Un correspondant de San Diego (Californie) écrit au *Banner of Light*, 15 janvier :

« Jesse Shepard, le célèbre médium bien connu partout, donne ici des séances qui obtiennent un grand succès. Nous en avons eu quatre, et maintenant il a organisé, une classe pour le développement des médiums. C'est une chose curieuse que d'entendre les voix indépendantes de ses guides, et de reconnaître leur présence lorsqu'ils se promènent au milieu de nous, déposant leurs instruments de musique sur les assistants, tout en jouant dessus. Ils parlent aussi à voix basse. »

Il résulte d'une lettre particulière nous adressée de la même localité le 15 février par M. Jesse Shepard que celui-ci est enchanté de son séjour en Californie et qu'il veut y établir son *home* ; à cet effet il se fait construire à San Diego une magnifique villa avec salle de concert qui pourra être inaugurée dans le mois de mai. Son intention est néanmoins de passer l'hiver prochain à Paris.

NOUVELLES.

Enterrements laïques. — L'Association des enterrements laïques du bassin de Charlevoix, éta-

blie à Roux, et qui ne compte que quelques mois d'existence, tend de plus en plus à s'étendre et à s'agrandir. Elle comptait déjà, dès le 1^{er} janvier, parmi ses adhérents : 43 familles et 16 membres isolés.

La guerre acharnée que lui fait le clergé de ces contrées est un stimulant puissant qui en triple la force. Les spirites du bassin de Charle-roi ont, comme leurs frères de Bruxelles, adopté le drap mortuaire vert et la bannière de même couleur, signe de l'espérance. C'est que la mort, si triste, si entourée de deuil pour les adeptes des religions officielles et pour les non-croyants, est pour eux l'heure de la résurrection à une vie nouvelle.

Aussi avec combien plus de raison ils ont le droit de s'écrier : *O mort, où est ton aiguillon ?* Ils ne la redoutent pas ; et s'ils ne la désirent pas, parce que Dieu est le seul maître de la vie et de la mort, ils la voient arriver avec sérénité et confiance. *(Moniteur spirite).*

* * *

Signor Damiani, écrivant de Florence, rapporte que le chevalier S. Fenzi, parlant de la mort de son frère, dit : « Il m'avait promis une preuve de la continuité de la vie au-delà de la tombe, et il m'est apparu au moment même de sa mort, lorsqu'il était éloigné de septante milles. Une tempête faisait rage en ce moment, je le vis descendre d'une chaîne de collines située près des bords de la mer, où je me trouvais en ce moment, il marchait paisiblement d'un rocher à l'autre, comme si le temps eût été parfait. »

(Banner of Light, 15 janvier).

* * *

M. Eglinton a donné quelques bonnes séances à Munich à la Société d'études psychologiques ; en Hongrie à la princesse Esterhazy, le comte Michel Esterhazy, le baron et la baronne Mikos, la princesse Odeisalschi, le comte Czapary, le comte d'Orsay, le baron Prouay, l'archiduc Frédéric, le prince Schonburg, et d'autres personnages de distinction.

Le médium anglais est arrivé le 13 février à Saint-Petersbourg, où il a donné des séances à la haute société. Le vendredi 25 février ont assisté à une séance l'Empereur et l'Impératrice de Russie, leurs Hautesses Impériales le grand Duc et la Duchesse Sergius, Sa Hautesse le grand Duc Vladimir, et leurs Impériales Hautesses le Prince et la Princesse Oldenburg. Le succès fut parfait et leurs Majestés ont été grandement satisfaites. M. Eglinton a aussi donné des séances aux palais

du grand Duc Sergius et du grand Duc Alexis, frères du Czar. *(Light.)*

* * *

L'University College and Hall Union Debating Society a voté la proposition suivante : « La croyance dans les phénomènes psychiques, appelés communément Esprits, est tout-à-fait en concordance avec les enseignements de la raison, du sens commun et de l'expérience. »

N'est-ce pas un signe des temps que la génération qui s'élève dans un Institut scientifique, illuminée par le professeur Ray Lankester, et à l'abri de toute espèce de superstitions, affirme l'existence des Esprits ?

(Light.)

* * *

Un des signes les plus importants, c'est que les médiums commencent enfin à s'affranchir de la dépendance psychologique, sorte d'esclavage mental dans lequel ils ont été tenus jusqu'à présent, et qui les faisait considérer en général, comme des instruments à la merci de tous ceux qui avaient envie d'en jouer, et s'adjoignaient le droit de les critiquer et de les vilipender, si la curiosité n'avait pas été satisfaite ou le scepticisme entièrement vaincu.

(La Lumière.)

J. SHEPARD.

* * *

« La médiumnité, telle qu'elle est comprise par la généralité des spiritualistes américains, tend à amener une attitude mentale trop passive, un trop grand abandon envers le monde invisible, conduisant souvent à un excès de sensibilité, à une susceptibilité morbide envers toutes les influences extérieures qui peuvent se trouver prédominantes.

Les médiums doivent, avant toute chose, apprendre à cultiver soigneusement leurs propres facultés normales, et en agissant ainsi, au lieu de diminuer leur médiumnité, ils attireront et recevront la coopération la plus empressée de leurs guides et amis spirituels. »

(Extrait d'une conférence de M. Colville.)

* * *

M. Aksakof a gratifié l'Université de St-Petersbourg d'une bourse d'étude en mémoire de son ami le professeur Boutlerof.

CONSOLATIONS ET ENSEIGNEMENTS. Choix de Dictées spirites, par le Docteur Wahu, Officier de la Légion d'honneur, Médecin Principal des Hopitaux militaires de France et d'Algérie, retraité. — Un vol. gr. in 32. Un franc. Aux bureaux du *Message*, journal spirite de Liège, Belgique

Ainsi que l'indique son double titre, ce petit livre contribuera à nous rendre moins amers nos souffrances physiques et morales, en nous faisant connaître la cause et le but de ces souffrances.

Liège. — Imp. du *Message*, rue de l'Etuve, 12.

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME

QUESTIONS SOCIALES

MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Message* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal *Le Messager*, à Liège.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de M^r H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique fr. 3-»»
Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir, à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, à Paris.

SOMMAIRE :

Un précurseur de la doctrine spirite. — L'écriture directe des esprits. — L'écriture directe en douze langues. — Spiritisme et prestidigitation. — Petite revue de la presse. — Nouvelles. — Avis.

Un précurseur de la doctrine Spirite.

(SUITE) (1)

Et Pierre Leroux ajoute (page 274) : « Donc, suivant Platon et Descartes, compris par Leibniz, cet être qui vit devant vous et que vous appelez un enfant, et que vous vous imaginez né d'hier pour mourir demain, est un être éternel qui a déjà vécu, qui a eu une existence antérieure, comme il en aura une postérieure à sa vie présente ; c'est un être, en un mot, qui n'est pas seulement *actuel*, mais qui se *rappelle* et *pressent* ; qui a *réminiscence* et *pressentiment* aussi bien que manifestation actuelle ; *passé* et *avenir* aussi bien que *présent*, et qui ne sent et ne connaît actuellement que parce qu'il se *rappelle* et *pressent*. »

» Donc, qu'importe que les êtres divers, en renaissant à la vie, c'est-à-dire en se manifestant de nouveau, n'aient pas une *mémoire formelle* de leur existence antérieure. Chacune de leurs existences est un anneau de la chaîne, mais n'est pas la chaîne ; ces anneaux se correspondent et, par une pénétration véritable, se reproduisent réellement, au point d'être *virtuellement* impliqués les uns dans les autres ; mais ils ne se répètent pas et ne sont pas l'inutile reproduction d'une seule manifestation. Voulez-vous que le papillon reproduise formellement la chenille ? Le papillon préexistait dans la chenille ; en sorte que la chenille existe encore dans le papillon. Mais le lien

qui unit ces deux formes ; cette identité au fond, de la chenille et du papillon, n'empêche pas que ces deux formes ne soient des anneaux bien distincts de la même existence. »

» Ainsi, la vie passée se reproduit dans l'être nouveau qu'on appelle enfant, en ce sens qu'elle y est *virtuellement* contenue. Mais si elle n'y est pas manifestée ; elle n'y est pas *mémoire*. — Mais si elle n'y est pas à l'état de mémoire, va-t-on dire, il n'y a donc pas identité entre ces deux êtres, dont le second ne se rappelle pas le premier ? »

» Je n'ai jamais compris, je l'avoue, comment on fait consister notre *identité* dans la *mémoire*. C'est à ce qu'il me semble, une grossière illusion. Est-ce que dans un phénomène quelconque de notre vie, nous avons en même temps mémoire de tous les phénomènes antérieurs de notre vie ? Non, évidemment, nous sommes alors occupés d'un certain objet. Il en est ainsi à tous les moments de notre existence et la mémoire ne fait pas exception à cette loi... Notre identité, notre personnalité, notre individualité, notre *être*, notre *moi*, n'est pas un produit de la mémoire et n'a dans son essence aucun rapport avec la mémoire. Se rappeler, est un phénomène accidentel de ce *moi*, comme sentir, voir, juger, etc.»

«.... Ce n'est en aucune façon la *mémoire réalisée* qui constitue notre être. Notre être, c'est notre *virtualité* ; c'est notre degré d'aspiration pour sentir, pour connaître, pour vivre en un mot. Que cet état potentiel de notre âme ait un lien nécessaire et d'une exactitude *mathématique*, si je puis m'exprimer ainsi, avec les faits antérieurs de notre vie que la mémoire pourrait jusqu'à un certain point nous retracer, cela est incontestable. Mais cette puissance, loin d'être pour cela la mémoire, exclut au contraire la

(1) Voir le *Message* des 15 mars et 1^{er} avril.

mémoire, la mémoire *formelle*. Plus il y a en nous de virtualité, moins nous sommes occupés de ce que nous avons déjà fait ; car nous avons hâte d'agir de nouveau et de marcher en avant. Il n'y a que le voyageur fatigué qui repasse, par la mémoire, sur les lieux déjà parcourus. »

« L'enfant qui vient à la vie avec des ailes nouvelles, ne songe qu'à employer ses forces pour le but final qui lui est assigné. Lui, il n'a pas, comme le vieillard, et ne doit pas avoir, un arsenal de vieilles manifestations qui, l'occupant comme pourraient le faire des phénomènes, l'empêcheraient par là même d'agir. Car si ses yeux étaient offusqués des vains fantômes du passé, assurément il ne verrait pas le présent, pour lequel il est fait ; et se sentant avoir vécu sous une forme déterminée, il ne vivrait pas..... L'enfant donc n'a pas mémoire de ses vies antérieures, mais il est tellement vrai qu'il se sent éternel, que jamais enfant n'a compris la mort, n'a compris qu'il cesserait d'être. Il faut bien du temps et bien de la peine à l'enfant pour comprendre ce phénomène de la mort, tant vivre lui est naturel, c'est-à-dire tant il se sent, au fond de son être, avoir toujours vécu et devoir toujours vivre. »

Il est impossible d'exprimer en termes plus vrais et plus explicites la pensée de l'éternité des êtres. Seulement, si Pierre Leroux avait étudié la doctrine spirite, il aurait compris les avantages résultant de l'absence de mémoire directe des existences antérieures.

A la page 295, Pierre Leroux dit : « que la destinée de l'individu se trouve unie indissolublement, dans la justice divine, à la destinée de l'espèce. »

Ceci revient à dire : que tous les membres de la fraction de l'humanité universelle qui habite une planète, sont solidaires et que cette fraction est également solidaire avec les autres fractions de l'humanité universelle.

Plus loin (page 414) Pierre Leroux dit : « que Pythagore est, pour notre occident, le père de l'idée de *perpétuité* de l'être ; de *persistance* et d'éternité de la vie, et en même temps de l'idée de *mutabilité* de la forme ou de changement dans les manifestations de la vie. » Et il ajoute : « l'idée de persistance et d'éternité de la vie, jointe à l'idée de changement de la forme, peut conduire, et a véritablement conduit l'humanité, par une voie providentielle, à la doctrine moderne de la perfectibilité. »

« J'entends qu'on m'interrompt là, dit Pierre Leroux. Vous reprenez les choses de bien haut, me dit-on ; car venez au moins qu'il a fallu à l'humanité plus de vingt siècles pour faire le chemin

que vous dites ; pour passer de l'idée de Pythagore à celle de Leibniz et de Saint-Simon. »

« Je réponds à cela : Qu'importe ! Le lien que j'aperçois entre cette doctrine si antique et cette autre doctrine si moderne, n'en est pas moins certain et évident. »

« Je suis un être éternel, mais les formes de mon être sont muables. Donc je puis être perfectible. »

« Le monde est éternel, mais les formes du monde ont changé, changent et changeront ; donc le progrès peut entrer dans le monde. »

« Dans ce raisonnement sur l'homme et sur le monde ; sur le *moi* et sur le *non-moi*, qui pose les prémisses ! Pythagore. Et qui conclut ? Leibniz ou Saint-Simon. Qu'importent les vingt-quatre siècles de distance ! »

« Donc, la *mutabilité*, fond du système pythagoricien, renferme implicitement ce que nous appelons aujourd'hui : *progrès*. »

D^r WAHU.

(A suivre).

L'ÉCRITURE DIRECTE DES ESPRITS.

(Extrait de *la Lumière*, janvier 1887.)

Ce phénomène de l'écriture entre deux ardoises, formée par une main invisible, ne peut plus être révoqué en doute. M. le docteur Paul Gibier, une autorité dans le monde scientifique, a témoigné de ce fait franchement, dans son livre. *Le Spiritisme* (Fakirisme occidental).

« Nous l'affirmons, dit-il, non pas parce que nous croyons qu'il en est ainsi, mais parce que nous en sommes scientifiquement sûr. L'hypothèse de l'hallucination individuelle est réduite à néant par l'enregistrement des phénomènes, au moyen des appareils graphiques et des photographies, ainsi que par les traces permanentes (écriture, empreintes, etc.

Avant de se prononcer aussi catégoriquement, le docteur Paul Gibier se livra à grand nombre d'expériences sur le médium Slade.

Il consulta même prudemment, un des plus habiles opérateurs du théâtre Robert Houdin : M. J... M. J. déclara que « tout l'art des prestidigitateurs du monde réunis ne produirait rien de comparable » à ce qui se produit chez le docteur Slade, il écrivit son propre témoignage en faveur de la réalité du fait spirite, sur l'album du grand médium, au bout de beaucoup d'autres.

Nous pourrions parler des expériences que nous avons faites personnellement à *la Lumière* et chez le médium en question, mais l'autorité du docteur Paul Gibier étant d'une souveraine impor-

tance, nous préférons relater une de ses expériences, la première.

« Le 29 avril 1836, à 11 h. du matin, je me rends chez Slade avec un de mes amis, M. A...; j'apporte plusieurs ardoises marquées de ma signature au crayon bleu. — J'inspecte la pièce où l'expérience va se faire. J'examine la table, les manches de Slade, le dessous de son habit et ses souliers que je lui fais quitter.

« Sur la demande de Slade, je sors de la serviette qui ne m'a pas quittée, deux de mes ardoises, entourées d'un cadre de bois, de chez Faber, et je les pose sur la table séparément, Slade prend une petite touche d'ardoise de 8 à 10 millimètres de longueur, il la coupe en deux avec ses dents et la place sur l'une de mes ardoises ainsi réunies et les place verticalement sur mon avant-bras gauche. Je n'ai perdu de vue aucun de ses mouvements, pas plus que mes ardoises. Au moment où Slade penche les ardoises pour les placer verticalement, j'entends la touche glisser dans l'espace ménagé entre les deux surfaces par les bois des cadres. La chambre est bien éclairée.

« Nous avons tous trois les mains sur la table nue; M. A... est à ma droite et Slade à ma gauche; j'ai sous les yeux les mains de Slade et ses jambes qu'il tient en dehors de la table. Je vois distinctement sur mon avant-bras gauche les deux faces des ardoises accolées et la main droite de Slade qui les tient.

« Au bout de vingt ou trente secondes, je sens une forte pression des ardoises sur mon avant bras.

« Slade dit sentir « le courant » passer dans son bras; cela paraît le faire souffrir un peu.

« Quelques coups sourds sont frappés dans mes ardoises et la main de Slade est restée immobile. Tout-à-coup l'écriture se fait distinctement entendre. La main de Slade est immobile, pas un de ses doigts ne remue. *J'ausculte* mes ardoises; pas de doute possible, c'est bien dans leur intérieur que le grincement se passe, j'entends, aussi bien que l'on peut entendre, le tracé de l'écriture et la ponctuation, et à quatre reprises un trait. L'écriture a paru être tracée lentement d'abord, puis, après le premier trait, le bruit du tracé a été plus rapide, et après le deuxième trait il a repris sa première allure.

« Après un temps assez long, trois coups secs sont frappés dans les ardoises: Slade les retire, les pose de champ sur la table et je les prends entre mes mains sans les presser, cependant Slade paraît éprouver une certaine difficulté à les séparer. Les voilà dans mes mains. L'ardoise sur laquelle je retrouve ma signature n'a aucune

trace d'écriture, l'autre qui repose sur ma main gauche en est couverte. Ma signature que j'ai vue pendant la durée de l'expérience, en partie cachée par les plis de mon habit, est bien de l'autre côté de l'ardoise couverte d'écriture.

« Quatre phrases séparées par trois traits sont écrites sur mon ardoise, un quatrième trait se voit avant la signature qui termine le tout. Deux de ces phrases, celle du commencement ainsi que celle de la fin, sont en anglais et signées W. Clark. Des deux autres l'une est en allemand et la deuxième en français.

« En résumé, dans cette expérience, mes ardoises ont été constamment surveillées par trois de mes sens; la vue, le toucher et l'ouïe. »

Le phénomène de l'écriture directe n'est pas commun mais peu importe qu'il soit facile ou non à obtenir, l'essentiel est que l'on puisse être convaincu qu'il peut l'être, dans certaines conditions. On ne peut plus en démentir l'authenticité pas plus que de la table parlante l'ABC du spiritisme. Mais il a fallu bien des années et il a fallu un médium américain pour triompher en France de l'indifférence spiritualiste et du préjugé.

Le premier résultat d'écriture directe fut obtenu par feu le baron L. Guldenstubbé, le 13 août 1856. Les témoins oculaires de ce fait prodigieux furent en général des personnages de distinction et de savoir, qui n'ont pas rougi de laisser imprimer leurs noms. Ce furent entr'autres le comte d'Ourches, le général baron de Bréwern; M. Ravené, senior, propriétaire d'une belle galerie de tableaux à Berlin; M. le prince Léonide Galitzin, de Moscou; M. le prince S. Metshersky; M. le docteur Georgu, disciple de l'illustre Ling; M. le colonel Toutcheff; M. le docteur Bowron, à Paris; M. le baron de Voigts-Rhetz; M. le baron Borys d'Uexhull, etc., etc.

M. de Guldenstubbé fut frappé un jour de cette pensée que les Esprits devaient pouvoir se manifester par l'écriture sans aucun intermédiaire; certains récits bibliques le lui donnaient surtout à croire: Moïse (Exode xxxi, 18, xxxii, 15 et 16, xxxiv, 28, xxiv, 12, Deuteronomie iv, 13, V, 22, ix, 10, x, 1-5) concernant la révélation directe du Décalogue, et ce que Daniel raconte au sujet de l'écriture merveilleuse qui eût lieu durant la fête du roi Balthazar (Daniel, V, 5, etc.)

Médium inconscient et très fort médium, le baron de Guldenstubbé obtint le phénomène rapidement, sans efforts, sans souffrances.

Il s'était d'abord occupé de magnétisme pendant dix ans et avait toujours cru que cette science était le précurseur et l'aurore du spiritisme; il avait formé de bons somnambules, mais toujours en s'aidant des forces spirituelles qu'il

évoquait. Il avait aussi beaucoup étudié et observé. Enfin, il expérimenta d'une façon nouvelle.

Voici en quels termes il rendit compte de ses expériences curieuses :

« L'auteur étant toujours à la recherche d'une preuve intelligente et palpable en même temps, de la réalité substantielle du monde surnaturel, afin de démontrer par des faits irréfragables, l'immortalité de l'âme, n'a jamais cessé d'adresser des prières ferventes à l'Éternel, de vouloir bien indiquer aux hommes un moyen infailible pour raffermir la foi en l'immortalité de l'âme, cette base éternelle de la religion. L'Éternel dont la miséricorde est infinie, a amplement exaucé cette faible prière.

« Un beau jour, c'était le 1^{er} août 1856, l'idée vint à l'auteur d'essayer si les esprits pouvaient écrire *directement* sans l'*intermédiaire* d'un médium. Connaissant l'écriture directe et merveilleuse du *Décalogue*, selon Moïse, et l'écriture également directe et mystérieuse durant le festin du roi Balthazar suivant Daniel ayant en outre entendu parler des mystères modernes de Stratford en Amérique, où l'on avait trouvé certains caractères illisibles et étranges, tracés sur des morceaux de papier, et qui ne paraissent pas provenir des médiums, l'auteur a voulu constater la réalité d'un phénomène dont la portée serait immense, s'il existait réellement.

« Il mit donc un papier blanc à lettres et un crayon taillé dans une petite boîte fermée à clef, en portant cette clef toujours sur lui-même et sans faire part de cette expérience à personne.

« Il attendit durant douze jours en vain, sans remarquer la moindre trace d'un crayon sur le papier ; mais quel fut son étonnement lorsqu'il remarqua le 13 août 1856, certains caractères mystérieux, tracés sur le papier ; il répéta dix fois, pendant cette journée mémorable, la même expérience, en mettant toujours au bout d'une demi-heure, une nouvelle feuille de papier blanc dans la même boîte. L'expérience fut couronnée à chaque fois d'un succès complet.

« Le lendemain, 14 août, l'auteur fit de nouveau une vingtaine d'expériences, en laissant la boîte ouverte et en ne la perdant pas de vue ; c'est alors que l'auteur voyait que des caractères et des mots dans la langue esthonienne se formaient et furent gravés sur le papier, sans que le crayon bougea. Depuis ce moment, l'auteur voyant l'inutilité du crayon a cessé de le mettre sur le papier ; il plaçait simplement un papier

» blanc sur une table chez lui ou sur le piédestal des statues antiques, sur les sarcophages, sur les urnes, etc.

« Après avoir constaté la réalité du phénomène de l'écriture directe par plus de trente expériences répétées, la principale préoccupation de l'auteur fut de démontrer l'existence réelle de ce miracle à d'autres personnes.

« Il s'adressa d'abord à son noble ami, M. le comte d'Ourches, qui a consacré sa vie entière à la magie et au spiritualisme. Ce n'est qu'au bout de six séances, le 16 août 1857, à 11 h. du soir, dans le logement de l'auteur, que M. le comte d'Ourches a vu pour la première fois ce phénomène merveilleux ; monsieur le comte d'Ourches fut d'abord déconcerté par la déconvenue de nos premières expériences. Il ne douta pas de la réalité de ce phénomène merveilleux, sachant bien que l'auteur n'a pas le don de médium d'écrire machinalement ; il n'attribuait pas non plus la non réussite précisément à l'influence des démons, mais il croyait que la malice de certains Esprits peu bienveillants voulait le priver d'être le témoin oculaire d'un miracle aussi évident. Il mit donc à côté du papier blanc, destiné à un esprit quelconque, une copie du fameux critérium de l'apôtre Saint-Jean au sujet du discernement des bons Esprits (Saint-Jean, IV, 2.) Voici ce verset : *« Connaissez à cette marque l'Esprit de Dieu, tout Esprit qui confesse que Jésus-Christ est venu en chair est de Dieu. »*

« Au bout de dix minutes, un Esprit sympathique dont l'auteur a de suite reconnu l'écriture et la signature, écrivit directement en présence du comte d'Ourches, ce qui suit : *« Je confesse Jésus en chair. »*

A la suite d'expériences aussi concluantes en faveur de la preuve de l'existence des Esprits autour des mortels, le baron de Guldenstubbé se livra avec zèle à l'exercice de sa mission d'apôtre. Il était d'une force médiumique tellement exceptionnelle qu'il ne se trouvait entravé par rien dans son travail de démonstration spirite. La présence des incrédules ne le gênait nullement. Nous pouvons donc revendiquer en France l'honneur d'avoir fourni les premières preuves et les plus éclatantes qu'il soit possible du phénomène de l'écriture directe. Les conditions dans lesquelles se plaçait le baron de Guldenstubbé étaient merveilleuses par elles-mêmes. N'est-il pas bien rare, même introuvable, de voir s'opérer un tel prodige presque sans contact du médium et dans n'importe quels lieux publics : musées, églises, cimetières, et à toute heure.

V. FLAMEN.

L'ÉCRITURE DIRECTE EN DOUZE LANGUES.

Dans notre numéro précédent, nous avons parlé d'une ardoise couverte d'écriture, par les esprits, en douze langues différentes, un des plus beaux cas de psychographie directe obtenue jusqu'ici par la médiumnité de M. Evans, de San-Francisco. *L'Ère Nouvelle*, de Bordeaux, vient justement de donner à ses lecteurs par la photographie une réduction de ce remarquable spécimen, avec une notice due à la plume de M. J.-J. Owen, l'éditeur du *Golden Gate*, dont nous extrayons ce qui suit :

« Le médium, M. Fred. Evans, est un jeune homme de vingt-quatre ans, d'une éducation anglaise très ordinaire. Ceux qui le connaissent le savent incapable d'écrire en douze langues différentes. D'un autre côté, il est impossible de supposer qu'une personne assez instruite pour composer un tel spécimen d'écritures et de langages différents, ait pu se rendre complice d'une fraude aussi reprehensible.

En septembre dernier, j'eus, en compagnie de ma femme, une visite à M. Evans, dans le but de demander à son guide psychographique, John Gray, de me donner sur une ardoise, la preuve de sa puissance occulte et de sa sincérité. Nous étions assis, avec le médium, autour d'une table, en pleine lumière. Après que John Gray eut annoncé sa présence par des coups frappés, nous lui demandâmes s'il ne lui était pas possible d'amener un certain nombre d'esprits de nationalités différentes qui voudraient bien consentir à nous donner de courts messages dans leur langue natale. Il répondit à nos diverses questions, soit par l'écriture directe ou automatique, soit par des signaux télégraphiques, et nous assura qu'il tenterait l'expérience.

John Gray nous pria de venir chez le médium plusieurs dimanches consécutifs, à une heure déterminée, et nous invita à conserver la même ardoise pour les expériences...

Le 25 septembre, nous étions au rendez-vous à l'heure convenue. On déposa sur la table un petit morceau de crayon qui fut recouvert avec notre ardoise soigneusement essuyée. Le médium était placé en face de nous, il touchait légèrement le bord extérieur du cadre, que nos mains recouvraient; puis il cessa tout contact, et cinq minutes après, des coups fortement frappés nous annoncèrent que l'expérience était terminée. Nous déplaçâmes l'ardoise et je constatai que le côté inférieur était recouvert d'écritures, comme on le voit dans la photographie. Deux autres ardoises, qui avaient été placées sur le parquet, dans des

conditions identiques, étaient également écrites. Comme les communications qu'elles contenaient ont trait à notre expérience, nous croyons devoir les reproduire :

« *M. et Mme Owen.* — Je vois avec plaisir que » votre but est de démontrer aux incrédules la » réalité des phénomènes spirites. Je partage vos » sentiments à cet égard et, pour vous satisfaire, » j'ai pu déterminer douze esprits à écrire quel- » ques mots dans le langage dont ils se servaient » quand ils étaient sur la terre. Vous y trouverez » sans doute beaucoup de défauts, mais nous » avons fait pour le mieux. Sachez, du reste, que » les esprits qui se sont communiqués ne s'étaient » pas précédemment servis de médium, ce qui a » rendu leur tâche plus difficile. D'un autre côté, » il n'y a aucun attrait pour eux à se communi- » quer ici...

» Vous verrez que les diverses écritures dont » est couverte l'ardoise, comprennent du chinois, » du japonais, de l'égyptien, du vieil asiatique, » de l'hébreu, de l'allemand, de l'italien, du fran- » çais, de l'espagnol, du grec, du norvégien et de » l'anglais.

» Je suis votre ami, John Gray. »

Comme le fait justement remarquer John Gray, il y a, dans les diverses sortes d'écriture qui recouvrent l'ardoise, quelques défauts, mais ils n'enlèvent pas au phénomène son caractère remarquable. Voici la traduction des divers langages :

Allemand. — J'ai trouvé le moyen de fournir à la science la preuve du retour des morts sur la terre et je la donnerai prochainement.

ZCELLNER.

Italien. — Je suis heureux de pouvoir vous écrire quelques lignes pour vous aider à prouver la vérité d'une vie future.

Français. — M. Gray, je me suis acquitté de votre commission.

M. FRÉMONT.

Grec. — Je viens vous dire ceci : Cherchez les meilleures choses, pensez bien de tout le monde.

Espagnol. — Mon cher ami don Owen. Riche ou sage, l'homme ne doit jamais être orgueilleux. C'est du roi Agésilaüs que nous avons cette maxime : on n'est grand qu'à mesure qu'on est juste.

Norvégien. — Je suis ici.

Chinois. — Je vous écris quelques mots.

Japonais. — Comment vous portez-vous ?

Hébreu. — Ceci est le nom d'un livre décrivant la manière de tuer les animaux selon les rites juifs.

Anglais. — Mon cher M. Owen. J'ai réussi à faire venir ensemble tous ces esprits pour leur faire écrire quelques lignes dans leur langage terrestre, comme preuve de la communication spirite. C'est ce que je puis faire de mieux pour vous être agréable. Adieu.

Comme nous n'avions pu obtenir la traduction de l'égyptien et du vieil asiatique, nous la demandâmes à John Gray, qui écrivit sur une ardoise : « On me dit que l'égyptien signifie : l'esprit de l'homme vivra éternellement. Le vieil asiatique est le chiffre de Tom Paine. »

Afin d'exclure toute hypothèse de pensée reflexe, nous ajouterons qu'à l'exception de très peu de français et encore moins d'espagnol, l'anglais est la seule langue que nous connaissions. Nous savons positivement que ces diverses sortes d'écritures directes ne sont pas l'œuvre d'une main mortelle. Nous avons donné les faits dans toute leur simplicité. Que le lecteur sceptique les apprécie.»

SPIRITISME ET PRESTIDIGITATION.

Dans une lettre que nous écrivions au D^r Slade le 6 avril, nous avons cru devoir l'avertir que Mélidès, le fameux prestidigitateur anti-spirite, arriverait à Liège presque en même temps que lui, sa première représentation devant avoir lieu au théâtre du Gymnase le 12 avril. Nous ajoutons : Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? A vous de juger. Il nous a été répondu ce qui suit :

Paris, le 8 avril 1887.

« Quand Mesmer déclara avoir trouvé (ou plutôt retrouvé) une force inconnue qu'il appela le « magnétisme animal », quels orages n'a-t-il pas déchaînés sur sa tête ? La calomnie, le ridicule, les deux armes dont se servent ceux à qui l'étroitesse d'esprit défend de comprendre toute vérité, furent employés pour étouffer dans son germe la nouvelle découverte. A force de ridiculiser les magnétiseurs et les magnétisés, on n'osait presque plus prononcer même le nom de la force inconnue, car la crainte du ridicule, qui blesse si cruellement la vanité des esprits faibles, retient souvent ceux mêmes qui admettent la vérité ainsi bafouée. S'il n'y avait pas tant de vanité dans ce monde, la vérité serait plus vite répandue.

« Mais on dit avec raison que trop de reproches, comme trop de louanges, dépassent toujours le but proposé, et arrivent à produire l'effet contraire à celui désiré. C'est ce qui arriva pour la découverte de Mesmer. A force d'entendre le mot de magnétisme, il a bien fallu que la science officielle

prêtât l'oreille, et maintenant, en l'an 1887, le magnétisme et le somnambulisme sont passés à l'état de science. Il est vrai que l'illustre professeur Charcot, en bon médecin, dora la pilule qu'il fit avaler aux facultés, en appelant la force magnétique l'*hypnotisme*. Mais le nom importe peu, le fait est toujours le même.

» Ce qui arriva pour le magnétisme, arrivera indubitablement pour le spiritisme.

» La calomnie, nous ne la craignons pas, elle ne peut toucher aux vérités du spiritisme, pas plus que la boue d'une mare croupissante ne peut ternir l'éclat du soleil. Il reste le ridicule. On m'a demandé si les trucs soit-disant « anti-spirites » (?) d'un prestidigitateur quelconque montés sur des tréteaux, peuvent faire du mal à la cause. Je répond catégoriquement que *Non*, pour les raisons suivantes :

1° Plus MM. les prestidigitateurs veulent « dévoiler » nos médiums, plus ils répandent le nom du spiritisme, plus ils excitent la curiosité de toute personne de bon sens qui voudrait « dévoiler » à son tour, non plus les tours faits sur les planches d'un théâtre, et qu'on sait d'avance être dus à l'habileté de l'opérateur, mais les phénomènes qui s'obtiennent dans le recueillement d'une chambre privée, sans appareils. Remercions donc sincèrement ces messieurs, qui font beaucoup de bien à la cause, tout en amusant les badauds par leurs tours de passe-passe.

2° Si le prestidigitateur était placé dans les mêmes conditions sur les planches que le médium dans sa chambre, il n'obtiendrait rien *et il le sait très bien*. Il avouerait son incapacité comme l'a fait Robert Houdin devant les phénomènes obtenus en présence de D.-D. Home, comme l'avoue le prestidigitateur habile E. Jacobs, devant M. le D^r Slade. Voici ce qu'il écrit : « J'affirme, MM. les savants, moi, prestidigitateur, que la séance de M. Slade est vraie, vraiment spiritualiste, et incompréhensible en dehors de toute manifestation occulte. Et de nouveau j'affirme. (S) E. Jacobs. »

« J'ajoute pour terminer, que si M. Mélidès veut assister à une séance du Docteur Slade, il sera obligé, s'il est un homme loyal, d'écrire une attestation comme ses confrères l'ont fait, que les phénomènes obtenus sont inexplicables par sa science. S'il refuse l'investigation, c'est qu'il sait déjà qu'il y a autant de différence entre sa prestidigitation et les phénomènes spirites, qu'il y en a entre le cuivre et l'or, entre le mensonge et la vérité.

G. D. HOME. »

PETITE REVUE DE LA PRESSE.

Nous assistons à une véritable floraison littéraire d'occultisme, d'hypnotisme, de spiritisme, de mysticisme, d'indianisme; jamais on a tant parlé, et parlé si mal, de toutes ces choses. Nous n'avons pas la place voulue pour critiquer ces articles; nous nous contenterons, avec **Le Lotus**, de les énumérer.

La Justice (13 janvier) : sous la signature Zaberonyky, *Histoire du magnétisme animal*, Mesmer, Puy-egur, Braid.

La Patrie (12 janvier) : sous la signature de Vaultier, *Histoire d'un colonel à qui sa mère apparaît et prédit sa mort*.

Le Rappel (14 janvier), cite, d'après *the alienist and Neurologist*, des cas d'ivresse par alcool, communiquée à des personnes ne buvant que de l'eau, par suite de la *suggestion des mi-lieux*; voir le *Messageur* du 1^{er} février.

Les Débats (13 décembre) : *Vie de M^{me} Blavatsky*. — (14 février) : les *Théophilanthropes*. — (6 janvier) : *Spiritistes*. — (4 février) : *Sociétés et journaux spiritistes*.

La France (14 janvier) : sous la signature de Clovis Hugues, *Histoire de la guérison par l'hypnotisme d'une jeune fille muette depuis six mois*; voir le *Messageur* du 1^{er} mars. — (15 février) : sous la signature H. Second, article sur les *spiritistes*, les *somnambules*, les *astrologues*.

L'Autorité (6 janvier) : *Causerie sur l'occultisme et le spiritisme*, signée P. Le Manu. — (18 janvier) : *Causerie sur la Théosophie*. — (18 février) : *Causerie* signée Cermaise, sur les jeteux de sorts, les meneux de loups des campagnes, et les rebouteurs de la Ville-lumière.

National (21 janvier) : *Causerie scientifique sur l'anesthésie, les illusions spiritistes*, etc.; c'est l'auteur P. Chéron qui s'illusionne. — (22 février) : article bibliographique sur le célèbre écrivain spirite Delaage.

Univers : étude de l'abbé Daniel, dans laquelle il compare la Bible au Ramayana.

Constitutionnel (10 février) : article biographique sur M^{me} Ol. Audouard, une des plus curieuses physionomies du spiritisme.

Le Temps (7 février) : article bibliographique sur les *Fantômes des vivants*; voir le *Messageur* du 15 février.

Voltaire (11 janvier) : article de M. Camille Flammarion sur le *Spiritisme*; voir le *Messageur* du 1^{er} février.

Revue Philosophique (février) : *Objet de la psychologie générale*, par Ch. Richet.

Revue scientifique (12 février) : *L'état de crédulité*, par de Rochas.

La Critique philosophique (31 janvier) : *Le mysticisme apocalyptique au moyen-âge*, par F. Pillon.

* * *

Nous remercions **La Justice** pour son article concernant le D^r Slade.

L'Avenir de Spa, du 10 avril, a annoncé également l'arrivée à Liège du médium américain; le confrère termine sa causerie en première page en reproduisant en partie un article de M. Camille Flammarion sur lequel nous avons déjà dit notre sentiment dans le *Messageur* du 1^{er} février. L'attitude de l'astronome français a été appréciée bien plus sévèrement encore par **La Pensée libre**, de Paris, et **La Vie Posthume**, de Marseille.

Nous croyons que la meilleure réponse à faire à cet article, est de renvoyer les rédacteurs de **L'Avenir de Spa** à leur propre compte-rendu du 30 septembre 1877, en leur faisant remarquer que M. Slade est de nouveau à Liège. A dix ans d'intervalle et avec leur loyauté habituelle, ces messieurs pourront ainsi — nous l'espérons du moins — reconnaître de rechef que M. Flammarion, tout savant qu'il est, s'est complètement fourvoyé dans cette affaire.

NOUVELLES.

Après Gand, Anvers, Bruxelles, voici que Liège aussi possède sa Maison du Peuple. Le *Vooruit* liégeois : la Société coopérative *La Populaire*, inaugurée le 3 avril est située place Verte, au centre de la cité.

Nous lui souhaitons de longs jours et la prospérité de ses aînés.

* * *

Nous lisons dans une correspondance de la *Revue spirite* du 1^{er} avril :

Dans nos nombreuses séances chez M. Bourkser à Odessa, nous avons utilisé un remarquable sujet, Eugène Swichtemberg, lithographe, âgé de 22 ans, à l'éducation *très sommaire*, nature de sensitive qui devine les pensées d'autrui, soit en tenant la main d'un inducteur, soit au moyen d'une corde à violon, à distance, et sans communications. Nous avons invité les assistants à lui poser mentalement différents problèmes qu'il a résolus nettement, avec clarté.

Dans le sommeil magnétique, il passe de l'hypnose au somnambulisme et fait preuve d'une lucidité extraordinaire; il décrit aux assistants le contenu des tiroirs de leurs tables à écrire, de

leurs commodes, sans les avoir vu avec ses yeux à l'état de veille. Le moindre objet appartenant à un souffrant lui suffit pour décrire la marche d'une maladie, et indiquer les moyens pour la guérir. A la grande stupéfaction des médecins, peu crédules en fait de spiritisme il écrit des ordonnances en latin, ce qui les force à s'incliner devant le fait brutal.

Le salon de M. Bourkser est devenu le centre d'action des intelligences qui viennent y puiser de nouvelles lumières. Les professeurs de l'Université, les médecins y étudient des phénomènes de la nature encore peu observés. »

* * *

Dans le mois de février, M. l'abbé I. Elie Meric a fait au Musée de Bruxelles deux conférences sur l'hypnotisme et la suggestion au point de vue moral et philosophique. Ce brave abbé a fait son possible pour réagir contre la superstition qui règne aujourd'hui chez les catholiques dégénérés ; il s'est apitoyé sur ces pauvres filles qui, au fond du cloître, se croient favorisées de visions et d'extases, et sont tout simplement malades. A propos des suggestions à échéance, il dit : voici une brave paysanne qui, au moment de se coucher, adresse une prière aux âmes du purgatoire, afin qu'elles la réveillent le lendemain matin à 5 heures précises ; elle se réveille à l'heure dite. N'est-il pas évident que la bonne femme, en récitant sa prière, dirigeait avec force sa pensée et sa volonté sur l'heure du réveil ? Un abbé qui admet l'inconscient, c'est déjà bien ; ça relègue la grâce au grenier, mais faire disparaître Satan dans la cave, c'est encore plus beau. Et pourtant, monsieur l'abbé a dit ceci : « Ne cherchez pas toujours Satan ; à force de le voir partout, vous finiriez par nous faire croire qu'il n'est nulle part. »

(Le Lotus.)

* * *

Extrait du *Light* du 12 février, par *La Pensée nouvelle* :

« Le 11 janvier dernier j'assistais dans un cercle privé à une séance consacrée au développement des facultés médianimiques d'un tout jeune médium M. J. Hopcroft.

Au moment de commencer la séance survint un étranger arrivant de Jersey — orientaliste des plus distingués et connaissant admirablement l'hébreu. Dans le cours de la soirée le médium entra en transe (entranced) et se mit à parler dans une langue qui pour nous semblait un baragouin des plus inintelligibles. Mais l'orientaliste présent dit que précisément ce baragouin n'était autre chose qu'une belle prière de paix en hébreu

commençant ainsi : Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, que les supplications de tes serviteurs montent vers toi, etc. L'hébreu, paraît-il, était parfaitement pur et fut fort bien prononcé.

Or, je puis affirmer que M. Hopcroft a été connu de nos amis *tout enfant*. Il a travaillé pour gagner sa vie dès son jeune âge : il n'a donc pas eu les moyens de s'instruire, non-seulement dans l'idiome hébraïque, mais dans sa propre langue.

Hale Farnham. F.-W. THURSTAN. M. A. »

* * *

La Revue des Hautes-Etudes, sous la direction de M. René Caillié cesse de paraître et a été remplacée à partir du mois de mars par le *Lotus*, revue des hautes études théosophiques tendant à favoriser le rapprochement entre l'Orient et l'Occident, sous l'inspiration de H.-P. Blavatsky. Tout ce qui concerne la rédaction, doit être adressé à M. F.-K. Gaboriau, 22 rue de la Tour d'Auvergne, Paris. Le *Lotus* paraît mensuellement, avec 64 pages de texte. Abonnements : France 12 francs par an ; Belgique 15 francs, payables d'avance chez M. George Carré, éditeur, 112 boulevard St-Germain, Paris.

AVIS.

M. Henry Slade, le célèbre médium américain, en présence duquel sont arrivés depuis un quart de siècle les phénomènes les plus remarquables, notamment l'écriture directement produite par une force intelligente et indépendante, entre deux ardoises fermées, est en ce moment à Liège, rue Mont-Saint-Martin, n° 16 (en face du local de la *Légion*), où il a loué un appartement pour un mois.

Le D^r Slade est accompagné du fils du grand médium D.-D. Heme qui se propose de faire des conférences sur le spiritisme. La première conférence aura lieu dimanche prochain 17 avril, à 3 heures, au Théâtre Molière, rue de l'Ouest, 15. Entrée libre. Les membres de la presse et des sociétés spirites de la ville y sont cordialement invités.

Le D^r Slade donnera ses séances de phénomènes psychiques tous les jours de 10 heures à midi et de 2 à 6 heures du soir. Il ne peut recevoir plus de deux visiteurs à la fois. Le prix des séances est fixé comme suit : 10 francs par personne lorsqu'il n'y a qu'un visiteur ; 5 francs lorsqu'il y en a deux.

Pour les séances du soir ou celles en ville, lui écrire d'avance pour les conditions avec indication de l'heure.

N.-B. — Le D^r Slade ne peut rien garantir, les phénomènes qu'il présente étant indépendants de sa volonté. Très souvent la réussite dépend de l'état plus ou moins grand de passivité des visiteurs et des facultés médianimiques qu'ils peuvent posséder à leur insu.

Liège. — Imp. du *Message*, rue de l'Etuve, 12.

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME

QUESTIONS SOCIALES

MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Messenger* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messenger**, à Liège.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de M^r H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique fr. 3-»
Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, à Paris.

SOMMAIRE :

Un précurseur de la doctrine spirite. — Les deux humanités. — L'individualité dans la médiumnité. — Le spiritisme et la presse. — M. Slade à Liège. — La presse chez M. Slade. — Union spirite de Reims. — Nouvelles.

Un précurseur de la doctrine Spirite.(SUITE) ⁽¹⁾*Apollonius à Valérius.*

« Rien ne meurt qu'en apparence, de même que rien ne naît qu'en apparence. Quand quelque chose passe de l'état d'essence à l'état de nature, nous appelons cela *naître* ; de même que nous appelons *mourir*, retourner de l'état de nature à l'état d'essence. Toutefois, en réalité, aucune chose n'est jamais ni créée ni détruite ; mais seulement elle devient visible, ou bien elle est soustraite à la vue. Dans le premier cas, à cause de la densité de la matière ; dans le second, à cause de la rareté ou ténuité de l'essence, qui du reste, est toujours la même, et ne diffère jamais que par le mouvement et le repos. C'est en cela, en effet, que consiste nécessairement le changement qui n'est pas le résultat d'une modification externe, mais qui se produit par la séparation du tout en parties, ou par le retour des parties au tout, quand elles viennent toutes se rejoindre. »

« Que si quelqu'un dit : Quelle est cette chose qui, tantôt visible, tantôt invisible, reproduit les mêmes formes ou en prend de nouvelles ; on peut lui répondre : Suivant la nature particulière de chaque espèce d'êtres placés dans le monde, ce qui est plein devient visible à cause de la résistance de la densité ; mais ce même être devient invisible, s'il devient comme vide par sa propre

rareté ; la matière, qui était retenue par une certaine force, s'écoulant alors du vase qui la renfermait, vase d'ailleurs lui-même éternel et qui n'a ni commencement, ni fin. »

« Mais que dire d'une erreur qui dure depuis si longtemps sans que personne songe à la combattre ? Combien de gens s'imaginent, après qu'uniquement passifs, ils ont servi à une certaine œuvre, que c'est eux qui ont réellement produit quelque chose, ne songeant pas que tout ce qui naît par des parents, n'a pas pour cause efficiente ces parents, de même que ce qui sort du sein de la terre n'est réellement pas engendré par la terre. La modification des êtres visibles n'appartient en propre à aucun de ces êtres individuellement, mais toute modification appartient au seul être universel. Et comment la nommer cette cause de tous les phénomènes, sinon l'essence première, laquelle indubitablement agit, et consent, et devient tout en toutes choses, Dieu éternel, qui seulement, par la variété des noms et des représentations, perd à nos yeux son propre nom, quoique à tort. »

« Mais c'est peu que de se tromper ainsi ; on fait plus, on se désespère quand d'homme on devient Dieu, en changeant de modification, mais non pas de nature et d'essence. Cependant, si vous vouliez avoir égard à la vérité, la mort ne serait pas pour vous une source de deuil, mais au contraire vous n'auriez pour elle que de l'amour et du respect. »

« Le culte le plus beau et le plus digne de toi, Valérius, ce serait si, laissant à Dieu celui qui est parvenu à ce point, (1) tu songeais à gouverner les hommes confiés à ta vertu, comme tu le faisais jadis. Honte à toi, si tu ne deviens plus

(1) Voir le *Messenger* des 15 mars, 1^{er} et 15 avril, 1^{er} mai.

(1) Il s'agit du fils que venait de perdre Valérius.

ferme que par l'effet du temps et non par la raison ! Le temps ne finit-il pas par consoler jusqu'aux méchants eux-mêmes ? »

» C'est une très grande chose que d'accroître la dignité de la magistrature. Or, celui qui est chargé de grandes choses, doit s'il veut être bon, commencer par apprendre à se commander à lui-même. Mais comment serait-il permis de maudire ce qui n'est arrivé que par la volonté de Dieu ? S'il y a un ordre dans le monde (et il y en a un) et si Dieu préside à cet ordre, le sage ira-t-il se choisir à lui-même ce qui lui convient ? Non ; mais il jugera utile tout ce qui lui arrive. Sors donc de ta douleur et guéris-toi toi-même. Monte sur ton tribunal et corrige les coupables. C'est ainsi que tu sécheras tes larmes. Il ne faut pas préférer les choses privées aux choses publiques, mais au contraire, les choses publiques aux choses privées. »

« Au surplus, quels motifs de consolation n'as-tu pas ? Toute la province a pleuré ton fils. Sois reconnaissant envers ceux qui ont pleuré avec toi. Tu le seras, si tu cesses de pleurer toi-même et si tu ne t'abandonnes pas davantage à ton affliction. »

En analysant cette remarquable profession de foi d'Apollonius, on ne peut qu'admirer l'intuition qui le portait à si bien expliquer le passage de la vie terrestre à la vie de l'espace, et l'état si différent du corps matériel au corps spirituel, ainsi que l'éternité de l'âme humaine.

Apollonius a eu également l'intuition d'une chose que les communications des Esprits ont fait connaître depuis bien des années ; savoir : que l'enfant qui naît n'est point créé par ses parents, mais que ceux-ci reçoivent dans leur famille terrestre un Esprit déjà préexistant.

Nous verrons dans un prochain article, les réflexions suggérées à Pierre Leroux par la lettre d'Apollonius.

D^r WAHU.

LES DEUX HUMANITÉS.

Deux humanités se soutenant, l'une l'autre et marchant de concert vers un avenir heureux et fécond en résultats, voilà le sublime tableau que nous offre le spiritisme, cette lumière divine que tant de gens méconnaissent encore, mais qu'apprécient si bien ceux qui la connaissent réellement. Le spiritisme est la voie véritable qui doit conduire à tous les progrès, car c'est lui qui a fait en ce sens tout ce qui s'est produit jusqu'ici puisque c'est une inspiration occulte qui a toujours guidé tous les initiateurs et leur a clairement

montré le but qu'ils devaient atteindre. Ce sont toujours les morts qui ont guidé les vivants dans leurs tâches diverses, qui les ont poussés par tous les moyens en leur pouvoir vers l'avenir si ardemment désiré, mais le plus souvent ils ont caché la main protectrice qui s'étendait ainsi sur eux.

Plusieurs cependant ont pressenti cette consolante et encourageante vérité et l'ont comprise ; aussi lorsque l'heure a eu sonné de la grande révélation du siècle présent, l'ont-ils accueillie avec une joie inexprimable et une confiance sans limites. Eh bien ! quelque grande qu'ait été cette joie, quelque illimitée qu'ait pu être cette confiance, l'une et l'autre ne sont pas encore à la hauteur des bienfaits que doit produire nécessairement cette alliance fraternelle de deux humanités s'embrassant dans une sublime étreinte sous le regard protecteur de Dieu lui-même ! C'est bien en ce moment et dans ce rapprochement de tous, dans ce travail intime d'unification de toutes les créatures intelligentes appartenant à la même famille humaine qu'on peut dire réellement que « les temps sont accomplis. »

Le spiritisme est un grand fait, un fait immense, et ceux qui le connaissent réellement ne s'y trompent pas, ils savent même ce qu'ils ne croient pas savoir encore, car l'inspiration est là, cette mère sublime, toujours prête à les imprégner d'idées grandes et saines ! « Vos fils et vos filles prophétiseront ! » a dit le Maître ; vous aurez dans vos familles des prophètes et des enfants de génie, mais ils seront d'autant mieux des prophètes et des êtres « de génie » qu'ils auront la sincérité de ne pas s'attribuer le mérite de ce qu'ils vous diront.

Nous disons la sincérité et non l'humilité, car cette dernière expression est de nature à laisser une sorte de doute sur la provenance des pensées qu'ils émettent ; ils seront humbles sans doute comme il convient de l'être, mais ils ne seront que vrais en affirmant que ce qu'ils disent ne vient pas d'eux. Qu'importe qu'on les critique et qu'on leur lance d'absurdes accusations ? On trouvera encore de l'orgueil dans la sincérité de leurs dires, on prétendra qu'ils veulent en faire accroire à ceux qui ont la simplicité de les écouter ! Ils sont médiums ! Mais pourquoi eux et non pas d'autres ? Pourquoi ont-ils cette faculté précieuse de recevoir des pensées et des discours dont les autres sont personnellement privés ? Le mot de charlatanisme sera prononcé et des paroles de dédain se feront entendre.

A ces objections de l'incrédulité il serait facile de répondre en montrant la diversité des formes et des aptitudes dans le monde corporel terrestre :

Pourquoi l'un est-il grand, l'autre petit; l'un beau, l'autre laid; l'un une intelligence supérieure, l'autre un imbécile? Le spiritisme est là qui répond et attribue ces différences à des causes antérieures ayant leur siège dans les existences passées. Pas d'autre raison sérieuse à donner, pas d'autre raison acceptable. « Nous n'y voulons pas croire » diront les détracteurs. Eh bien, tant pis! dirons-nous à notre tour; ce que vous ne croyez pas aujourd'hui, vous le croirez demain! » et nous continuerons notre œuvre.

Nous continuerons de montrer les bienfaits du spiritisme sous leurs aspects divers, nous montrerons les deux humanités s'embrassant dans cette étreinte fraternelle qui étouffe les dissensions et tend à anéantir graduellement tous les maux qui les affligent encore. Rien ne se fait tout d'un coup, et les progrès les plus lents sont bien souvent les meilleurs et les plus durables. On traite les spirites de fous; il serait facile aux désincarnés qui lisent dans la pensée des fauteurs de cette accusation absurde et qui connaissent mieux qu'eux-mêmes ce qu'ils possèdent de bagage en fait de raison véritable, il serait facile aux Esprits de leur retourner vigoureusement l'accusation, mais ils ne le feront pas. Ce sont des malades qu'il faut guérir.

Le spiritisme est le grand guérisseur; comme il en a guéri d'autres, il guérira aussi ceux-là, puisqu'il a pour mission divine de guérir tout le monde. Voilà quelque chose de bien diabolique sans doute, de bien mauvais, de bien dangereux, comme le prétend une certaine catégorie de ses adversaires! Mais patience! il a vu venir à lui, depuis la révélation nouvelle, des adversaires non moins intraitables, non moins intransigeants, pour nous servir d'une expression aujourd'hui fort à la mode, que ceux qui ont la prétention de le battre en brèche. Intransigeants! comme si tout n'était pas transaction dans un monde qui travaille encore à sa formation morale et qui est bien loin de l'avoir accomplie! On sait ce que sont ces intransigeances et comme la vérité sait prendre empire dans les âmes quand sonne l'heure marquée par ce qu'on nomme le destin.

La seule pensée de l'existence d'une humanité libre des chaînes corporelles toujours en communication avec l'humanité visible est un sérieux appel fait à tous les hommes de cœur et auquel tous les hommes de cœur répondront un jour. C'est une question de temps et le temps compte pour peu de chose dans l'éternité; seulement il le faut bien employer; celui qui marche et travaille s'acquiert des biens précieux que les indolents et les oisifs ne connaissent pas. Appeler sans cesse l'attention de tous sur la vérité spirite,

leur présenter cette pensée consolante et libératrice, toujours la même sous mille formes diverses et sans jamais se lasser, telle est la tâche des Esprits instructeurs de l'espace et des médiums voués à leurs enseignements.

O humanité terrestre! Sache que tu as toujours auprès de toi, en toi, dans le fond même de ton être, une humanité-sœur, puissante quoique invisible qui te chérit et te guide inostensiblement vers de meilleures destinées! Réfléchis, humanité terrestre, rentre en toi et ce qui n'est pas encore ostensible pour toi le deviendra très certainement. Tu verras des yeux de l'âme ce que ne peuvent voir tes yeux corporels; réfléchis et tu constateras sans peine l'existence de cette âme, qui est toi-même et que tu méconnaiss trop souvent! Ne crains pas de t'adresser à cette humanité-sœur plus clairvoyante et plus instruite que tu ne saurais l'être. « Elle vit en toi et tu vis en elle »; cherche donc en elle le secret essentiel de ta propre vie!

Le spiritisme donne aussi la clef de tous les secrets qui intéressent à tant de titres l'univers entier; et ceux qui le connaissent, nous voulons dire qui en connaissent une bien faible partie, en quelque sorte insignifiante par rapport à son immensité, ne peuvent s'expliquer l'indifférence ou l'hostilité des autres que par leur ignorance. Quelque savants qu'ils soient en effet sous d'autres rapports, ils sont ignorants en ce qui touche l'âme, son avenir d'outre-tombe et cette humanité invisible et toujours présente, si nombreuse et si puissante dans la main de Dieu, si digne d'attirer l'attention de tous les hommes sérieux. Ils ignorent cela et bien d'autres choses encore, mais ils en savent aussi beaucoup et chacun devrait être heureux de compter parmi eux, comme a dit Allan Kardec en parlant de lui-même.

S'il n'avait pas toute la science de certains savants, il avait et il a la sienne et sa mission terrestre a été grande et grandement accomplie. Il a été la voix du spiritisme sur la terre et parmi les nations civilisées; il a fondé la véritable philosophie spirite qui rayonne sur le présent pour quelques-uns et qui rayonnera pour tous sur l'avenir. Il a pris le fait brutal de la manifestation matérielle des Esprits et, sous l'inspiration de ses guides il a posé les fondements d'une philosophie inattaquable par le seul fait qu'elle se maintient d'elle-même dans des limites de raison de bon goût que nul ne peut blâmer.

C'est une philosophie ouverte à tous comme toute philosophie, comme toute doctrine librement exprimée, librement acceptée ou repoussée, suivant les gens, leurs idées préconçues et par-

fois leurs préjugés! Le spiritisme n'est une sauvegarde à l'égard de ceux qui l'acceptent que pour le for intérieur; il donne le contentement de l'âme, la tranquillité intime, le courage et la joie de la pensée. Chacun peut en faire la religion de son âme à l'ombre de son foyer, sans cacher pour cela ses idées et ses préférences, car il est toujours bon de pouvoir dire hautement et dans toute l'indépendance possible ce qu'on pense. L'union des deux humanités, qui toujours fait de nouveaux pas, produira de nouveaux et plus sérieux effets.

UN COLLABORATEUR SPIRITUEL.

1^{er} octobre 1886.

Nous traduisons du *Golden Gate*, de San Francisco, du 2 avril, l'article suivant dû à la plume d'un pasteur d'une des plus importantes églises baptistes de Californie. M. Ravlin est un orateur de grand talent qui a quitté récemment son église pour se consacrer à la cause spiritualiste.

L'INDIVIDUALITÉ DANS LA MÉDIUMNITÉ.

Il existe à un haut degré chez beaucoup de spiritualistes (spirites) une opinion fautive que pour être médium, on ne doit avoir ni individualité propre, ni force personnelle de caractère, ni culture intellectuelle, ni indépendance de pensée et de jugement: il faut être un instrument manuel purement négatif et passif dont peuvent se servir toutes sortes d'Esprits cherchant à répandre des idées drôles et souvent absurdes. Livrées en pâture aux personnes trop crédules, ces communications reçues sont rejetées par les investigateurs intelligents qui les considèrent avec raison comme des bourdes colossales.

La cause du spiritualisme a beaucoup souffert de la publicité donnée à ces communications illogiques, contradictoires, ignorantes, impolies, grossières et souvent profanes acceptées par une certaine classe de médiums comme de prétendues manifestations du monde invisible.

Mais une ère nouvelle fait son apparition, et les esprits de ceux qui ont quitté cette terre ont donné la preuve démonstrative de leur habileté à employer les organismes où se trouvent réunis les éléments d'un caractère fort et individuel, et où ces éléments ont exercé un développement complet et normal dans l'avancement spirituel et intellectuel du médium. Un cas péremptoire, comme exemple, dans cet ordre d'idées est celui de M. Jesse Shepard, le médium-musicien connu dans le monde entier. On trouve combiné chez lui la grande culture, la profondeur de pensée, des connaissances générales et pratiques, et un caractère individuel très marqué avec une phase

de médiumnité sans exemple qui lui ont commandé le respect et l'admiration du monde civilisé. Nul plus que Jesse Shepard n'a fait pour élever le spiritualisme à un haut degré de respectabilité: il a su dégager les esprits réfléchis et sincères de leurs préjugés et il en a conduit des milliers à la reconnaissance des sublimes vérités.

Le professeur O.-S. Fowler est reconnu universellement comme une haute autorité en science phrénologique, comme un déchiffreur correct du caractère humain, ayant étudié l'homme pendant plus de cinquante ans. Pendant sa visite récente dans cette cité, M. Shepard fut engagé par quelques amis à rendre visite au professeur Fowler dont il était totalement inconnu. En procédant à la lecture des organes crâniens de M. Shepard, il fit remarquer plusieurs fois: « Vous n'êtes pas seulement un petit-maître, mais un génie; vous avez réellement du génie: c'est *l'inspiration*. » Finalement, le professeur Fowler déclara que dans sa longue carrière de cinquante ans, il avait rarement vu un développement si remarquable d'une « nature spirituelle et humaine » combinée avec une grande *idealité, causalité et comparaison*.

Ceux qui connaissent intimement M. Fowler savent avec quelle clairvoyance il déchiffre la nature humaine, et il lui a été donné souvent d'entendre dire qu'il n'est jamais trompé dans son estimation des hommes et des femmes quelque effort qu'ils puissent faire pour cacher le fond de leur cœur et le dissimuler extérieurement.

Le professeur Fowler, dans les inductions qu'il a pu tirer des protubérances du crâne de M. Shepard relativement aux penchants et aux dispositions morales de chaque individu, le classe comme suit, le numéro 7 étant le plus haut point dans la balance des aptitudes: Maître, 7; musicien, 7; maître de musique, 7; auteur, 7; élocutionniste, 7; conférencier, 7; poète, 7; professeur, 7.

L'inspection du crâne montre sans erreur possible que dans chacune des professions ci-dessus, M. Shepard se serait distingué ou aurait acquis un succès marqué, et en effet dans la plupart d'entre elles il est déjà reconnu comme ayant fait de grands progrès. Tous ceux qui se sont rencontrés avec lui, pour peu qu'ils soient familiers avec la nature humaine, reconnaissent d'un coup la haute individualité de l'homme. Honnête, poli, et courtois en ses manières, bon causeur, et cependant prudent et réservé, il a évidemment foi en lui-même et ne se fie qu'aux conseils de peu de personnes. Quoique jeune encore, il a été dans le mouvement spirite depuis vingt ans et il

a porté la bannière des phénomènes spiritualistes là où personne d'autre dans les temps modernes ne l'a encore dépliée. Il a démontré la grande vérité d'une vie future devant des empereurs, des rois et des potentats, devant des lords et des ladies, devant de grandes et illustres personnalités d'Europe, d'Australie et d'Amérique. Les savants de toutes professions ont écouté avec étonnement et admiration ses discours pendant qu'il était *entrancé* ; ils se sont extasiés sur les accords sublimes de musique déversés à l'aide de son organisme par les grands maîtres du chant.

La carrière de M. Shepard démontre que, plus un homme est éduqué, instruit et pur, plus les bons esprits ont de la facilité pour l'employer dans les hautes phases de la médiumnité. L'ignorance et l'immoralité ne sont pas nécessairement des accessoires de la médiumnité ; le temps viendra où des écoles seront fondées pour le développement et l'éducation des médiums et des conférenciers spirites ; ne sera plus toléré alors par le public, dans l'une ou l'autre condition, quiconque aura échoué dans l'examen honnête, qui sera fait de son caractère moral et de son développement intellectuel. Alors le spiritualisme commandera la reconnaissance et le respect, et le monde reconnaîtra surtout la justice de ses prétentions, la vérité de ses phénomènes, et la grandeur et la sublimité de sa philosophie.

Le temps est proche où pour être un médium des esprits supérieurs on devra être nécessairement et sous tous les rapports un honnête homme ou femme, au cœur pur, circonspect dans sa vie, et en toutes choses au-dessus du soupçon.

N.-F. RAVLIN.

San Diego, le 24 mars 1887.

LE SPIRITISME ET LA PRESSE.

Un écrivain qui signe « Jean qui passe » s'est occupé de nous dans le *Journal des Soirées populaires de Verviers*, du 24 avril. Sa causerie n'est ni attrayante ni neuve ; elle est dans le ton de la plupart des causeries de ce genre, écrites par des matérialistes : quelques plaisanteries d'un goût douteux et pas un argument de quelque valeur.

Le dit passant, qui a probablement sur la conscience plus d'un brocart contre le spiritisme, débute par dire qu'il croyait cette doctrine enterrée et le *Messenger* avec elle, mais voici qu'un ami complaisant, dans une bonne intention sans doute, s'avise de le détromper en glissant dans sa boîte à lettres, sans crier gare, un numéro de notre journal, il s'aperçoit ainsi que le spiritisme fait toujours son petit bonhomme de

chemin et que peu à peu il étend ses conquêtes d'un bout du monde à l'autre. Cela ne fait pas précisément l'affaire de notre courriériste qui, pour se consoler de sa déconvenue, se met à critiquer un article ou deux de notre susdit numéro (du 1^{er} avril). Il s'en prend d'abord à Pierre Leroux, ce digne ami du peuple qui, avec Jean Reynaud, Charles Fourier, Eugène Sue et bien d'autres célébrités, trouva, par la seule force de son génie et de sa philosophie, le principe de la pluralité des existences, avant même qu'il fût question de spiritisme. « Jean qui passe » ne peut prendre au sérieux une chose aussi ridicule que la réincarnation dont il n'a jamais pesé dans sa cervelle le pour et le contre. Est-ce que son fils à lui en venant au monde possède la science infuse ? Se rappelle-t-il seulement avoir vécu antérieurement ?

« Ce qui m'étonne, dit-il, c'est que les esprits soient si ignorants de toutes choses quand ils se réincarnent. Cependant, ils savent toujours parler, lire et écrire quand ils se promènent comme des feux-follets autour de nous, s'il faut en croire les médiums. Ils lisent et écrivent tout comme nous. Ils savent même toutes les langues, puisqu'à San-Francisco (c'est fort loin d'ici, il est vrai) des esprits viennent d'écrire pour nous instruire, toutes sortes de bonnes choses en douze langues ! »

Notre passant parle ensuite de la séance publique donnée par le médium Evans le 12 juin 1885 à San Francisco, où devant quatre cents personnes les esprits écrivirent entre deux ardoises superposées une foule de messages de caractères différents destinés à diverses personnes. L'assistance ayant nommé un comité de surveillance et tout s'étant passé très régulièrement ; bien mieux ces mêmes faits se répétant en ce moment dans d'autres villes de Californie, nous voudrions bien savoir ce que notre passant pourrait y opposer. S'il a lu le *Messenger* qu'on lui a envoyé, il doit savoir que l'écriture directe s'est affirmée avec éclat à la cour de St-Petersbourg avec le médium W. Eglinton et que plus récemment à Liège le médium H. Slade a donné des preuves indéniables de sa faculté. Nous demandons que l'honorable directeur des *Soirées populaires* qui s'est donné pour mission d'éduquer et d'instruire le peuple lui fasse connaître la vérité sur cette question du spiritisme.

Qu'il fasse preuve de bonne volonté et d'impartialité en insérant au moins notre article : *La Presse chez M. Slade*. Nous sommes curieux de voir M. Jean qui passe prouver que tous ces faits qui ne se produisent plus au loin et sont affirmés par des sceptiques à tous crins ne sont que des hallucinations.

* * *

Un de nos abonnés nous écrit ses réflexions au sujet de l'article de la feuille verviétoise :

Le *Journal des soirées populaires de Verviers* constate dans son n° du 24 avril dernier que le spiritisme n'est pas mort et que son organe le *Message*, que l'on croyait disparu, continue à vivre de sa verte jeunesse.

Nous sommes heureux, autant qu'on peut l'être ici-bas, de posséder le certificat de vie que veut bien nous délivrer l'ignorant auteur de l'article en question que l'on doit remercier pourtant de la bonne propagande qu'il fait à son insu en faveur de nos idées. Nous aimons à voir en lui bientôt un véritable défenseur ardent de la liberté de conscience, un écrivain s'inspirant aux sources autorisées qui finira par comprendre que pour juger il faut connaître. En étudiant les phénomènes spirites aujourd'hui si répandus et qu'il peut faire naître dans le milieu intime de la famille, il ne fera plus fi des témoignages innombrables qui attestent la réalité de la vie future.

Ces Esprits, dont il nie aujourd'hui l'existence, lui enseigneront que la vie terrestre n'est qu'une étape : que naître, mourir et renaître, telle est la loi pour tous.

S'inspirant des bons conseils qui lui seront donnés, il étudiera sans cesse et il parviendra à se pénétrer de cette grande vérité que la pluralité des existences de l'âme donne la seule solution morale possible des inégalités sociales qui révoltent tant de malheureux.

Poursuivant ses études, un jour il redira avec le poète Fontanes :

O nuit ! que ton langage est sublime pour moi,
Lorsque seul et pensif, aussi calme que toi,
Contemplant les soleils dont ta robe est parée,
J'erre et médite en paix sous ton ombre sacrée.

Il redira aussi avec l'auteur de *Nos destinées* :
« J'aime à rêver le soir, en contemplant le dôme immense du ciel étoilé. Absorbé dans ma vision, je fixe d'un œil humide ces perles scintillantes qui tremblent dans l'azur, et me ravissent parfois jusqu'à l'extase. C'est que la science m'a révélé que ces diamants sont des mondes ; et ces mondes, je les salue, je les aime, parce que l'Esprit m'a dit : « Enfant, voilà ta future patrie ! »

M. SLADE A LIÈGE.

MM. Slade et Home ayant eu la gracieuseté de m'offrir une séance particulière dans le but de me montrer l'expérience de l'écriture directe, au moyen des ardoises, je me rendis chez ces messieurs le mercredi 20 avril.

Il était sept heures du soir et par conséquent il faisait encore suffisamment clair. La pièce dans laquelle eut lieu la séance ne contenait d'autres meubles que quelques chaises et une table en bois blanc, sans tapis et sans rebords qui pussent cacher quoi que ce soit, donc dans de très bonnes conditions de contrôle. M. Slade prit deux ardoises bien propres et me les donna à examiner, je n'y vis rien qui ne fût parfaitement franc ; M. Slade introduisit entre les deux ardoises un petit fragment de touche, prit les deux ardoises renfermant la touche par une extrémité, entre le pouce et l'index et me les fit tenir de la même manière par l'autre extrémité et cela au-dessus de la table. Immédiatement nous entendîmes le crayon marcher sur l'ardoise avec le même bruit que si l'on écrivait soi-même ; on distinguait même la ponctuation. Après que l'esprit eût fini, il frappa plusieurs coups pour l'indiquer, et quand nous eûmes séparé les ardoises, il s'y trouvait parfaitement écrites deux phrases, l'une en langue inconnue de nous tous, mais que M. Home crut reconnaître pour être une langue scandinave, l'autre — la traduction de la première — était en anglais. (Je n'ai pas retenu le sens de la phrase parce que j'étais plus occupé du fait lui-même que de ce qui était écrit sur l'ardoise, mais ces messieurs ont dû conserver l'ardoise.)

Ayant demandé à l'esprit quelle était cette langue étrangère, il répondit que c'était du suédois.

Je suis absolument convaincu que tout s'est passé sans fraude possible et avec une spontanéité réellement remarquable.

Après cette expérience, MM. Home et Slade en firent plusieurs d'un autre genre, qui réussirent aussi bien que la première.

1° M. Slade prit deux ardoises et les serrant dans ses mains, les tint sous la table ; mon fils, âgé de 17 ans, qui m'accompagnait, se trouvait vis-à-vis de M. Slade, quand l'esprit vint arracher l'une des ardoises des mains de M. Slade et la jeta violemment sur le côté de la table resté libre, mon fils a affirmé avoir vu une main brune exécuter ce mouvement, moi je ne l'ai pas vue étant occupé à examiner M. Slade.

2° M. Slade reprit une ardoise, me fit placer vis-à-vis de lui, l'esprit la prit des mains du médium et vint me la pousser dans la main que j'avais tendue sous la table pour la recevoir ; la sensation que j'ai éprouvée a été la même que si c'eût été un être vivant qui opérait avec moins de brusquerie, peut-être.

Notez que les mains du médium étaient en vue quand l'ardoise m'arriva dans les miennes.

3° Pour terminer, M. Slade fit asseoir mon fils à côté de lui, posa sa main à plat sur le dossier de la chaise et mon fils avec la chaise furent soulevés à deux pieds du sol, et cela assez longtemps pour pouvoir contrôler la chose à l'aise.

J'ai vu chez ces messieurs et entendu beaucoup d'autres choses, je n'en dirai pas plus, car méritant toutes d'être signalées, il faudrait écrire un petit volume pour raconter ce que nous avons vu pendant deux heures que nous avons passées en leur société. J. L.

AVIS.

Nous serons heureux de publier les témoignages des personnes qui ont obtenu chez M. Slade des écritures sur ardoise.

LA PRESSE CHEZ M. SLADE.

(SUITE.)

(Extrait de *La Meuse*, du 22 avril.)

« Chez M. Henri Slade, le médium américain. — Dimanche, nous avons assisté à la conférence qu'a donnée M. G.-D. Home, le fils du médium de ce nom, au Casino Molière, sur le spiritisme.

» Cet entretien n'avait pas été sans exciter notre... curiosité sur les manifestations d'écriture directe produite par le docteur Slade, le même auquel le regretté Hyacinthe Kirsch a rendu visite il y a dix ans.

» Le spiritisme, dit M. Home, est au monde des esprits ce que l'hypnotisme est au monde matériel. Ce que le magnétiseur obtient par le fluide animal, le médium l'obtient par la communication avec les Esprits. L'une des manifestations les plus étranges de cette communication est l'écriture directe que produit le docteur Slade dans ses séances de phénomènes psychiques.

» Invité à assister à l'une de ses séances, nous nous y sommes rendu hier. La salle d'opérations est complètement nue. Pour tout mobilier, une table devant la fenêtre ; au milieu de la pièce une table en bois blanc, sans tapis ; des chaises et c'est tout.

» Dès que la chaîne des mains fut établie sur la table, des coups se firent entendre dans le mobilier, sur notre chaise, etc. Après cette manifestation, le médium, détachant une main de la chaîne, prit une des deux ardoises apportées par nous, vierge d'écriture, y posa un léger morceau de touche, la tint sous la table et peu après le grincement du crayon se fit entendre et cette phrase était transcrite en anglais : Nous ferons ce que nous pourrons !...

» Diverses phrases furent produites dans les

mêmes conditions ; une autre entre les deux ardoises placées sur notre épaule sans que les muscles de la main du médium parussent bouger.

» Un déplacement complet de la boussole, une table renversée, tels sont les autres phénomènes produits devant nous.

» Leur cause?... Point d'interrogation ! Le champ est ouvert aux suppositions, ainsi nous ne voulons qu'enregistrer ce que nous avons vu. »

Remarque. — Ce compte-rendu, très écourté, est nécessairement incomplet. Un des membres de notre comité a accompagné le reporter de *la Meuse* une seconde fois chez M. Slade, selon l'invitation des guides du médium, ceux-ci préparant, disaient-ils, une plus belle manifestation pour le lendemain.

La manifestation obtenue fut celle-ci : De deux ardoises enveloppées de papier et ficelées, l'une a été entièrement couverte d'écriture en huit langues différentes. Les ardoises étaient déposées sur la table et nous avions tous nos mains dessus. On entendait franchement le bruit de l'écriture partant de l'ardoise. Le reporter de *la Meuse* a gardé l'écrit quelques jours mais il n'a pas été convaincu, l'excès de précaution prise — une dérogation au règlement des séances, introduite par M. Slade — lui a paru louche ; il eut préféré, dit-il, que M. Slade, avant de ficeler les ardoises, les lui eût montrées préalablement et bien ostensiblement des quatre faces, précaution d'autant plus indispensable que, cette fois, il ne les avait pas apportées lui-même. Il convient d'ajouter que les ardoises avaient été soumises à notre examen avant la séance.

Cette demande donc, qui nous eut paru légitime, le reporter de *la Meuse* a eu le tort de ne pas la faire, de là les doutes qu'il a conservés.

Il est vrai que pour un sceptique n'ayant aucune idée du spiritisme, admettre d'emblée qu'un petit crayon peut écrire seul et en tant de langues à la fois, est bien dur à avaler. Quoi qu'il en soit, cette ardoise, curieuse entre toutes, ainsi que celle obtenue par M. J. L. sont visibles chez notre imprimeur, 12, rue de l'Etuve.

Avis à MM. les polyglotes qui seraient désireux de traduire en français ce merveilleux produit de la rare faculté du médium américain.

UNION SPIRITE DE REIMS.

Sous ce titre nous lisons dans *l'Avenir de l'Est*, journal quotidien publié à Reims :

« Lundi 18 avril, *l'Union spirite de Reims* conduisit au cimetière du sud, pour y être inhumé, le corps de M. Dreptin, Narcisse, décédé subite-

ment le samedi 16 courant, en son domicile, rue du Champ de Mars, 38.

Il y avait là un bel exemple de fraternité, le défunt n'appartenait pas à la société. Mais, ému par la situation malheureuse de la famille, M. Sohier, président de l'*Union spirite*, avait accordé la faculté d'avoir recours à l'association qui a pris à sa charge les frais nécessités par cette inhumation.

Au cimetière, plusieurs discours furent prononcés. Le secrétaire de l'*Union* fit ressortir l'esprit de domination exercé par le clergé surtout en matière de religion et, faisant un appel à la raison, il ajouta : « Nous avons tous le droit de penser librement et de croire ce que notre conscience nous dit être la vérité, si nous pouvons, aujourd'hui, user de ce droit, nous le devons aux bienfaits de l'instruction supprimant en partie l'obscurantisme dont l'Eglise enveloppait, naguère encore, notre pays tout entier. Laissons donc agir la raison et avec l'aide des faits surgissant à chaque instant de notre courte existence; elle nous facilitera le moyen de maintenir parmi nous le droit de penser, et par l'étude des résultats obtenus, nous arriverons forcément à la vérité qui, elle, nous conduira à ce que nous demandons depuis si longtemps : la séparation de l'Eglise et de l'Etat. »

Extrait du même journal, numéro du 13 avril :

« Chaque jour s'impose de plus en plus la nécessité d'arriver à la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

De tous côtés, on remarque une tendance, même chez les personnes imbuës d'idées religieuses, à se passer du ministère du prêtre.

Dimanche dernier, quelques membres de l'*Union spirite de Reims*, assistés de leur président, M. Sohier, se réunissaient chez un des leurs, M. Loudat, rue de Metz, 29. Ils avaient à procéder à la réception de deux nouveaux-nés dans la grande famille humaine.

Dans une chaude allocution, M. le président de l'*Union spirite*, a fait ressortir le devoir incombant de droit aux parents, sans oublier les liens de solidarité qui forment la base de la doctrine spirite, par l'application des principes d'amour, de charité et de fraternité qui doivent exister entre tous les membres de la société universelle.

Cela vaut bien le baptême catholique. »

NOUVELLES.

M. William Eglinton vient de se marier à Londres avec M^{me} Manning, veuve de George Manning, de Queenstown, Afrique du Sud.

* * *

Deux réunions importantes ont eu lieu le 31 mars et le 3 avril au Père-Lachaise, à l'occasion de la commémoration d'Allan Kardec. La *Revue spirite* et le journal le *Spiritisme* publient les discours plus nombreux que jamais prononcés en cette circonstance.

Un banquet, suivi d'une soirée musicale, a terminé cette fête annuelle.

* * *

La *Pensée nouvelle* signale un livre fort curieux qui vient de paraître : *Les Forces non définies*, de M. de Rochas, dans lequel sont étudiés une foule de phénomènes psychiques et spiritiques. Cet ouvrage est destiné à saisir les corps savants de ces troublantes questions que l'on semble reléguer dans le domaine de l'hallucination et qui n'en sont pas moins réelles.

* * *

The *Record*, un journal publié à National City (Californie) fait l'éloge des séances de Jesse Shepard. Ce médium est occupé activement en ce moment à faire un livre avec la description de ses voyages, de sa faculté, de ses expériences et anecdotes avec les personnes illustres qu'il a connues dans le cours de ses pérégrinations.

* * *

Nous lisons dans le *Ralliement*, du 11 mai, journal quotidien publié à Anger (France) :

« Il nous a été donné hier d'assister, dans un des salons du Grand-Hôtel, à une intéressante séance du médium Slade, assisté de M. Home.

» Qu'on nous permette de raconter simplement ce que nous avons vu, de nos yeux vu.

» Nous avons écrit, nous-même, sur une ardoise apportée par nous, diverses questions. Les questions écrites, l'ardoise était retournée sans que M. Slade pût les lire ou même les voir. Un petit crayon était placé sur le dos de l'ardoise. Une seconde ardoise était appliquée sur la première, recouvrant le crayon. A ce moment, le crayon écrivait. La perception du frottement était très nette. La seconde ardoise enlevée au bout de quelques secondes laissait apparaître sur la première la réponse à chaque question.

» Pendant la séance, nous avons senti très nettement sur le genou et sur l'épaule des attouchements semblables à ceux d'une main invisible.

» A un moment donné, le fauteuil sur lequel nous étions assis a été brusquement retiré en arrière et nous avons vu une chaise inoccupée, venir seule, d'un bout du salon, s'approcher de la table.

» Voilà ce que nous avons vu. Voilà ce que nous affirmons avoir vu et éprouvé nous-même, en dehors du contact de toute personne présente.

» Expliquera qui voudra ces phénomènes bizarres qui impressionnent profondément tout esprit de bonne foi. »

Journal bi-mensuel

LE MESSAGER

SPIRITISME

QUESTIONS SOCIALES

MAGNÉTISME

ADMINISTRATION :

Le *Message* est administré par un Comité et dispose d'une boîte au bureau central des postes ; tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration peut être adressé comme suit :

Au journal **Le Messager**, à Liège.

Les mandats de poste doivent être faits à l'ordre de M^r H. SAIVE.

Il sera rendu compte de tout ouvrage envoyé à la Rédaction.

ABONNEMENTS :

Belgique fr. 3-»
Pays étrangers faisant partie de l'UNION POSTALE. » 5-»

En ajoutant frs. 2 pour la Belgique et fr. 2-50 pour l'étranger, les abonnés peuvent recevoir à l'expiration de l'année, le volume broché des numéros parus.

On peut s'abonner pour la Belgique à tous les bureaux de poste ; pour la France, à la Société scientifique du Spiritisme, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, à Paris.

SOMMAIRE :

Les disciples de Zoroastre. — Etudes philosophiques. — Les occupations des esprits. — Occultisme — Les phénomènes spirites. — L'hypnotisme dans l'accouchement. — Nouvelles.

LES DISCIPLES DE ZOROASTRE.

Lorsqu'il s'agit des religions de l'antiquité, on ne saurait accumuler trop de preuves et trop de détails, afin de redresser les erreurs volontaires ou involontaires commises à certaines époques par des hommes intéressés, par esprit de caste, à déprécier ces religions et à les présenter comme des cultes idolâtres et comme des formes religieuses basées sur l'adoration des phénomènes naturels et même des animaux.

C'est ce qui est arrivé à propos de la religion des anciens Egyptiens, du Brahmanisme, du Bouddhisme et du Mazdéisme.

De trop zélés missionnaires chrétiens, profitant de l'ignorance des populations d'Europe en matière d'études des anciennes religions que je viens de citer, ont pendant trop longtemps raconté à ce sujet tout ce que leur dictait le sentiment bien arrêté de faire valoir le christianisme aux dépens de toutes les autres formes religieuses anciennes, en présentant ces formes religieuses comme dénuées de l'idée d'un Dieu *un*, et de l'idée de l'immortalité de l'âme.

Ce n'est guère que depuis une cinquantaine d'années, que grâce aux travaux de quelques érudits en ces matières, on commence à y voir clair et à pouvoir apprécier à leur juste valeur les rapports des missionnaires.

Que n'a-t-on pas dit aussi jusqu'à ces derniers temps au sujet des disciples de Zoroastre, des Parsis, appelés aussi Mages ou Mazdéens ?

Ainsi que je l'ai fait connaître dans mon livre : *Le Spiritisme dans l'antiquité et dans les temps modernes*, c'est M. de Bunsen, qui depuis une quarantaine d'années, a fait sur l'idée religieuse en Asie, les études les plus complètes ; et son livre : *Dieu dans l'histoire*, publié en 1857, contient sur les religions de l'Inde et de la Perse, les documents les plus détaillés et les plus intéressants.

M'appuyant sur les données de M. de Bunsen, j'ai cherché à rectifier les idées erronées qui avaient cours au sujet de la religion des Parsis (Mazdéisme), que l'on considérait à tort comme n'ayant d'autre idée religieuse que l'adoration du feu, et j'ai dit que c'était Zoroastre, qui trois mille ans avant notre ère, avait amené les Bactriens (les Parsis) à abandonner l'adoration du monde physique et à accepter le culte de l'Esprit et l'idée religieuse du monde spirituel et moral.

Mais quand il s'agit de questions aussi importantes que celles des idées religieuses des peuples anciens, on ne saurait accumuler trop de preuves ; c'est pourquoi je crois devoir ajouter aux renseignements donnés par Bunsen, ce que je trouve dans un article inséré dans la *Revue des deux Mondes*, du 15 mars 1887.

Un savant Parsi : *Dosabhai Framji Karaka*, qui occupe aujourd'hui à Bombay une haute situation par suite de sa grande érudition, vient de publier un livre, édité à Londres, qui porte le titre *History of the Parsis, including their manners, customs, religion, and present situation*.

Ainsi que l'indique son titre, cet ouvrage traite de tout ce qui a rapport aux Parsis actuels, qui après avoir compté dans l'antiquité des millions d'individus, ne sont aujourd'hui qu'au nombre de cent mille.

En 637, les Arabes, récemment devenus disciples de Mahomet, envahirent la Perse et ne

laissèrent à ses habitants d'autre alternative que d'abjurer leur religion, ou de mourir. Le plus grand nombre abjura, mais les autres émigrèrent et finirent par se fixer dans l'Indoustan. A partir du XVII^e siècle, Bombay devint leur capitale d'adoption, et dans cette ville, ainsi que dans plusieurs autres villes de l'Indoustan, ils se sont formés en communautés.

La *Revue des deux Mondes* (15 mars 1887) a publié un article de M. Edouard Plauchut, qui a rendu compte du livre récemment publié par le Parsi *Dosabhai*. Cet article présente un grand intérêt au point de vue de la situation et des mœurs des Parsis contemporains. On y trouve un fort intéressant passage relatif aux idées religieuses des Parsis; et c'est l'exposé de ces idées qui m'a suggéré la pensée de les mettre en parallèle avec ce qu'a dit M. de Bunsen au sujet de la religion des Mages ou Parsis. On pourra s'assurer que ceux qui ont pendant si longtemps affirmé que les Mages adoraient le feu, ont commis une grave erreur en représentant comme idolâtre, un peuple éminemment spiritualiste.

En rendant compte du livre du savant *Dosabhai*; M. Plauchut dit: « En allant de Ceylan à Canton, j'ai eu la bonnafortune de naviguer avec quelques Parses de distinction; c'est là que j'eus occasion de parler de leur religion et des temples qu'ils élevaient au Feu, et voici ce qu'ils me dirent: « Dieu, selon notre foi, est l'emblème de la gloire, de la clarté, de la splendeur, et c'est parce que la flamme donne aussi de la lumière, qu'un Parse en prière contemple le feu sacré ou tourne son visage du côté du soleil. Il considère l'un et l'autre commel'image la plus parfaite du Tout-Puissant. »

» En résumé, ajoute M. Plauchut, la doctrine de Zoroastre n'enseigne que *l'unité de Dieu*, sa puissance, sa bonté à l'égard des hommes, et la *vénération* du feu. Elle exige une grande aversion pour *Ahrimon*, le principe du mal est l'instigateur des mauvaises pensées. — Toutes ces croyances, à peu de chose près, se trouvent dans toutes les religions; mais ce qu'on n'y rencontre pas toujours, c'est ceci: Le génie du mal ne sera pas éternel, et il aura disparu du monde longtemps avant le jour où le théisme deviendra la religion universelle. »

Voilà du moins qui est consolant et qui donne une très haute idée de l'équité du Dieu des Parsis.

D^r WAHU.

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES.

La Légende du Boudha.

600 ans avant le Christ, dans le Népol, au sud

de l'Himalaya, dans la ville de Kapilavastou, régnait un roi juste appelé Coudhōdana. Il appartenait à la famille des Gautamides ou fils du soleil. Il épousa une femme de sa propre race du nom de Maya. C'est de cette union, qui fut, dit la légende, un mariage d'amour auquel présidèrent les Gandhorvas ou musiciens célestes, que naquit le prince Siddartha.

On donna pour maître au jeune prince le sage Viçvâmitra. Il apprenait avec une telle facilité qu'il en sut bientôt autant que son maître. « Doux prince, lui dit un jour celui-ci, tu viens à mon école seulement pour me montrer que tu sais tout sans les livres et que ta modestie égale ton savoir. »

Siddartha était royal de mine et de port, mais plein de douceur dans ses manières. Autant en grandissant il se montrait d'un sang intrépide, autant il était en même temps bon et tendre de cœur. Il respectait tellement la vie dans tous les êtres que souvent, en pleine chasse, il s'arrêtait pris d'un tremblement soudain et laissait là ses compagnons de chasse; il s'arrêtait plongé dans un rêve étrange de tristesse et de compassion. Souvent il prenait sous sa protection les animaux blessés.

Un jour son père l'emmenant admirer ses domaines, lui montrait les ruisseaux babillards serpentant au milieu des prés fleuris, les buffles tournant et retournant du soc de la charrue le limon rouge et plein de promesses, et les nids jaseurs au fond des jungles, et les paons rouges voletant autour des pagodes, et le bruit du tambour et des instruments de musique annonçant une joyeuse noce. Siddartha écoutait et regardait, ses yeux étaient tristes et il disait dans son cœur: « le lézard mange la fourmi, le serpent le lézard et l'autour les dévore tous les deux. L'épervier des étangs dispute sa proie à la loutre. La pie-grièche chasse le bulbul, qui chasse les papillons émaillés. Chacun tue pour être tué à son tour, le meurtre est partout; la vie se nourrit de la mort. » Et on le voyait constamment assis à l'écart réfléchissant au grand problème du mal dans la vie.

Il avait dix-huit ans. Son père, le voyant toujours méditer, devint fort inquiet. Il consulta ses ministres qui lui répondirent: « Maharaja! l'amour guérira ce léger désordre. Tisse le charme des ruses féminines autour de son cœur oisif. Les pensées que tu n'arrêteras pas avec des chaînes d'airain, une femme les liera avec sa chevelure. »

Le roi ordonna une fête où parurent toutes les beautés du royaume. Une seule séduisit le cœur du jeune prince, ce fut la belle et jeune Yasôdhara. Leurs regards se mélangèrent et de ce

regard naquit l'amour. Détachant le collier de perles et d'émeraudes qu'il portait, il le passa au cou de la belle Indienne.

Le mariage fut célébré suivant le rite des Çakryos. On fit mettre aux époux deux pailles dans une jatte de lait pour qu'elles se joignissent, ce qui veut dire : Amour jusqu'à la mort. On lia leurs vêtements ensemble, on étendit les couronnes sur leurs têtes, on chanta les mantras et le père de Yasôdhara dit à Siddartha : — « Prince vénéré, celle qui était à nous est maintenant à toi seul. Sois bon pour elle, qui a sa vie en toi. »

Tout le luxe, tous les plaisirs, toutes les fêtes, tous les bonheurs entourèrent les jeunes époux qui noyèrent leurs âmes dans leur amour. Et la vie coula pour eux comme un beau fleuve entre deux rives fleuries.

Mais bientôt Siddartha redevint triste et soucieux. Il était las de sa prison dorée et voulut voir le monde. Il sortait à pied accompagné de son domestique favori Channa. Un jour, au tournant d'une rue, le prince vit sortir d'un groupe un être chancelant, vieux et misérable. Il n'avait plus que les os et la peau et ses genoux tremblaient. « Qu'est-ce que cet être qui ressemble à peine à un homme, demanda Siddartha. — « Doux prince, répondit Channa, c'est un homme très vieux. Autrefois il était droit, et fort, et beau, comme vous. Les années l'ont rongé peu à peu. Sa vie maintenant n'est plus qu'une pauvre étincelle. »

Siddartha rentra dans sa demeure tout pensif et tout triste, et Yasôdhara ne put venir à bout de distraire et consoler son époux.

Le lendemain Siddartha et Channa, tous deux déguisés en marchands, sortirent de nouveau du palais pour visiter incognito la ville. Au détour d'un chemin ils entendirent une voix triste et lugubre qui leur cria : « Aidez-moi, maîtres, aidez-moi. » C'était un malheureux qui, frappé d'une maladie mortelle, se tordait la sueur au front et l'écume aux lèvres. Il serrait convulsivement l'herbe pour se relever, mais il retombait sans force et tout pâle de terreur. Siddartha courut vers lui et, plaçant la tête du malheureux sur ses genoux : « Quel mal as-tu ? » lui dit-il plein de larmes et d'émotion. Mais l'infortuné, pris d'un spasme effrayant, n'eut pas la force de lui répondre. Channa lui dit : « Prince, c'est un homme frappé de la peste. C'est un mal qui vient comme le serpent, qui mord sans être vu, comme le tigre qui sort d'un bond de la jungle, ou comme l'éclair qui frappe l'un et épargne l'autre. »

Siddartha éleva vers le ciel ses yeux brillants de larmes, puis les reporta sur la terre pleins de pitié céleste et rayonnant d'une passion brûlante

et d'un amour indicible : « O monde souffrant ! ô vous, frères connus et inconnus de ma chair commune, enserrés dans le filet de la souffrance et de la mort par les liens inextricables de la vie et de la réincarnation ! Je crois, je sens l'immensité de l'agonie terrestre et la vanité de toutes les joies. Les plaisirs finissent en peine, la jeunesse en vieillesse, l'amour en séparation, la vie en mort odieuse et la mort en des vies inconnues qui rattachent l'homme à la roue de l'existence. Qui pourrait voir cette douleur du monde sans voler à son secours ? Si Brahma ne le peut pas, je l'oserai moi ! Que toutes les tortures de l'enfer retombent sur moi et que le monde soit sauvé ! »

La nuit suivante Yasôdhara rêva que les jasmins de sa couronne s'étaient flétris et que son lit nuptial s'effondrait dans un tombeau. Cette nuit même Siddartha se penchait sur le front charmant de son épouse adorée, versa sur elle des larmes brûlantes en la regardant dormir heureuse sous la promesse d'un amour éternel. Trois fois il se pencha sur elle pour la réveiller, lui faire part de son projet de la quitter et lui dire adieu, trois fois il se retint ; enfin, triste et le cœur serré, il s'arracha à ce spectacle trop tendre et partit en se couvrant le visage de son manteau. Puis, réveillant son fidèle Channa, il lui ordonna de seller les chevaux et ils partirent tous deux sans prévenir personne.

Toute la nuit ils galopèrent ventre à terre.

Aux premières lueurs du jour le prince descendit de cheval et il dit à son serviteur : « Maintenant retourne en arrière et ramène mon cheval au palais. Car, je dois continuer ma route à pied ; et désormais je vivrai seul. » Alors, ôtant son collier de perles il le lui donna ; puis, tirant son glaive, il coupa ses longs cheveux, insigne de la caste des guerriers : « Porte au roi mon père ce glaive et ces boucles de cheveux, et dis-lui qu'il ne me reverra que lorsque j'aurai trouvé le secret de la vie. »

(A suivre.)

RENÉ CAILLIÉ.

LES OCCUPATIONS DES ESPRITS.

Vous pouvez difficilement vous faire une idée des occupations auxquelles se livrent les esprits après leur désincarnation ; et cette incertitude sur l'état des êtres qui furent vos parents et vos amis est trop souvent la cause des doutes qui vous tourmentent au sujet de la persistance de l'individualité humaine après la mort. Et cependant les morts sont plus *en vie* que vous et ils jouissent d'une activité bien supérieure à la vôtre.

Réfléchissez que les espaces dans lesquels ils peuvent se mouvoir sont infinis comparés à ces étroites prisons où vous êtes enfermés pendant l'incarnation. Et ces espaces ne sont pas le vide, comme, du reste, la science le reconnaît aujourd'hui. Tout est rempli d'un fluide immense n'ayant d'autres limites que l'univers lui-même ; et cet élément d'une subtilité si grande qu'il échappe à vos instruments même les plus perfectionnés est d'autant plus épuré que l'espace qu'il occupe est plus éloigné de ces masses de matière que vous appelez planètes.

C'est là que les esprits habitent, du moins ceux qui sont parvenus à se séparer des éléments plus matériels provenant de l'élaboration de leurs organes corporels, éléments qui restent plus ou moins de temps mêlés à leur fluide périsprital selon que le trouble persiste plus ou moins longtemps après la mort. Lorsque les derniers éléments ont été éliminés, soit par suite du contact des esprits avec les molécules de l'atmosphère, soit par l'effet de leurs rapports avec les incarnés, et c'est par ces rapports qu'ils réussissent à s'en débarrasser plus vite, les esprits ainsi dégagés, disons-nous, des attaches matérielles montent dans les espaces qui s'étendent au-dessus de l'atmosphère, et là se groupent et s'échelonnent selon le degré de pureté de leur périsprit.

Et c'est alors que commence véritablement le travail qu'ils ont mission d'accomplir pendant l'intervalle de leurs incarnations. Quelques mots vous feront comprendre la nature de ce travail.

Ce fluide dont nous venons de parler est loin, comme vous le comprenez très bien, d'être d'une parfaite homogénéité : les molécules qui le composent sont plus ou moins compactes, plus ou moins radiantes. Les plus denses restent dans les couches qui touchent à l'atmosphère physique de la planète ; les autres sont échelonnées dans les espaces toujours plus éloignés de la planète. Mais même dans ces diverses zones il arrive que les molécules de fluide ne sont pas toujours à la place qu'elles devraient occuper ; et le travail préliminaire des esprits consiste à les classer selon leur degré de dématérialisation. Et cette opération s'accomplit tout naturellement par suite des relations qu'ils entretiennent soit avec les esprits des couches inférieures, soit avec ceux des zones supérieures. Ils ont pour mission en vaquant à leurs occupations de débrouiller ce chaos, si nous pouvons ainsi parler. Aussi sans que le plus grand nombre se rende compte du travail qu'ils accomplissent, ils attirent à eux les molécules dont l'état fluide est en rapport avec celui de leur périsprit, et après les avoir retenues en eux le temps nécessaire pour les

pénétrer de leurs tendances, ils les projettent au loin pour les faire parvenir comme de véritables dépêches aux esprits avec lesquels ils veulent communiquer. Mais, c'est ici que se découvre la merveilleuse sagesse des lois divines, ces molécules que les esprits errants ont élaborées ne sont pas, en sortant de leur périsprit, rigoureusement dirigées vers la région ou la zone à laquelle ils les destinaient, elles sont entraînées par l'effet de la loi des affinités vers le point de l'espace où séjournent les esprits dont le fluide périsprital est analogue au leur sous le rapport de la constitution moléculaire. Ainsi les esprits ne voient pas toujours leurs projets se réaliser, ils ne peuvent pas à volonté correspondre avec tous les esprits de toutes les zones. C'est l'état de leur périsprit qui, lui-même, est à l'unisson avec celui de leurs âmes qui détermine le point vers lequel se dirigent les molécules qu'ils ont pénétrées de leur pensée. Par exemple, tel esprit aux visées orgueilleuses et cupides se figure entrer en relations avec les esprits les plus élevés, et il espère, à la suite de ces relations, monter vers ces esprits. Mais il se trompe grossièrement ; les molécules élaborées dans son périsprit vont vers les régions où se trouvent des éléments semblables, et par conséquent où habitent des esprits dont l'état fluide et moral est la reproduction du leur. Et après un temps plus ou moins long, après qu'une quantité plus ou moins importante de leur fluide a rayonné vers cette zone, les esprits se trouvent malgré eux et insensiblement entraînés vers le lieu de l'espace où les a précédés ce fluide. S'il est grossier et se rapproche de la matière par sa disposition atomique, les esprits qui l'ont élaboré ne tardent pas à descendre vers les mondes matériels où ils seront bientôt forcés de s'incarner par suite de l'accession toujours plus grande des éléments matériels dans leur périsprit. Si, au contraire, les molécules fluidiques sont pures, elles gravitent par l'effet de leur pouvoir radiant vers les couches éloignées des mondes matériels et les esprits eux-mêmes sont poussés doucement vers leurs frères plus heureux, et soustraits en grande partie aux influences matérielles. Et là ils poursuivent activement leur travail de désagrégation et d'épuration des éléments fluidiques ; ils communiquent à ces éléments leurs propres tendances et s'en servent comme d'un véhicule pour faire échange de pensées avec les esprits des différentes hiérarchies.

Arrivés à cet état, les esprits ont la libre disposition des fluides ; c'est-à-dire qu'ils ne se laissent plus influencer par le contact des diverses molécules ; la science qu'ils ont acquise de leur cons-

titution intime leur a appris que tous ces éléments ne sont pas de nature identique, et que leur principale mission est de les classer selon leur degré d'évolution. Alors prenant volontairement les molécules dans leur périclisme, ils distinguent celles qui doivent être dirigées sur les diverses zones; et ils accomplissent leur travail avec d'autant plus d'efficacité qu'ils se rendent mieux compte des résultats à atteindre. Les molécules qui doivent poursuivre leur élaboration dans certains mondes matériels, ils les projettent vers ces mondes avec intention de les y fixer. Ils établissent alors comme un courant permanent vers ces mondes et vers les individualités de ces mondes avec lesquelles ils veulent communiquer. C'est ainsi qu'ils peuvent, sans quitter leur place, entrer en relations avec les esprits incarnés ou non, séjournant soit sur les planètes qu'ils ont habitées eux-mêmes, soit sur celles du même système ou des systèmes environnants. C'est une étude constante et de tous les instants que celle qui consiste à rechercher quelles sont les molécules fluidiques convenant à tel ou tel monde et c'est par ce travail sans cesse renouvelé que les esprits progressent en science et en moralité; et, très souvent, comme récompense de ces labeurs continués pendant de longues séries de siècles, Dieu permet à ces esprits de devenir les Messies et les génies protecteurs de ces mondes qu'ils ont pris à cœur de faire progresser: leur haute direction leur est alors spécialement confiée, et ils usent largement des moyens que le Père commun met à leur disposition pour hâter l'évolution matérielle, intellectuelle et morale de ces planètes et de leurs habitants.

Telles sont brièvement résumées, les occupations des esprits séparés du corps dans les divers degrés de leur hiérarchie. Vous voyez que tout est soigneusement déterminé dans le travail qui leur incombe, et que tous, de gré ou de force, doivent contribuer à amener la réalisation des sages et toutes puissantes volontés du Créateur des mondes. Travaillez donc vous autres pendant l'incarnation afin d'être jugés dignes de participer plus tard à nos occupations qui n'ont rien du caractère pénible et rebutant de vos travaux matériels, et qui vous permettront de vous élever toujours davantage vers la source éternelle de toute vie, de toute intelligence et de toute perfection.

Par médiumnité,
CÉPHAS.

7 février 1887.

Nous lisons dans *la Nation*, de Bruxelles, du 25 mai dernier :

OCCULTISME.

Samedi, à une heure moins un quart, se présentait chez moi un jeune homme sanglotant, qui demanda à parler à Monsieur W..., *Procureur du roi*. Prévenu de cette visite, j'ouvris moi-même la porte et introduisis le pauvre éploré. Il s'assit pleurant à chaudes larmes et nous dit :

— J'ai tué mon père !

— Vraiment et comment cela ?

— De trois coups de couteau... Un couteau de cuisine.

— Quand ?

— Tout à l'heure.

— Voulez-vous déclarer cela par écrit ?

— Oui.

On lui donna un crayon, du papier, et il écrivit :

« Je soussigné, déclare avoir tué mon père pendant qu'il dormait, après dîner, le 21 mai 1887.

» Bruxelles, le 21 mai 1887.

» (Signé) ARTHUR »

Aussitôt après avoir signé, le jeune homme sembla se réveiller, regarda avec étonnement les personnes qui l'entouraient, le cabinet de travail où nous l'avions introduit, et demanda :

— Mais où suis-je donc ?

— Que venez-vous faire ici ?

— Mais je ne sais pas, monsieur; je me suis trompé bien sûr; je devais aller chez M^{me} X... pour chercher un chapeau.

— Pourquoi pleurez-vous ?

— Je pleure, moi ?

— Mais oui, regardez-vous dans la glace, vous avez les yeux baignés !

— Je ne sais pas, monsieur; c'est vrai tout de même; enfin je ne comprends pas, monsieur; pardon !

— Et votre père ?

— Mon père est mort il y a quatorze ans, monsieur.

— De quoi ?

— De la fièvre de plomb.

— C'est bien, au revoir !

Le jeune homme sortit de la maison et nous le suivîmes des yeux; il courut jusqu'au boulevard de la Toison-d'Or, regardant autour de lui, comme un fou qui revient brusquement à la réalité, et s'en fut vers la porte de Hal.

Cette scène eut cinq témoins et nous la relations avec toute l'exactitude possible; l'aveu du crime est sous nos yeux au moment où nous écrivons, et celui qui l'a signé ne se doute assurément pas de sa compromettante déclaration.

Le fait, qui court déjà à Bruxelles, est assez curieux pour être décrit en détail.

Nous avons assisté la veille à une séance de

fascination magnétique que donnait, au Grand Hôtel, de façon toute privée, un nouveau venu dans l'art, M. Milo de Meyer. Moins exubérant de paroles que Donato et plus sérieux que Hanssens, M. de Meyer n'a rien fait que ceux-ci ne puissent faire. Sur cinq sujets bien choisis, il a réédité les expériences désormais indiscutables que chacun connaît, à savoir : la fascination par le regard et l'imposition des mains, la parfaite insensibilisation des membres à l'aide de passes, et enfin la rigidité absolue du corps par le même moyen. Posant son sujet cataleptique, les pieds sur le dossier d'une chaise, la tête sur le dossier d'une autre, il a assis, sur le ventre de ce vivant mort, un sujet éveillé pesant de tout son poids, et rien n'a fléchi. Catalepsie absolue, avec révulsion du globe de l'œil, insensibilité complète, tout cela est acquis aux faits connus, aisés à obtenir, bien que la science ne les explique pas. Aussi attendions-nous une expérience plus explorée, celle de la suggestion.

M. Milo de Meyer prit un de ses meilleurs sujets, le soumit à sa fascination et lui dit :

— Votre père est endormi là, par terre, sous le lustre ; vous allez vous avancer à pas de loup et vous lui donnerez trois coups de ce couteau de cuisine qui est dans votre poche (on lui mit une grosse clef dans la poche). Vous voulez bien ?

— Oui.

— Allez !

Le sujet se leva de sa chaise, les yeux fixes, regardant la place vide qu'il prenait pour son père ; puis, d'un bond, il fut sur la victime absente et lui porta, de toutes ses forces, trois énormes coups de clef. Puis il recula, satisfait de son œuvre ; enfin, — comme on lui avait imposé d'avoir de cruels remords, — il se mit à pleurer en se jetant sur le corps chimérique de son père.

M. Meyer reprit son sujet et lui ordonna d'aller, le lendemain, samedi, à une heure moins un quart, chez le procureur du roi, M. W... (qui n'est pas plus procureur du roi que moi) et de s'y accuser. Puis il le réveilla et le laissa partir.

Le lendemain, la scène eut lieu sous nos yeux dans tous ses détails, et telle que nous la relatons scrupuleusement plus haut.

Inutile de dire que les larmes, la figure douloureusement contractée, puis la surprise ahurie du jeune homme que nous avons reçu et interrogé pendant ses actes conscients et inconscients, défient la supercherie la plus habile. Il serait impossible au comédien le plus madré, le plus retors, de singer ces sanglots et ce désespoir, et nous n'y songeons même pas. M. de Meyer, avec une simplicité que n'ont pas ses confrères, est arrivé,

après eux, à produire des phénomènes qui, en un autre siècle, l'eussent fait brûler pour sorcellerie. C'est de la science expérimentale désormais faite comme telle, mais qui, dans son mystère, a quelque chose d'irrésistiblement comique et d'épouvantable à la fois, si l'on songe aux déductions qui en ressortent. Perfectionnée, elle bouleversera tellement la science médicale, les relations sociales, et les responsabilités morales devant la justice, que l'on ne sait plus où s'arrêter dans la voie des hypothèses. Le magnétiseur persuade à son sujet qu'il souffre, — et il souffre atrocement. Souffrira-t-il en réalité, ne pourra-t-on lui suggérer qu'il n'en est rien ? On lui impose des massacres, à cet inconscient ; il les accomplira pour compte d'un autre, son dominateur, et, le forfait achevé, ne reconnaîtra plus son maître !

Tout cela a été dit, nous le savons ; mais ce que nous avons vu, nous sommes convaincu que cela peut se faire demain. Et qu'on le note bien, les magnétiseurs sont, — en puissance, — très nombreux. On en rencontre dans les salons qui, par jeu, s'essaient pour la première fois et réussissent aussitôt s'ils rencontrent une personne de bonne disposition. D'un divertissement de société, sort la plus belle et la plus déconcertante découverte qui soit, et nous qui avons nié Mesmer, Cagliostro, que nous prenions pour des chimères de roman, nous devons constater qu'ils sont presque des initiateurs. Et les faits de la Bible, et ceux de l'Histoire ! C'est à se casser la tête, vraiment.

A Vienne, paraît-il, on a interdit ces exercices. A notre avis l'on a eu tort ; à moins de crever les yeux de tous les mortels, on n'arrêtera pas le regard des fascinateurs, et ce qu'il y aurait encore de mieux, c'est que tout le monde fût un peu magnétiseur soi-même. M. de Meyer n'a fait qu'une expérience, peu concluante de suggestion à distance. Caché, il a, par la pensée, fait dormir ses cinq sujets, mais ceux-ci étaient harassés par toute une séance fort énervante pour eux, et de plus, le magnétiseur, avant de se retirer, pouvait à l'insu de tout le monde, leur suggérer de dormir aussitôt qu'il se serait retiré.

Cependant, ce fait est encore prouvé. M. le docteur Gibert, du Havre, ayant parlé du phénomène au docteur Charcot, celui-ci douta comme Lazare. Trois confrères parisiens du savant de la Salpêtrière furent dépêchés au Havre, et, là, M. Gibert leur dit : « J'ai un excellent sujet, une femme qui doit être chez elle en ce moment ; restons ici, ne me quittez pas une minute et surveillez-moi. Que voulez-vous que je fasse faire à mon sujet ?

— Eh bien, répondirent les témoins, suggérez-

lui de venir ici à telle heure, au moment où nous serons à table.

A l'heure dite, la femme était là.

Ceci est une expérience qui date depuis longtemps déjà. M. de Meyer se sent-il de force à la renouveler ? Nous en sommes convaincu.

Je sais que beaucoup de personnes résistent à la persuasion et qu'il est infiniment plus prudent et même plus simple de dire : « Je doute. »

Nous n'hésitons pas à dire : « Je crois », et nous ajoutons très candidement que nous sommes renversé et que nous admirons.

Nous extrayons les passages suivants d'une lettre envoyée au *Religio Philosophical Journal*, de Chicago, en date du 30 avril dernier, par M. Simmons, l'ancien compagnon du Dr Slade :

LES PHÉNOMÈNES SPIRITES.

Dans le conflit des opinions et des théories émises par les investigateurs des divers phénomènes spirites, il est facile de reconnaître qu'il nous reste beaucoup à apprendre quant aux lois et principes qui gouvernent la production des manifestations, la réalité de celles-ci ne pouvant plus être mise en doute.

Depuis l'avènement du spiritualisme moderne, des millions d'hommes intelligents n'ont eu aucune difficulté d'admettre que l'existence de la personnalité humaine au-delà de la tombe est clairement démontrée par la médiumnité spirite ; mais lorsque la question des conditions est soulevée, il n'y en a pas deux qui soient d'accord sur tous les points.

Un médium est regardé par le grand nombre, bien à tort, comme un instrument dont l'office est d'exécuter à un moment donné un travail spécial d'un caractère déterminé, comme qui dirait une horloge bien remontée. L'expérience ne démontre-t-elle pas que pas deux médiums ne se ressemblent ! Dire comment et pourquoi cela est, c'est une autre affaire.

Le Dr Slade étant le premier médium en présence duquel les phénomènes d'écriture directe furent obtenus consécutivement, n'a pas tardé à jouir d'une grande célébrité. Parmi les personnes qui l'ont patronné se trouvent des sommités du monde religieux, politique et littéraire, tous reconnaissant la réalité des phénomènes. Leurs convictions quant à la source même à laquelle il faut attribuer l'écriture n'est pas généralement aussi explicite.

Reconnaître l'identité de l'écrivain ou de l'intelligence qui guide le crayon est souvent entouré de plus de difficulté que de vérifier le fait de l'écriture. Il ne manque cependant pas de cas où

l'évidence de l'identité est aussi complète que possible : c'est comme si la personne en question était visiblement et tangiblement présente. En voici deux exemples. Le premier fut observé par moi, dans l'été de 1873, à New-York, en présence d'un étranger qui obtint un message couvrant un côté de l'ardoise. L'écriture, tracée très correctement et en lignes droites, dénotait une main féminine. C'était signé par sa femme décédée. L'étranger prétendit que ce n'était pas seulement un *fac-simile* de l'écriture de son épouse, mais encore son langage, sa manière de s'exprimer. Tous les messages qu'il reçut ensuite à des séances ultérieures étaient empreints de la même individualité et les commentaires qu'il fit à ce sujet démontrèrent la belle preuve d'identité obtenue.

Cet étranger obtint encore un message signé d'un fils décédé. Les preuves d'identité furent tout aussi concluantes. L'écriture était celle d'un homme d'affaires : fort négligée. L'orthographe laissait beaucoup à désirer et dans les fautes qui se trouvaient dans le message, le père déclara qu'elles étaient exactement les mêmes que celles qui émaillaient la correspondance de son fils du temps de son vivant.

Ce sont des cas exceptionnels. J'ai connu des quantités d'autres visiteurs dont la foi dans la philosophie et les faits du spiritualisme était bien assise, des personnes auxquelles leurs amis invisibles eussent été charmés de venir se communiquer, et qui n'ont jamais ou rarement obtenu quelque chose de satisfaisant.

Si nous pouvons prétendre avec raison que quelques esprits sont aptes à *controler* des médiums, il nous reste à prouver que tous les esprits ne le peuvent, quelque grand que soit leur désir. D'après mes observations, les messages venant prétendument d'un ami ou d'un parent de la personne à laquelle ils sont adressés sont écrits par l'un ou l'autre des esprits familiers du médium. Dans ce cas, celui-ci sert de secrétaire pour l'esprit qui veut se communiquer et qui se borne à donner la substance de son message. L'esprit familier le formule alors à sa manière selon son expression ; il ajoute même la signature de celui pour lequel il écrit. Cela expliquerait ainsi les similarités dans des messages provenant de différents esprits.

J'ai eu le privilège de connaître des investigateurs sérieux et honnêtes qui ont eu des quantités de séances et dans toutes la preuve d'identité était trop obscure pour être de valeur. Parfois un de ces investigateurs quittait son siège non satisfait, il était remplacé par un visiteur qui immédiatement, lui, recevait des preuves sura-

bondantes d'identité. Comment cela se fait-il ? Peut-être qu'avec le temps et en augmentant la somme de nos connaissances, nous pourrions le comprendre.

J. SIMMONS.

L'HYPNOTISME DANS L'ACCOUCHEMENT.

Le Médecin de la Famille du docteur Festraests, de Liège dans son n° du 30 janvier 1887 rapporte le fait suivant :

A sa création, il a été dit à la femme : — « Tu enfanteras dans la douleur, » et voilà qu'on nous annonce d'Autriche qu'un hypnotiseur vient de faire l'une des applications de l'hypnotisme à l'art des accouchements. Cet espèce de sorcier a de la chance qu'il n'existe plus de bûcher pour le brûler vif. C'est entre les mains de M. le professeur Braun, de Vienne, qu'a eu lieu ce miracle. Il a pu mettre ainsi au monde, sans le moindre accident, un enfant pesant près de 3 kilogrammes. Il est vrai de dire qu'il s'agissait là d'une femme bien conformée et d'un accouchement normal. Mais admettons même qu'il se fut agi d'un accouchement qui aurait nécessité une opération laborieuse, comme la version ou l'application des instruments, quel bienfait n'en aurait pas retiré la mère qui aurait pu subir et supporter tout cela sans douleur !

En vérité cette nouvelle application de la science et de l'observation aura probablement des conséquences sur lesquelles on ne compte pas. L'horreur qu'inspire les douleurs de l'enfantement font que beaucoup de femmes ne veulent pas d'enfants. Si l'on parvient à leur assurer que les souffrances sont absolument supprimées dans l'accouchement, elles voudront toutes devenir mère. De là une augmentation considérable de la population. Quelle bonne affaire pour la France, ou l'on assure une diminution constante des naissances !

Ajoutons à cette note, en ce qui nous concerne personnellement, que ce n'est pas la première fois que ce fait a lieu, car notre mère, M^{me} Louis Auffinger, qui a eu trois enfants dont l'un est venu à l'aide du forceps, ne s'est jamais souvenue d'aucune de ses couches qui toutes cependant ont été très laborieuses. Mais comme nous le disions plus haut, si M^{me} Auffinger ne s'en est jamais souvenue, c'est qu'à ce moment critique elle était plongée par notre père, en présence des médecins qui l'assistaient en l'état somnambulique complété d'anesthésie. Deux de ses accouchements remontent à 1848, le troisième à 1850. Cette dé-

couverte n'est donc pas nouvelle comme on le voit.

L. A.

(*La Chaine magnétique*).

NOUVELLES.

Aux Polyglottes. — Le journal *Le Messager*, de Liège, expose en ce moment chez son imprimeur, Rue de l'Etuve, 12, une ardoise avec de l'écriture directe en huit langues, obtenue en présence d'un reporter de la *Meuse* et du médium américain Henry Slade.

Nous remercions l'*Avenir de Spa* de l'avis ci-dessus inséré dans son n° du 29 mai. Ce journal a reproduit également la réponse de M. Home à l'article de M. Flammarion. Après l'attaque, la défense ; ce n'est que juste. Nous regrettons que le *Journal des Soirées populaires*, de Verviers, ne comprenne pas cela également.

* * *

Un journal de Pernambuco réclame pour cette ville la gloire (?) de posséder le premier jeûneur du monde. C'est un habitant de la prison de cette ville, où il est enfermé depuis 18 ans pour crime d'assassinat. Il se nomme Bernardo Antonio dit Stiveira, a 80 ans, et depuis huit mois ne prend aucune espèce d'aliment, se contentant de boire pendant la journée de l'eau sucrée.

* * *

L'Association de la presse belge s'est réunie samedi 30 mai à Bruxelles en assemblée générale. Elle a adopté définitivement les statuts de l'Association nationale pour venir en aide aux victimes d'accidents graves du travail manuel.

Il a été décidé d'offrir la présidence à M. Jules Guillery, ancien président de la Chambre des représentants.

Plusieurs dons importants sont déjà parvenus à l'Association, notamment un don de 10,000 et un de 5000 francs.

AVIS. — A vendre, pour propagande, à prix réduit numéros du *Messenger*, anciens et nouveaux.

CONSOLATIONS ET ENSEIGNEMENTS. Choix de Dictées spirites, par le Docteur Wahu, Officier de la Légion d'honneur, Médecin Principal des Hôpitaux militaires de France et d'Algérie, retraité. — Un vol. gr. in 32. Un franc. Aux bureaux du *Messenger*, journal spirite de Liège, Belgique

Ainsi que l'indique son double titre, ce petit livre contribuera à nous rendre moins amères, nos souffrances physiques et morales, en nous faisant connaître la cause et le but de ces souffrances.

Liège. — Imp. du *Messenger*, rue de l'Etuve, 12.